HISTOIRE

DE LA

PEINTURE ET DE LA SCULPTURE

A MALINES

PAR

EMMANUEL NEEFFS,

Membre correspondant de la Commission royale des monuments.

TOME II.

Les Sculpteurs malinois.

GAND,

IMPRIMERIE EUG. VANDERHAEGHEN, RUE DES CHAMPS, 66.

—

1876.

HISTOIRE

DE

LA PEINTURE ET DE LA SCULPTURE

A MALINES.

HISTOIRE

DE LA

PEINTURE ET DE LA SCULPTURE

A MALINES.

PAR

EMMANUEL NEEFFS,

Membre correspondant de la Commission royale des monuments.

TOME II.

Les Sculpteurs malinois.

GAND,

IMPRIMERIE EUG. VANDERHAEGHEN, RUE DES CHAMPS, 66.

—

1876.

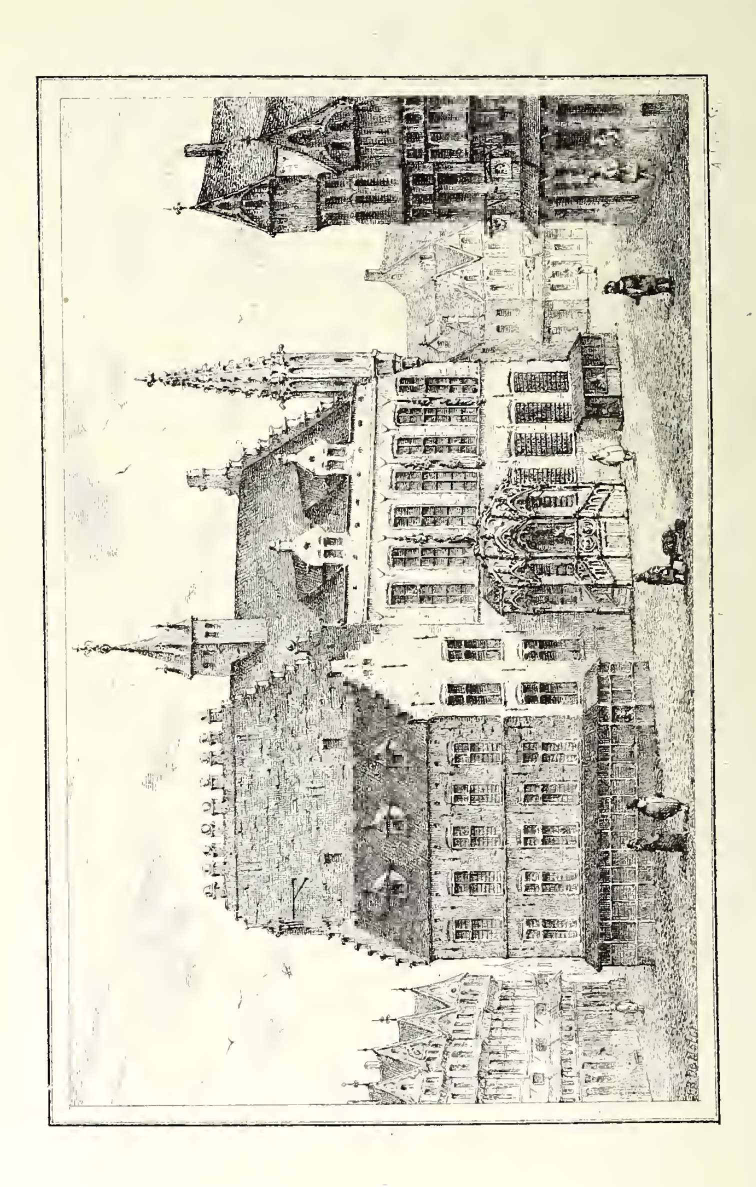
LES SCULPTEURS MALINOIS.

Dans le volume que nous avons consacré à l'histoire des peintres de Malines, nous avons esquissé à grands traits l'histoire de la gilde de Saint-Luc et celle de l'Académie des Beaux-Arts. L'association ou la jurande de Saint-Luc a été le cercle dans lequel nos artistes ont grandi et se sont développés pendant près de quatre siècles; c'est elle qui a tracé à l'art local la règle générale et matérielle de conduite à laquelle ont dû obéir, sans distinction de talent, tous nos peintres et tous nos sculpteurs. La corporation artistique, malgré que ses lois n'eussent guère changé, avait subi les influences du style et de l'opinion des diverses époques qu'elle traversa; ensuite chacun de ses membres, en particulier, recevait encore à son

tour l'impression d'une autre influence, qui était celle du maître sous lequel ceux-ci travaillaient. C'est par là que, tout en se conformant à la manière prédominante en un temps donné, une corporation spéciale renfermait souvent parmi ses associés des personnages dont les œuvres se distinguaient par un caractère local propre, vrai type d'école qu'ils empruntaient à quelque maître éminent, peintre ou sculpteur, qui imposait à ses disciples sa manière ou qui exerçait sur ses élèves l'ascendant qu'impose le génie. Dans l'art malinois, nous avons été diverses fois témoins de ce phénomène : au XVI[e] siècle, nous avons eu dans la peinture, l'école de Michel Coxie; au XV[e] et au XVI[e] siècles, dans l'architecture ogivale flamboyante, celle des Keldermans; enfin dans la sculpture au XVII[e] siècle nous découvrons, quoique pendant peu de temps, l'empreinte de la main de Luc Fayd'herbe et plus tard de celle de Théodore Verhaegen.

Les sculpteurs et les statuaires de Malines sont généralement peu connus. Il en est cependant plusieurs parmi eux dont il est juste de faire revivre la mémoire. Nous essayerons donc de donner une idée aussi exacte que possible de la vie et des œuvres de ces artistes : pour présenter ce travail

d'une manière complète, il nous faudra remonter avec notre étude à nos plus anciennes archives; nous rencontrerons sur notre chemin bon nombre d'imagiers et de sculpteurs, dont la mention de leur nom sera le seul souvenir; conformément à notre plan, nous relèverons tous les noms que nous trouverons avec la qualification de *beldesnyder, kleystekker, beeldemaeker,* quand même à cette simple désignation se borneraient nos renseignements. Travaillant particulièrement pour fournir des notes à d'autres, nous consignerons tout ce que nous découvrirons sur les tailleurs d'images et sur les architectes de Malines, car il pourrait arriver qu'une donnée vague émanant de ce livre soit complétée dans la suite par une autre et qu'au moyen de quelques notes éparses et isolément peu importantes, l'on parvienne à restituer à l'histoire la personnalité d'un artiste de mérite, qui serait injustement tombé dans l'oubli.



I.

Les sculpteurs du XIVe siècle.

Sommaire : Maître André. — Henri Mys. — Herman van Blankene et Jean van Lokeren. — Lambert de Dinant. — André de Valenciennes. — Gauthier Smout. — Jean Staes. — Jean Keldermans *dit* van Mansdale.

La ville de Malines ne possédant pas de monuments du XIIe siècle et n'ayant du XIIIe siècle que des fragments ou des constructions architectoniques dont les auteurs sont inconnus, nous aborderons directement l'examen des sources écrites que le XIVe siècle nous a laissées et qui pourront servir à l'histoire des sculpteurs et des architectes, qualités souvent réunies, à ces époques, dans la même personnalité.

Les monuments de Malines sont, en général, les uns plus anciens que les premiers comptes de la ville ; les autres, par leur nature, indépendants de l'administration civile, qui n'intervenait qu'exceptionnellement dans leur érection. Nous rechercherions donc vainement dans les

comptes communaux les noms des architectes et des sculpteurs qui concoururent à l'achèvement et à la décoration de nos églises ou de certains édifices privés. Ces constructions malheureusement ont elles-mêmes perdu leurs comptes primitifs. D'ailleurs, pour l'étude que nous entreprenons, le XIVe et le XVe siècle sont plus intéressants que leurs devanciers, car (mettant à part le regret de ne pouvoir retrouver les noms de quelques architectes) c'est alors que le style ogival rechercha surtout les ornementations sculpturales; c'est au XIVe et au XVe siècle que la première simplicité commença à plier sous des détails décoratifs nouveaux et qu'elle fit place à plus de richesse; vers ces mêmes temps s'éveillèrent les tendances de luxe et d'ornementation que l'influence des ducs de Bourgogne ne tarda pas à développer davantage.

Les premiers sculpteurs malinois dont les comptes communaux révèlent l'existence, sont indiqués dans ces documents avec tant de vague et de concision, que l'on ne peut guère caractériser leur personnalité. C'est ainsi que nous relevons en 1374-75 le nom d'un certain André, auquel la ville versa une gratification en vin pour le récompenser des figures qu'il avait exécutées pour elle :

“ Item, van ii ghelten wyns ghepresent meestere Andriese die der stad beelden maecte. „

L'artiste, dont il s'agit ici, est déterminé avec si peu de précision, que nous pouvons nous demander, si maître André était quelque sculpteur

malinois ou s'il ne faut pas le confondre avec un autre personnage de sa profession, maître André de Valenciennes que nous retrouverons bientôt.

Les statues que tailla le ciseau d'André devaient figurer dans les niches de la façade au nouveau local échevinal (*schepenen-huys*), auquel on travaillait alors. Ce monument communal, qui existe encore, fut construit sous la direction de Henri Mys ou Meys. Mys, qui était le conducteur officiel des travaux entrepris, doit être considéré aussi comme l'auteur des plans de l'édifice à l'érection duquel il travaillait; car il était quasi de règle au moyen-âge que les maîtres tailleurs de pierre dessinassent les plans des monuments dont ils entreprenaient la construction.

Henri Mys, juré des maçons de Malines en 1374-75, travaillait en 1376 avec vingt-et-un ouvriers à une tour des fortifications près de la rue des Planches; il contribua à la construction de la porte du Clos; en 1377-78 il fit le pont dit *Klapbankbrug* et il en commença un autre sur la Dyle, derrière l'hôpital [1]; en 1384 il besognait à la porte Winket.

En 1383-84, maître Mys prenait part aux travaux de bâtisse et de sculpture à la porte d'Adeghem. Nous pouvons supposer, d'après l'indication des comptes, que c'est lui qui fut l'auteur de la statue de Saint-Josse, ornée de couleurs par François de Endout et placée, la même année, à l'entrée de cette porte.

[1] F. M. S., *Geschiedkundige verhandeling over de oude bruggen der stad Mechelen,* 1872.

Maître Mys, demeurant à Malines à l'enseigne " l'*Ancre*, „ est le constructeur de la tour de la collégiale de Saint-Gommaire à Lierre, dont les travaux ont été commencés en 1377. On est également fondé à croire, d'après M. Deckers, de Lierre, que Mys a été l'architecte du beffroi, datant de 1360 et accolé à l'hôtel-de-ville.

M. Mast, membre correspondant de la Commission royale des monuments à Lierre, m'écrivait en 1872, que l'on pourrait avec beaucoup de raison considérer Henri Mys comme l'auteur de la belle église de Saint-Gommaire, édifice dont on a commencé la construction par la tour. Les archives de Lierre sont muettes à ce sujet, disait M. Mast, mais il est évident, lorsque l'on tient compte de l'unité et de la parfaite harmonie qui règnent entre toutes les parties de ce temple, qu'il a été construit d'après un plan primitif d'ensemble. Dès lors ne peut-on pas supposer avec fondement que Mys, à qui avait été confié la direction des premiers travaux, a été l'architecte qui a fourni le plan primordial. C'était là aussi l'avis de feu M. A. Bergmann, l'historien de la ville de Lierre.

Mon honorable collègue de la Commission des monuments a bien voulu étayer son opinion de quelques extraits, tirés des comptes relatifs à la construction de l'église :

" Item, daer na op den XXII dach in januario was ghegaen Joh. van den Bloke te Mechle omme te sprekene Myse uten anckere ende omme lyftocht te vercopene, daer verterde hi XXV witte. „

“ Item, wert ontboden meester Mys uten anckere om raet aen hem te nemenne der kerken goede bestade, ende wat men aen de kerke best wrachte, daer af had hi VI mottoenen. „

“ Item, ghingen som de schepenen met hem eten te Boudens van Ysendike op den XI dach van sporkille, daer verterden si II franken, maken II mottons en L witte. „

“ Item, waren vergadert te Vrancx van Berlaer de schepenen, gheswornen ende kerckmeesters om aen meester Myse te bestaden der kercken torre, daer wert bestaet de steynen brugghe aen meester Petere, te half vasten. Daer verterden si VIII mottonen. »

A l'occasion de la tour de Saint-Gommaire nous ferons encore remarquer que la croix de fer qui en surmontait jadis la flèche, sortit des mains d'un forgeron de Malines, Jean de Smet. Cette croix, un beau travail, avait été exécutée en 1473.

M. Bergmann émet l'opinion que Henri Mys pourrait bien avoir été lierrois d'origine, par le motif que le nom de sa famille se trouve plus tard dans la série des magistrats de Lierre [1]. A Malines aussi nous rencontrons souvent ce nom; nous le voyons même dans le métier des maçons, puisque Pierre Mys était juré de cette nation en 1447-48. Nous avons actuellement encore un pont appelé Pont-Mys; autrefois ce pont était nommé *Hey-Mys brugghe* ou *Heyne-Mys brugghe*, c'est-à-dire pont de Henri Mys. Or, cette dénomination remontant au temps de notre artiste, nous en

[1] *Geschiedenis der stad Lier,* 1873.

concluons qu'il fut, ou au moins un des siens, l'auteur du pont ou bien encore qu'il habitait à proximité de celui-ci; nous trouvons d'ailleurs qu'en 1311 Henri Mys travaillait au pont du cimetière et à trois autres ponts.

Dans la série des artistes qui contribuèrent par leur ciseau à décorer la nouvelle maison scabinale, apparaissent Herman van Blankene et Jean van Lokeren, deux étrangers peut-être, qui sculptèrent les consoles et les ornements des poutres, ainsi qu'une figure de bois qui devait frapper les heures à l'horloge [1]. Le premier de ces deux personnages, Herman van Blankene, fut payé, en 1376-77, pour avoir taillé deux lions en bois, modèles de ceux que maître Lambert de Dinant coula en cuivre [2]. Le même dinantais façonna le pommeau et les feuillages accessoires, qui furent érigés sur la tour de la maison échevinale. Cette masse de métal avait un poids de 600 livres [3].

André de Valenciennes, " *meester Andries van Valenchyn*, „ qui plaça en 1383-84, au prix de 27 sous et 2 deniers, un crucifix sur l'autel, dans le même local, est probablement aussi un étranger, porteur en forme de nom patronymique de la désignation de la ville dont il était originaire [4].

[1] Comptes de Malines, 1375-76.
[2] Idem, 1376-77.
[3] Idem, idem.
[4] Comptes de Malines, 1383-84. Nous croyons d'autant plus que

Gauthier Smout exécuta en 1385-86 une image de Notre-Dame, destinée à être placée sur un petit pont dont nous ne pourrions déterminer la situation. Cette œuvre lui fut payée le 6 du mois d'octobre 1386[1].

Le morceau sculptural le plus important du XIVe siècle que nous possédions, est le tombeau de François van Halen, dressé dans l'église de Saint-Rombaut en 1392 par Jean Keldermans dit van Mansdale. Nous reviendrons sur cet œuvre et sur son auteur lorsque nous aborderons l'étude de la célèbre race des architectes-sculpteurs du nom de Keldermans.

Il semble d'après les comptes communaux qu'un horloger, Jean Staes, qui confectionna en 1388 une horloge qu'il plaça au-dessus des orgues à l'église de Saint-Rombaut, était également sculpteur. En effet, nous trouvons d'abord que ce personnage travailla, avec trois compagnons, pendant vingt-quatre jours, au placement de l'horloge sur la tour de la même église[2]; ensuite, qu'en 1392-93, maître Staes *fit* et disposa la figure qui sonnait les heures sur cette tour. Voici comment s'expriment les comptes communaux de cette année :

ce personnage était étranger, que les comptes mentionnent les frais de logement payés pour maître Henri et pour ses chevaux chez André van den Bossche.

[1] Comptes de Malines, 1385-86.

[2] Idem, 1388-89.

« Item, meestere Jan Staes van werkene en van stellen ane den man die de huren sleet. »

Pour compléter d'avantage cet aperçu sur les sculpteurs du XIVe siècle, il serait bon de jeter un coup-d'œil sur les enlumineurs dont j'ai parlé à l'article des peintres de ce temps; car au XIVe siècle, aussi bien qu'au XVe et même au XVIe, la plupart des enlumineurs d'images étaient en même temps les auteurs des figures qu'ils polychromaient : ainsi les uns comme les autres, peintres et sculpteurs, étaient *imagiers* dans le sens le plus large, puisque l'image sortait le plus souvent complétement achevée et décorée de leurs mains [1].

[1] M. Gyseleers-Thys, dans son opuscule sur *La tour de la métropole de Saint-Rombaut*, rappelle les noms de plusieurs maîtres-maçons travaillant à des entreprises de la ville qu'il a découverts. Nous avons également rencontré ces noms dans les comptes communaux, mais nous n'oserions affirmer que ces noms se rapportent à autant d'architectes, car la nature de leurs ouvrages appartient plutôt à la grosse maçonnerie qu'à la construction monumentale. Voici les constructeurs dont parlent les comptes :

1345-46. Jean Everaerds.
1369. Jean van Bevere; Louis van den Rode.
1370. Guillaume Hoenreman; Jean Stevens; Jean Croet.
1386. Jean Wischaeve; Michel van Meldebroeck.

M. P. V. Bets, *Histoire de la ville de Tirlemont*, mentionne qu'en 1360, Jean de Osy, architecte de l'église de N.-D. du Lac, résidait à Malines; nous ne trouvons nulle autre trace de ce personnage.

FRAGMENT GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE KELDERMANS ALIAS VAN MANSDALE.

- ROMBAUT KELDERMANS, épousa Élisabeth de Wilde, veuve avant le 20 juillet 1402 (*Adhéritances de Malines*).
  - Rombaut Keldermans, épousa Catherine Bredendonck (*9 juill. 1437 et 5 janv. 1439, adh.*).
    - Gauthier Keldermans, mort avant le 4 juillet 1437 (*adh.*), épousa Christine van den Boeme ou Boems.
      - Henri Keldermans, (*15 mai 1458 et 21 novembre 1452, adh.*).
      - Rombaut, époux de Marguerite van Weerteren, mort entre le 7 octobre 1498 (*adh.*) et 19 décembre 1498. Il donne décharge de gestion à sa mère le 12 janvier 1469 (*adh.*).
        - Rombaut Keldermans, marchand de vin le 19 décembre 1498 (*adh.*). Il épousa probablement Catherine de Houthem ou de Hontsem (*17 août 1487 et 5 juillet 1507, adh.*).
          - Catherine Keldermans, épouse de Imbert van Beringhen.
          - Barbe, épouse de Nicolas vander Perre (*22 octobre 1525, adh.*).
          - Henri, peintre de chevalet.
          - Pierre (*15 novembre 1525, adh.*).
        - Henri.
        - Catherine, épouse de Pierre vander Perre, morte avant le 30 avril 1512 (*adh.*).
        - Pierre, épousa Élisabeth van Pressenen (*6 juin 1507, adh.*).
          - Anne Keldermans, veuve de Jean vander Streeten dès le 4 octob. 1525 (*Chambre pup.*) (*2 mars 1528, adh.*).
          - Pierre, marguillier de Sainte-Catherine à Malines en 1528, épousa Franchine van den Winckele, veuve de Engelbert van Ophem (*19 mars 1527, adh.*). Ils déclarèrent n'avoir pas d'enfants le 21 mars 1530 (*testament*).
          - Henri.
      - Jean.
      - Godefroid, absent le 6 février 1468 (*adh.*).
      - Pierre (*21 novembre 1452, adh.*).
      - Catherine, béguine (*25 et 26 février 1455, adh.*).
    - Marguerite, épouse de Gilbert Boots.
    - Henri, époux de Élisabeth Raduwaerts, avec laquelle il testa le 21 novembre 1452 (*adh.*). Le 5 janvier 1439 (*adh.*) il était absent de Malines. Il était décédé dès le 6 fév. 1468 (*adh.*).
    - Jean Keldermans dit van Mansdale, absent le 5 janvier 1439 (*adh.*), mort avant le 6 août 1464 (*adh.*), époux de . . . .
      - André Keldermans dit van Mansdale, décédé avant le 11 août 1488 (*adh.*), épousa Élisabeth de Smet, morte dès le 11 juillet 1485 (*adh.*), fille de Mathieu et d'Élisabeth Lodewycx.
        - Jean Keldermans dit van Mansdale, prêtre.
        - Antoine, époux de Amalberge van Hevst, décédée avant le 14 avril 1515 (*adh.*). Il mourut à Malines le 15 octobre 1512.
          - Rombaut Keldermans dit van Mansdale. Il est probablement l'époux 1° de Catherine Dancerme, 2° de Barbe vander Baren, mort à Anvers le 15 décembre 1531.
            - **Du premier lit.**
              - Catherine, épousa Jean van den Houte, avocat.
              - Antoine, échevin d'Anvers, époux de Jeanne van den Houte, dont descendance.
            - **Du deuxième lit.**
              - Guillaume.
              - Rombaut.
              - Arnould.
              - Marguerite (*Partage 21 juillet 1555 à Anvers*).
          - Barbe, épouse 1° de Jean vander Vekene, mort vers le 2 décemb. 1535 (*Chamb. pupil.*); 2° Jean van den Houte.
            - Élisabeth Keldermans, fille naturelle de Jean vander Vekene (*22 novembre 1522 adh.*).
          - Antoine, mort avant 1516 (*25 juin adh.*), époux de Barbe van Hamme (*adh. 27 avril 1502*), juré des maçons à Malines le 23 novemb. 1507, mort à Malines le 5 déc. 1515.
            - Jean, mort avant 1542 (*rentes viagères de Malines*).
            - André (*24 octobre 1557 adh.*).
            - Antoine (*27 juin 1555 adh.*), admis à la bourgeoisie d'Anvers le 7 septembre 1553.
            - Catherine, épouse de Jean van den Houte.
            - Élisabeth, morte en octob. 1529 (*rentes viagères*).
            - Laurent (1).
          - Jean.
          - Catherine, épouse de Michel Ysewyns.
          - Élisabeth, épouse de Jean van Aelst.
          - André.
        - Rombaut, absent de Malines le 28 juin 1487 et en 1485 (*adh.*), mort dès le 10 juin 1504 (*adh.*).
          - Antoine Keldermans.
          - Élisabeth.
        - André, absent le 28 juin 1487 (marié avec Catherine vander Noot (*adh., 11 février 1518*).
        - Mathieu, absent le 28 juin 1487 (*adh.*). Il épousa Élisabeth van Hobeneke, morte avant le 20 avril 1520 (*adh.*). Il vivait encore le 1 février 1520, mais était décédé dès le 14 octobre 1525 (*adh.*).
          - Roland Keldermans dit van Mansdale, fils aîné (*adh. 1 février 1510*).
          - Jean, secrétaire au Grand-Conseil, époux de Catherine de Hellis, fille de Baudouin et de Catherine de Gortere. (*adh. 21 juillet 1504, 1524, 1537. Procuratoria, 1558*).
            - Catherine, épouse Philibert de Beaurieu, habitant Grammont.
            - Georges, époux de Anne Ruts (*Protocoles du notaire Hildernisse, 2 juillet 1571*).
          - Mathieu (*5 novembre 1502 adh.*), époux de Marie Lenaerts dite Uytterhellicht (*14 octobre 1525, adh.*).
            - Marie, épousa Adrien Hildernisse. Elle mourut à Malines le 1[er] mai 1598 (Saint-Rombaut).
            - Catherine, épousa Antoine van Sluyenberghe (notaire à Hildernisse).
            - Rombaut (*adh. 28 février 1528*).
            - Sébastien (1).
            - Barbe, épousa Gérard van Kessel.
          - André, époux de Madeleine de Montbrison (sans enfants, 1526, *adh.*), fille de Bernard et de Claire de Lepelere (*24 juillet 1504, adh.*).
            - André, dont descendance.
          - Barbe, épouse 1° de Jean Verelst, 2° de Pierre de Naen (*14 octobre 1525, adh.*).
          - Antoine, époux de Marie Alvers, absent le 1 février 1520 (*adh.*). Le 12 août 1523, il teste à Malines, ses enfants étant en Portugal (*adh.*). Absent de nouveau le 14 octobre 1525 (*adh.*). Il est décédé dès le 20 septembre 1531 (*Chambre pup.*).
            - Mathieu, en Portugal en 1523.
            - Barbe.
            - Élisabeth.
            - Marguerite.
            - Antoine (*21 août 1528 adh.*).
          - Jossine, prieure du couvent de la Vigne à Louvain (*19 avril 1522, adh.*).
          - Martin (*Procuratorio*, 31 novembre 1518), décédé dès le 14 octobre 1525 (*adh.*).
        - Jacques, époux de Amalberge van Aken (ou van Ackere) (*19 mars 1520, adh.*).
          - Mathieu, prêtre (*16 mars 1514, adh.*), chapelain à Saint-Rombaut, mort le 8 avril 1558.
          - (1) Barbe, épouse de Pierre Thys (*20 novemb. 1527, adh.*).
        - Élisabeth, absente le 28 juin 1487 (*adh.*). C'est peut-être elle qui avait épousé Gilles Crabbe, orfèvre; morte vers le 1 déc. 1545 (*Chamb. pup.*).
      - Jean Keldermans dit van Mansdale (*8 octobre 1495, adh.*).
      - Gilles (*8 octobre 1495, adh.*).
      - Mathieu Keldermans, dit van Mansdale épousa Élisabeth vander Gheeren, décédés (*14 juin 1482, adh.*). (*Voir la note explicative*).
        - Henri Keldermans, décédé avant le 24 avril 1495 (*adh.*), épousa Catherine vander Heyden (*29 août 1495, adh.*).
          - Barbe, épouse de Nicolas Quermans.
          - Élisabeth, béguine à Malines.
          - Catherine, id.
          - Henri, absent de Malines le 29 août 1495. (*Adh.*).
        - Mathieu, époux de Marguerite Ymbrechts (*1479, adh.*) (*27 juillet 1510, adh.*).
          - Antoine Keldermans.
          - Pierre.
          - Marie.
        - Jean.
        - Élisabeth.
        - Barbe.
      - Rombaut, épousa 1° Catherine van Vossem avant le 3 mai 1447; 2° Catherine vander Horst, veuve de Henri Mussche.
        - Catherine Keldermans, épouse à Louvain Henri van Diependaele, verrier.
    - Aleide, épouse de Gauthier van den Winckele; tous deux morts dès le 5 janvier 1439 (*adh.*).
    - Élisabeth, épouse de Jean Andries, mort avant le 5 janvier 1460 (*adh.*).
    - Catherine, béguine à Malines, 26 février 1455 (*adh.*).
  - Marguerite, épouse de Jean Guldenhoot.
  - Élisabeth, épouse de Henri Pape.
  - Élisabeth.

(1) Un Sébastien Keldermans épousa à Saint-Rombaut à Malines, le 19 octobre 1609, Catherine Verheeck.

II.

Les sculpteurs du XVe siècle.

Sommaire : Les Keldermans dit van Mansdale. — Gauthier Coolman. — Les artistes secondaires.

La sculpture au XVe siècle passa par deux phases bien distinctes et dont la seconde était pour ainsi dire l'effet d'une réaction contre la première. Dans la première partie de ce siècle la sculpture monumentale fut particulièrement cultivée. Liée à l'architecture, elle contribuait à relever l'effet des lignes dans les édifices que l'on élevait, et fidèle à sa mission architectonique, elle était large, elle avait un caractère plus accentué et une expression plus franche que celle que nous remarquons dans la manière qui lui succéda. Quand elle produisait une image isolée, purement artistique et destinée au culte ou à l'ameublement, elle ne perdait jamais son type austère, sentimental et simple. La seconde manière, voisine du XVIe siècle, avait dépouillé le caractère sévère et grandiose de sa devancière;

2

bien qu'étant également, et plus même que celle-ci, au service de l'architecture qui innovait le style fleuri, elle en faisait jusqu'à un certain point moins partie intégrante ; elle avait avec l'architecture une liaison moins intime et des rapports plus pénibles : car les ornementations dont on chargeait les monuments flamboyants, faisaient à elles seules comme autant de pièces spéciales, affectant un air d'indépendance de l'édifice dont cependant elles dépendaient. Bien souvent on eut pu retrancher ces détails sans que le morceau principal en souffrit : c'étaient comme des oiseaux charmants rendant plus belle par leur présence la branche sur laquelle ils reposent. La grande quantité de décorations, placées les unes à côté des autres, exigea naturellement plus de variété, plus de recherche dans le dessin ; dès lors il fallait multiplier leurs accessoires, marquer leurs différences et achever de plus près chacun des morceaux. Les nombreuses figurines et les feuillages que voulait le type fleuri entrèrent pour une part de travail bien plus grande dans les occupations des imagiers de la nouvelle école, qu'elles étaient entrées dans celles des sculpteurs précédents. Ces derniers donc, que l'on appelait en flamand *beeldemaker*, moins nombreux que les premiers, faisaient leurs images selon les exigences du style de leur temps; ils les drapaient savamment mais sobrement, à grands et profonds coups ils taillaient ou coupaient leurs productions, comme le disait avec tant d'expression le qualificatif flamand *beldesnyder*. Ceux de

la nouvelle école, au contraire, s'attachaient aux détails et fouillaient patiemment la matière; ils se multiplièrent en raison des besoins de l'art flamboyant, qui commençait à régner; et l'on remarque que, peu à peu, le mot de *beldemaker* ou *beldesnyder* disparaît pour faire place à celui de *kleysteker*[1], qui implique dans sa signification plus d'étude ou plus d'apprêt, car au lieu d'une statue née d'un premier jet, les œuvres de ces derniers sculpteurs sont des pièces étudiées et remaniées dans leurs modèles de terre glaise.

Remarque sur la généalogie ci-jointe.

Nous nous sommes servi autant que possible de documents authentiques pour dresser la généalogie des Keldermans, quelquefois cependant les probabilités combinées avec des preuves indirectes ont dû suppléer aux actes positifs qui faisaient défaut.

Ainsi, nous avons remarqué que Jean Keldermans, cité à la génération III, porte le premier le surnom de Mansdale, et nous n'avons guère rencontré ce nom dans la branche issue de Gauthier, son frère. Pour ce motif nous avons attribué à Jean comme fils Mathieu Keldermans, dit aussi van Mansdale et époux de Elisabeth van der Cricken. Ne trouvant aucune autre place possible pour ce Mathieu, et voyant dans l'*Ancienne école de peinture de Louvain*, par M. van

[1] Modeleur, artiste travaillant en terre glaise, *kley*.

Even (p. 93), que Jean Keldermans, décédé dès le 28 février 1480, eut trois fils : André, Mathieu et Rombaut, nous considérons ce Mathieu comme le fils de Jean, que nous savons positivement avoir été le père d'André, qui épousa Elisabeth de Smet[1]. Quant à la descendance de Mathieu Keldermans et d'Elisabeth van der Cricken; elle nous est clairement établie.

Nous avons également dû nous guider par des données vagues et par des probabilités pour assigner leurs places à Rombaut Keldermans, architecte des villes d'Anvers, de Bruxelles et de Malines (génération VI), époux de Catherine Dancerme et de Barbe van der Baren, et à Laurent Keldermans.

Nous possédons encore bon nombre de personnages détachés, bien qu'appartenant à la même race; par mesure de prudence nous n'avons pas voulu leur assigner ici une place, qui aurait été incertaine.

Les Keldermans dit **van Mansdale.**

Le nom de Keldermans *alias* van Mansdale figure sans interruption depuis le XIVe jusqu'au XVIe siècle dans l'histoire artistique de notre patrie.

Il est peu de cathédrales ou de monuments civils importants dans les provinces flamandes ou

[1] Voir plus loin page 43.

limitrophes de celles-ci, auxquels des membres de cette illustre race n'aient apporté le concours de leurs talents, soit directement comme architectes principaux ou comme sculpteurs, soit indirectement en donnant leurs avis et leurs conseils relativement à des constructions qui restaient à achever.

Au XVIIe siècle les Keldermans ne figurent plus dans nos fastes artistiques, mais nous les rencontrons alors dans les listes nobiliaires. Ennoblie par l'art et honorée de lettres patentes par l'empereur Charles-Quint, la famille Keldermans prit la position aristocratique qu'ont acquise la plupart des souches de nos maîtres, telles que celles des Coxie, des Snellinck, des Beughem et des Rubens.

Avant d'entreprendre une étude sur les Keldermans, il est essentiel de fixer la personnalité de ses membres; or c'est là une grande difficulté, car on retrouve sans cesse des Antoine, des Mathieu, des Henri, des André, des Jean et des Rombaut, contemporains et artistes. Il faut donc déterminer l'arbre généalogique del a famille, nouvelle pierre d'achoppement à cause des rameaux nombreux qui germèrent dans cette lignée et des alliances que ses membres contractèrent dans diverses villes, dont il faudrait dépouiller les archives.

Jusqu'à preuve du contraire, nous considérons les Keldermans comme issus d'une famille essentiellement malinoise, puisque c'est à Malines que nous trouvons leur nom dès le XIVe siècle [1].

[1] Les plus anciens actes portent le nom écrit *Kelderman;* au XVIe siècle la forme *Keldermans* prévalut.

La généalogie que j'ai essayé de dresser a été faite au moyen des pièces que j'ai relevées dans les archives de Malines; j'ai combiné mes renseignements avec ceux que Valckenisse a recueillis de son temps et avec ceux que MM. Génard et Van Even ont publiés de nos jours.

Les données généalogiques que m'ont fournies les archives de Malines ont été une cause d'embarras de plus, car je me suis convaincu qu'il existait à Malines plusieurs familles Keldermans, étrangères les unes aux autres. En effet, lorsque les architectes Keldermans, surnommés Mansdale, florissaient déjà à Malines, il y existait un Jean Meeus *alias* Keldermans, qui avait un fils Hubert le 4 juin 1454 [1]. Le 24 novembre 1477, un autre Keldermans, tailleur d'habits, de Betecom, vint habiter Malines et y acquit le droit de cité :

“ Henricus Keldermans cleermaker filius quondam Johannis van Beeteghem. „

Le 30 août 1485, un Jean Keldermans, fripier, originaire de la même localité que Henri, obtint à son tour le droit de bourgeoisie à Malines :

“ Jan Keldermans oude cleercooper filius Henrici van Beeteghem by Aerschot [2]. „

Enfin les adhéritances mentionnent encore au 12 juin 1434 le nom de Rombaut Keldermans *alias* van der Coten, époux de Catherine Sgreven.

Le blason de Keldermans *alias* van Mansdale était *de sable à la croix d'argent; sur le tout un écu*

[1] *Adhéritances de Malines.*
[2] Registres d'admission à la bourgeoisie de Malines.

de sable au sautoir d'argent chargé en cœur d'une merlette de sable; A. van Valckenisse modifie les émaux de l'écusson placé en cœur et il le blasonne *de sinople au sautoir d'or chargé en cœur d'une merlette de sable.* Cimier, *la merlette de l'écu.*

Le premier Keldermans que nous rencontrons à Malines porte le prénom de Jean; cet artiste travaillait au XIVe siècle. Il nous est impossible, à défaut d'actes, de le placer dans la généalogie de sa famille, déjà fixée à Malines puisqu'à l'époque à laquelle il vivait, nous trouvons encore d'autres personnages de son nom et qui lui étaient apparentés [1]. Jean appartient aux Keldermans dit Mansdale, dont nous allons parler bientôt; il forme, sans doute, un des premiers anneaux de cette chaîne d'hommes illustres et intelligents auxquels nous devons tant de monuments [2]; ce sont ses parents ou ses descendants que l'on peut considérer comme les maîtres de notre style ogival flamboyant, car il paraît certain à nos yeux que les Keldermans du XVIe siècle avaient un type architectonique à eux, si bien que l'inspection attentive d'un édifice de leur temps trahit la main, sinon de son auteur principal, au moins celle de la famille à laquelle celui-ci appartenait.

L'œuvre principale de Jean Keldermans est le tombeau de François de Mirabelle dit van Halen,

[1] Les adhéritances de Malines mentionnent en 1375 Louis Keldermans, frère d'Elisabeth, épouse de Jean de Endover; Renier Keldermans en 1395.

[2] Jean Keldermans pourrait être le personnage dont il est parlé dans le tableau génealogique ci-joint, feuille I, colonne III,

chevalier, seigneur de Lillo, et de Marie de Ghistelles. Ce monument funèbre, démoli le 27 septembre 1810, se trouvait dans le pourtour du chœur à l'église de Saint-Rombaut, entre la première et la seconde colonne du côté sud. Des fragments importants de cette tombe furent achetés par le comte de Beauffort, qui les transporta à son château de Bouchaut. Sur un sarcophage de pierre était posée une pierre de touche, portant l'inscription funéraire. Cette dernière dalle servait de support à deux figures couchées. Il sera superflu de donner la description de l'ordonnance de ce monument, nous préférons renvoyer au *Grand théâtre sacré de Brabant*, tome I, où l'on trouvera l'édicule gravé avec ses détails, et l'inscription rapportée dans le texte du volume, page 48.

François van Halen, chevalier, conseiller du comte de Flandre Louis, gouverneur et commandant des forces de Malines, se signala en 1356 dans le combat qu'il dirigeait contre les Brabançons. Il décéda à Malines le 9 août 1375 et son épouse, Marie de Ghistelles, lui survécut jusqu'au 10 mars 1405. La ville supporta les frais d'exécution et de peinture du tombeau; probablement en reconnaissance des services qu'elle devait à ce capitaine.

Nous ferons suivre ici, d'après les comptes de la ville, l'indication des dépenses qui furent faites par la commune pour l'érection de ce monument :

1391-92. It. meester Jan Kelderman van Mansdale gheleent op H. Vrancx tomme van Halen te makene in

S. Romouds choer xx in januarii XCII. — vi libri groots vlamings valent xxxiiii s. iiii den. groots.

1392-93. It. gheleent Janne van Mansdale Kelderman op H. Vrancx van Halen tomme te maken XIII in oegst XCIII. — x lib. g° vlems.

1394-95. It. gheleent Janne van Mansdale Kelderman op H. Vrancx tomme van Halen te makene XXIII in december XCIIII. — iiii lib. gr. vl. val. xxii s. x d. g°. i ing.

1397-98. It. ghegeven Janne van Mansdale Kelderman van H. Vrancx tomme van Halen te makene en hier met es hi al vol betaelt.

1415-16. It. Jan van Battele van H. Vrancx van Halen tomme te stofferen in S. Romouds kerke comt op vi lib. xiiii s. iiii d. g^e^ vle. val. xxii s. iiii d. g° ii ing.

It. ghegheven van dat die paelders verteerden met meester Jan Kelderman, doen hi te Mechelen quam die beelden op die tomme te legghen comt xvii schell. iii den. gr. vlems.

Ghegheven meester Janne Kelderman om dat hi H. Vrancx tomme van Halen gestoffeert heeft comt op xxvi croonen vranx. val. xxxvi s. i d. i ing.

It. ghegheven den selven meester Jan in hoefsheyden viiii croonen vrancx [1].

[1] La tombe de van Halen, démolie le 27 septembre 1810, surmontait un caveau, lequel fut ouvert le 2 octobre suivant, à une heure de relevée, en présence de M. Pierets, maire de Malines, l'avocat Broers, marguillier; Albert Scheltiens, maître maçon, et Pierre Gooris, sacristain. Le caveau maçonné en briques, long de 8 pieds, large de 5 et profond de 4 pieds, était pavé de pierres, sur lesquelles se trouvait un plancher de chêne. Là se trouvaient deux cercueils en bois de chêne. Ils étaient placés l'un à côté de l'autre, les pieds tournés vers le Levant. Le cercueil de François se trouvait près du mur; il était en parfait état de conservation et du même modèle que les cercueils actuels; il était fermé au moyen de clous. Le squelette était entier; la tête reposant sur une couver-

Jean Keldermans concourut également à la décoration sculpturale de la maison échevinale de Malines, où il dressa une cheminée taillée au premier étage et où il orna de figures, en 1383-84, les consoles des poutres :

“ Item meestere Jan Keldermans van xi reprisen gheleecht op der scepen huys onder de balcken. xxxiii stuyvers groots Vlamings, valent xi stuyvers viii den. groots ii ingels. „

Nous croyons pouvoir attribuer au même artiste les œuvres suivantes, relevées toutes dans les comptes communaux depuis 1428 jusqu'à 1445. En 1428 il construisit le pont dit *Hondsbrugghe;* en 1429-30, il eut la direction de la construction de la grue élevée aux bords de la Dyle. Dans le même compte sont portées diverses rétributions pour causes indéterminées à côté d'autres dont nous connaissons les motifs, tels que des travaux au pont de la porte du cimetière (*Kerchofbrugghe*), au pont des Vaches, au pont de Beffer, au pont de l'Ecluse (*Sluusbrugghe*), à la Coupure près du rempart de Neckerspoel, au mur de l'hôpital, aux portes d'Aedeghem, de Winket et des Vaches.

Jean Keldermans travaillait en 1442 avec Jean

ture roulée de laine brune et déroulée sous le corps. Aux pieds se trouvait une petite botte de paille. Le squelette mesurait 5 pieds 3 pouces. Le cercueil de Marie de Ghistelles était vermoulu, mais les os conservés se trouvaient dans une jupe de drap noir, bordée de petits rubans. Son squelette mesurait la même longueur que celui de son époux. Le même jour, à un pied et demi sous terre, on plaça une dalle, relevée dans le pourtour, et l'on referma la tombe.

Waghemans à l'église collégiale de Lierre ; ils construisirent alors les ogives de la grande nef, et le grand arc doubleau entre la grande nef et le transept[1]. Il a été le constructeur, dans la même ville, de l'écluse dite *Groote Spui*, et du bâtiment qui la surmonte.

Cet éminent artiste multipliait sa besogne, car outre les œuvres que nous ne connaissons pas encore, nous le rencontrons à Louvain, où il succéda, le 7 octobre 1439, à Sulpice van Vorst dans l'érection de l'hôtel-de-ville[2] ; en même temps il s'occupait de l'achèvement de la nef, du côté de la grande Place, de l'église de Saint-Pierre[3], et en 1441 il tailla deux lions, qui prirent place à l'entrée du cimetière de cette même église à Louvain[4]. En 1445, Jean fut remplacé dans ses fonctions d'inspecteur des travaux de la ville de Louvain, première preuve qu'il mourut vers cette date.

En 1444-45, Jean Keldermans participa à la distribution de drap noir que la ville de Malines fit entre ses maîtres-ouvriers. Il semble résulter du même compte qu'il fut l'auteur du plan de la porte de Neckerspoel et de celle d'Hanswyck, et nous croyons que c'est vers cette année qu'il faut placer la date de la mort de Jean Keldermans ; car son

[1] Commission royale des monuments. Séance générale du 25 septembre 1861. Rapport de M. Génard sur les monuments de la province d'Anvers.

[2] E. Van Even, *Louvain monumental*, p. 133.

[3] *Idem*, p. 179.

[4] *Idem*, p. 181.

nom disparaît ensuite des comptes et celui d'André Keldermans y apparaît avec celui de Jean van Obberghe, dans l'achèvement de la porte d'Hanswyck. André aurait donc été le successeur de Jean.

André, cité ci-dessus, avait déjà, au commencement de l'exercice 1444-45, été employé par son parent Jean à la construction de la porte d'Hanswyck; à cet effet il sculpta une niche avec baldaquin, " *tabernaculen*, „ qui fut placée dans la façade de cette entrée de la ville.

André, dont nous venons de parler, est ainsi mentionné dans les comptes de 1444-45 :

" Item betaelt Henric van Obberghe ende Andries Keldermans van twee steyne maelgien om te setten op de Neckerspoel-poorte, elc maelgie iiij steynen vensteren en op elc venstere een plumeel doerlichtich ghemaect van Avenuez steene hoghe onder de cnoop xx voete buyten en bynnen reyne en boven den cnoop een plumeel hoegh synde iij voete van den voirscrevene steene van Avenuez doerlichtich aen ghemaect naer den berde hen biden daer af ghegeven comt op xv libr. vj st. viij den. gro. mech. „

Quel était cet André? Les renseignements manquent pour le dire avec précision : il y avait vers le milieu du XVe siècle un André, fils de Jean, et décédé avant le 11 août 1488 [1]; rien ne s'oppose à ce que ce soit là l'artiste dont il s'agit ici, d'autant plus que André, fils de Jean, que nous connaissons d'une manière certaine, s'est signalé par des œuvres qui nous sont également connues. En

[1] *Adhéritances de Malines.*

admettant donc que ces deux André se confondent en une seule personnalité, ne pourrait-on pas admettre aussi que Jean, qui sculpta la tombe de van Halen, fut le père de cet unique André, et qu'à sa mort, survenue en 1444-45, il légua l'achèvement du monument qu'il avait commencé, la porte d'Hanswyck, à son fils? Les dates ne s'opposent pas absolument à cette hypothèse, mais il faudrait admettre alors aussi que Jean était bien jeune lorsqu'il sculpta en 1383 les poutres du Vieux-Palais. André Keldermans ne succéda cependant pas d'une manière absolue dans les fonctions de Jean Keldermans, puisque les comptes de 1446-47 marquent que Gauthier Coolman travailla en ces années à la porte de Neckerspoele :

" Item betaelt meester Wouter Coolman meester steenhouwer van iiii pumelen te maken ende de steene daer toe ghelevert toeten maelgien van de Neckerspoel poorte. iii libri viii s. "

Nous trouvons vers les mêmes années d'autres maîtres-ouvriers achevant ou continuant des constructions commencées par Jean Keldermans.

André Keldermans dit van Mansdale était fils de Jean, lequel était absent de Malines le 5 janvier 1439 et décédé avant le 6 août 1464 [1]. André, mort avant le 11 décembre 1488, avait épousé Elisabeth de Smet, fille de Mathieu et d'Elisabeth

[1] *Adhéritances de Malines.* Nous venons de voir que Jean Keldermans fut appelé précisément en 1439 à la direction des travaux de la ville de Louvain.

Lodewycx, décédée dès le 11 juillet 1485[1]. Cet artiste, qui conduisit en 1444-45 les travaux de la porte d'Hanswyck à Malines, était, presqu'en même temps, occupé à la construction de la collégiale de Saint-Gommaire à Lierre, où il fournit les réseaux des fenêtres[2]. A Malines il dirigea encore plusieurs travaux publics, notamment ceux des moulins à eaux en 1474-75. Il était l'un des maîtres-ouvriers qui participait annuellement à la distribution de drap que faisait la commune aux chefs-ouvriers, attachés à son service. Les documents nouveaux que nous avons découverts relativement à André Keldermans, établissent que non seulement ce personnage était un constructeur ou un architecte auquel on avait fréquemment recours, mais qu'il était aussi un sculpteur dont la renommée s'étendait jusqu'en Zélande. Nous jeterons un coup-d'œil rapide sur les monuments qu'il éleva à l'étranger, les travaux qu'il exécuta dans sa ville natale et dans les environs de celle-ci.

Mr E. van Even a trouvé que maître André exécuta une partie des sculptures de l'hôtel-de-ville de Louvain vers 1439[3]. Le même auteur nous apprend qu'en 1481 André fut appelé à examiner, en compagnie de Herman de Waghemakere, les conditions de solidité du campanile

[1] *Adhéritances de Malines.*

[2] Commission royale des monuments. Séance générale du 25 septembre 1861. Rapport de M. Génard sur les monuments de la province d'Anvers.

[3] *Louvain monumental*, p. 133.

de Saint-Pierre dans la même ville [1]; enfin qu'en 1478, il avait sculpté avec son fils Antoine un dais et une statue de la Sainte-Vierge pour la chapelle du Saint-Sacrement, dans la collégiale de Saint-Pierre [2].

Dans les travaux de fine sculpture, tel que ceux qu'il exécuta pour la chapelle du Saint-Sacrement à Louvain, André Keldermans associait habituellement son talent à celui de son fils Antoine, bien qu'il eut d'autres enfants cultivant également l'art [3]. C'est ainsi ces deux artistes entreprirent les œuvres dont nous allons parler.

Le 9 décembre 1471, maître André et son fils Antoine s'engagèrent à livrer un jubé pour l'église de Berg op Zoom [4]. La seconde grande œuvre de nos deux artistes était le jubé qu'ils placèrent dans l'église de Sainte-Catherine à Malines, en 1473; cet édicule, qui d'après la description du contrat d'entreprise était de première impor-

[1] *Louvain monumental*, p. 191.

[2] *Idem*, p. 205.

[3] L'un de ses fils, nommé également André, était absent de Malines en 1487. M. van Even a rencontré dans les archives de Louvain la mention d'André, habitant Malines le 19 mars 1518 et marié alors à Catherine van der Noot; de notre côté nous voyons par les adhéritances que ces époux étaient propriétaires de la maison « *le Heaume d'or,* » dans la rue de Sainte-Catherine à Malines. Il est possible que ces détails se rapportent à André, fils d'André.

[4] Meester Andrics Kelderman en Anthonis Kelderman syn son hebben gelooft en elc van hen besonder en voir al te maken, te voldoen en te volbrengen alsulken oxael als sy tanderen tyden / te wetene opten neghenden dach van december lestleden aengenomen hebben te makene in der kerke van Berghen op ten Zoom / in alle der vueghen en manieren als dat in eender cedule / dair op ten voirsc. dage ghemaect in presentien van Janne van der Meeren

tance, a disparu. Tel aussi a été le sort du magnifique jubé en pierre blanche exécuté par les Keldermans pour l'église de Saint-Rombaut; ce dernier semble avoir été détruit par les iconoclastes; mais un contrat d'entreprise fort détaillé concernant cette œuvre existe aux archives communales de Malines.

Le jubé de Sainte-Catherine coûta 87 livres 10 escalins de gros de Brabant; il reposait sur quatre colonnes et avait 18 pieds et demi de hauteur. Voici l'acte d'entreprise tel que nous le relevons dans les adhéritances de Malines au 16 février 1473.

" Meester Lambrecht de Poirtere / docteur in medecinen / en meester Romond Godevaerts / als proviseurs van der fabricken van der prochie kercken van Sinte Kathelinen / bynnen Mechelen / in den name en van weghen de selve fabriecken / aen deen zyde hebben openbaerlick voor ons bekent / dat sy by ordonancien wetene ende wille van vele goeder mannen van der voers. prochien bestaedt hebben aen meester Andries Kelderman / en Anthonis

burgermeester van der voorsc. stede van Berghen en van Peteren de Rouck en van Peteren Coelgenes kercmeesters van die voirsc. kercke en meer andere / soet scheen / bescreven staet/. Ende om de gelooften alsoo tonder houden en om der meerder zekerheyt wille / daer af der voorsc. kercke te doene soe hebben de voirsc. Andries en syn soon / en met hen Jan de Vleeshouwere en Lysbeth Lodewycx weduwe wylen Matheus de Smet / dair voir verbonde ende te pande geset Janne Barbier toter voirsc. kercke behoef / alle hairlieder haeffelike goederen waer die bevonden sele worden / en oic haire erffelike goederen mette grondc bynnen gelegen / die sy nu hebben en namaels hebben en vercrigen zelen. A. D. W. 12 martii 1471. *Adhéritances de Malines.*

La caution Elisabeth Lodewycx, veuve de Mathieu de Smet, était la belle-mère de maître André.

Kelderman sinen soon / Ende de selve meester Andries / en Anthonis Kelderman hebben oic uut haeren wryen wille voer ons geleden / en gekend dat sy tegen de voirs. proviseurs aengenomen hebben te maken een ocsael inder voers. Sinte Kathelinen kercken / in sulken vuegen en manier als dat in eender papieren cedulen daer op gemaect / die sy voer ons exhibeerden / en thoenden / en die in onser presencien van den beghinne toten eynden gelesen waert / claerlic begrepen ende bescreven stont hier naer volght // Opten seventhienden dach van januaris int jaer ons Heer dusent vierhondert drienzeventich / na coustume van scriven / in den hove van Cameryck hebben meester Lambrecht de Poirtere / docteur in medecinen / en meester Romoud Godevaerts / als proviseurs en in den name van der fabricken der prochie kercken van Sente Kathelinen bynnen Mechelen / by bysine / wetene / wille en volcomen consentie van den onderprochiaen aldaer / van her Lodewyck van Cothem / priester / van Jan van Hamme / Jan Raboots / Jan van der Heyden / en van vele meer andere goede mannen / van der voers. prochie // bestaedt en bevorweert te maken / aen meester Andries Kelderman en aen Anthonis Kelderman sinen soon / Een ocsael in der voers. Sente Kathelinen kercken / End de selve meester Andries en Anthonis syn soon / hebben dat ocsael / tegen de voers. proviseurs aengenomen te maken / in den vormen en manieren alsoe dat hier naer bescreven staet / Dat is / dat de selve meester Andries en Anthonis syn soon / ende langhstlevende van hen byden oft by haeren beyder doodt / haer hoir en nacomelingen / Eerst leveren en maken zelen / eenen trap alsoe lanck als tvoers. ocsael sal syn / te weten seven duimen dicke en twee voeten breet / perpeyen om die pyleren / daer op te stane en reyne op ghepaveyt / Welcken trap syn sal van goeden Sausinsen steenen / wel en reyne gestoet-

boecht en gebreet sonder einge faulte daer aen te sine / En van desen trap opwaert zelen vier pylerenen syn van den selve Sausynsen steenen / met haren basment / na uutwysen des patroens / en die zelen hoege syn acht voeten / en eenen halven / sonder tcapiteel / en wel en meesterlic gewracht / en men salse ten minsten driewerf overhouden metten syzeele / En de capiteelen opte voers. pylernen selen zyn van den besten steene van Avenes wel gedaen van goeden loeve / en van den capiteelen opwaerts tot onder de overste lyste saelt al syn van den besten steene van Avenes / End de lyste sal syn wel geloeft / na de begryp van den werke / en op correctie van wercliedem / hen des verstaende / En die oeverste lyste sal oick syn van den selven steene van Avenes / wel gheloeft / En di doere / daer men met in den coer gaen sal wesen van goeden gronde van Haffligheem steen / wel en reyn gehouden / En de pylernen die in den coer comen zelen / selen syn van den gronde van Dyeleghem of van Dyelbeke, den oversten steen / Ende de vormen die in de coer comen zelen / onder docsael / salmen maken van steen van Avenes met haren posten wel en reyn gebueert van buyten / en van bynnen / ende die welffsels selen hebben elk vier sluytsteenen ten minsten gemaeckt van Avenes steene / met osiven en met rasementen // En de voye / en de twee lysten die bynnen den coer comen zelen sal men maken van goude custbaeren steene van Avenes /

« De langhde van den voers. ocsael sal syn van der eender cruyspylernen toter ander / na uutwysen des voirs. patroens / En dit voers. ocsael sal wesen wydt boven seven voeten bynne muers / En hoeghe tot opte voute veerthien voeten / En van daer opwaert voer de borst wer vier voeten en eenen halven / dat syn achtien voeten en eenen halven te samen / En dit sal hem selven uutwerken van

eenen treke geborstwerct / en gelyet om daer mede boven van den weyndelsteen op docsael te comen / En dit ocsael sal gelevert en gemaect syn met eenen muere / in alder manieren alsoet voers. is / En bynnen in den coer / en zelen maer twee pylernen syn / want aen beyde zyden sal docsael boven comen op reprisen / sonder pylernen / End de voers. meester Andries en syn soon zelen ongehouden zyn / van den outaeren te maken / die onder docsael staen zelen / welcke outaeren de proviseurs van der voers. Sinte Katheline kercken zelen doen maken / ten coste en laste van der selve kercken / Insgelycx zelen oic de selve proviseurs doen maken tfundeersel van den voers. ocsale tot gelyc der eerden / sonder den voers. trap / En sy zelen oic leveren alle dloot en yser behoerende toten voers. ocsaele / sonder des voers. meester Andries en syns soons cost en last / In desen is voort bevorweert / en ondersproken dat de voers. meest. Andries Kelderman en Anthonis syn soon / zelen maken en leveren tot eene beghinsel der voers. ocsael / tusschen dit en Paesschen naestcomende / eenen muer van drie vocten hoeghe / En van Sinte Jansmisse Baptisten naestcomende / over twee jaeren tyts daer nair ter stont vervolghende / zelen sy gehouden syn tvoergenoemt ocsael / al vollevert en volmaect te hebben / in alle der vuegen en manieren / alsoe dat boven bescreven staet / en tpatroen dat uutwyst / Ende voer dmaken van desen ocsale hebben de voersc. proviseurs / in den name van de voersc. Sinte Kathelinen kercken gelooft te geven end te betalen den voersc. meester Andries Kelderman en Anthonis sinen sone / de somme van sevenentachentich pond / thien scellinge grote Brabants gelts / Toten timmeren hier nair volgende / te wetene deen derdendeel daer af tot Paesschen naestcomende / dander derdendeel daer af van den voors. Sinte Jansmesse naestcomende bynnen twee jaeren tyts daer

nair volgende / als tvoergenoemt ocsael volmaect sal syn gelyc voer verclaerct staet / Ende tderde derdendeel van der selver sommen / bynnen onderhalven jaere / na dat tvoergenoemt ocsael volmaect sal wesen / sonder wederseggen oft ongelist. »

16 febr. 1473.

A peine nos deux Keldermans avaient-ils achevé leurs besognes à Malines, qu'ils mirent la main à un tabernacle destiné à l'église d'Axel, en 1479[1]. Avant d'entreprendre le jubé de Sainte-Catherine, André avait travaillé plusieurs fois déjà pour sa ville natale : En 1462-63, il fournit à diverses reprises des chapiteaux taillés pour l'hôtel-de-ville, il sculpta six lions qui furent placés sur la façade et qui lui valurent chacun dix sous.

Antoine, qui survécut à son père, avait contracté mariage avec Amalberge van Heyst, la-

[1] 14 may 1479.
Meester Andries Kelderman en Anthoenis Kelderman syn soon hebben gelooft openbaerlic voor ons en elc van hen besundere en voer al dat sy trouwelic voldoen ende volbrengen zelen alsulken tractaet en vorweerde / als sy metten kercmeestere van den principaelder prochie kercken van der stede van Axele in den name van der fabriken der selver kercken deser tegerwoerdige maend van meye lestleden aengegaen syn ende aengenomen hebben van een sacrament huys inder voers. kerken te maken in alle die vormen ende manieren als dat in de brieven daer op / tusschen huelieden gemaect begrepen en bescreven staet / sonder eenich wederseggen / om welcke gelooften alsoe volstentelic tonderhouden en om der meerder zekerheyt des voersc. fabrieken daer af te doen soe hebben de voers. meester Andries en Anthoenis syn soon, Jan Barbier toter selver fabrieken behoef daer voer verbonden en te pande geset alle haere haeffelike goederen, waer die bevonden zelen worden en oic alle haere erffelike goederen metten gronde binnen oic gelegen / die sy nu hebben en hier namaels oic hebben en vercrigen zelen. *Adhéritances de Malines.*

quelle mourut, ainsi que son mari, avant le 14 avril 1515 [1]. Nous trouvons dans l'obituaire paroissial de Saint-Rombaut l'annotation suivante, qui se rapporte à notre artiste : « 15 octobris 1512. Anthoen Kelderman die sterf op Tichelry. »

Tichelrey est une rue de Malines, appelée encore de ce nom (Tuilerie), où habitaient, ainsi que dans une rue parallèle, la rue des Moulins, les Keldermans désignés ordinairement par le surnom de Mansdale. Le berceau de la famille était sur cette voie, et la propriété qu'elle y avait se développant par le temps, s'étendit avec des « issues » et des maisons adjacentes jusque dans la rue des Moulins.

Il m'est établi par un acte du 31 juillet 1504, qu'à ce jour vivait Antoine, fils de maître André, décédé [2]. Antoine I avait un fils Antoine II, qui travailla à la boucherie de Louvain depuis le 27 janvier 1512 et qui mourut, d'après M. van Even, peu avant l'achèvement de cet édifice en 1514. L'annotation de l'obituaire ne se rapporte donc pas à Antoine II.

Antoine I, qui est marqué dans les comptes communaux de Malines de 1499-1500, comme ayant été retribué pour sculpture de chapiteaux, est l'auteur de l'église de Vere, en Hollande. Le 13 décembre 1479 fut passé un contrat entre Wolfart van Borselen, seigneur de Veere, Jacques

[1] *Adhéritances de Malines.*
[2] *Idem.*

Janzone et Rombaut Hanneman, marguilliers de l'église d'une part, et maître Antoine Kelderman, " steenhouder van Mechelen, wercmeester, " d'autre part. L'architecte malinois s'engagea à diriger les travaux de reconstruction de l'église à raison d'un salaire de deux escalins de gros par jour; plus ii livres x escalins de gros de Flandre par an, tant que devait durer l'ouvrage[1].

Antoine Keldermans dit van Mansdale, exécuta pour l'église de Saint-Sulpice à Diest un jubé, qui n'existe plus aujourd'hui. Cette œuvre, commencée en 1483, était placée et achevée en 1489. Antoine avait succédé à Sulpice van Vorst, l'architecte de ce temple, dans la direction des travaux de l'édifice[2]. Nous n'admettons point, avec l'auteur de l'histoire ecclésiastique de Diest, que cet artiste est le même que l'architecte de la Maison du roi à Bruxelles, mais nous pensons plutôt que ce dernier était le fils du maître qui travailla pour l'église de Saint-Sulpice.

Antoine I eut de son union avec Amelberghe van Heyst au moins six enfants. L'un d'eux, Antoine II, architecte-sculpteur de Charles-Quint, laissa à son tour des œuvres de premier mérite. Celles-ci existent encore dans les villes de Bruxelles et de Louvain. A Bruxelles, sur la Grand' Place, s'élève la riche construction nom-

[1] Jacobus Ermerins. *Eenige zeeuwsche oudheden uit echte stukken, behelzende een beschryving der stad Vere,* 1792.

[2] Raymaekers. *Het kerkelyk en liefdadig Diest,* pp. 54, 102. Voir du même auteur : *Notice sur l'église de Saint-Sulpice. Messager des Sciences historiques,* 1856, p. 494.

mée la Maison du roi ou la Maison au pain (*Broodhuis*), édifice dont Antoine Keldermans livra le modèle en bois en 1514, mais il mourut quand on posa les fondements, et sa veuve toucha 53 livres 10 sous pour le plan; Louis van Bodeghem ou van Beughem lui succéda en 1516 dans la conduite de la construction [1]. Le même Antoine II dressa, avec son fils Antoine III, les plans des bails du palais de Bruxelles [2]. Ce dernier Antoine est mentionné dans un acte des adhéritances de Malines du 27 janvier 1533. Il acquit le droit de bourgeoisie à Anvers le 27 novembre 1543.

A Louvain Antoine Keldermans, l'architecte de la Maison du roi, entreprit la reconstruction de la boucherie par adjudication du 27 janvier 1512, mais ici encore la mort ne permit pas à l'artiste qu'il conduisit son œuvre à bonne fin, car il mourut avant l'achèvement de ce local en 1514 [3], et en 1516 sa veuve Barbe van Hamme réclama le prix des sculptures exécutées par son époux. Il avait été appelé de Malines à Louvain en 1509, pour inspecter les tours de Saint-Pierre [4].

Antoine II Keldermans, dit le Jeune, maître des travaux de la ville de Bruxelles et de Malines et qui travailla peut-être aussi à l'église de Diest, était juré des maçons de Malines le 3 novembre 1507; il avait épousé avant le 27 avril 1502

[1] Henne et Wauters. *Histoire de Bruxelles,* t. III, p. 63.
[2] Henne. *Hist. du règne de Charles-Quint en Belgique,* t. I, p. 70.
[3] Van Even. *Louvain monumental,* p. 159.
[4] Idem, p. 186.

Barbe van Hamme [3], dont il procréa cinq enfants que nous connaissons. Nous avons déjà vu que son fils Antoine travailla avec lui au palais de Bruxelles; c'est là le seul renseignement que nous connaissons touchant Antoine III. Une des filles d'Antoine II, Catherine, épousa Jean van den Houte, d'une ancienne famille, qui produisit plusieurs peintres à Malines. On pourrait élever quelques doutes sur le point de savoir si réellement, il faut faire deux personnes distinctes d'Antoine I et d'Antoine II; ce point nous a arrêté pendant quelque temps à cause de la coïncidence des dates de décès de ces deux artistes, qui moururent à peu de temps l'un de l'autre. Nous avons dû nous rendre à l'évidence de certains actes et distinguer entre Antoine Keldermans-van Heyst et entre Antoine Keldermans-van Hamme. L'acte des *adhéritances* de Malines du 14 avril 1515, déjà invoqué, établit que feu Antoine Keldermans et feue Amelberge van Heyst laissèrent un fils Antoine, un fils Rombaut et trois filles. Ce second Antoine, époux décédé de Barbe van Hamme, est nommé Antoine le Jeune, par opposition à son père [1]. Cette qualification de « Jeune » le déter-

[3] *Adhéritances de Malines.*

[1] *Idem,* 12 juin 1519. Voir aussi 23 juin 1516 ; 13 mars 1502. — Nous trouvons dans les mêmes sources au 22 juin 1512 Antoine Keldermans, époux de Barbe van Sande.

Antoine Keldermans, le Jeune, et son épouse Barbe van Hamme, achetèrent le 27 avril 1502 une maison, rue des Moulins, à Malines, entre une maison de leur père Antoine le Vieux, et touchant par derrière à l'habitation occupée par ce dernier, rue des Tuileries. *Adhéritances.*

La demeure d'Antoine le Vieux aux Tuileries fut vendue à son fils Rombaut, le 23 juin 1516. *Adhéritances.*

mine fréquemment, notamment quand on le désigne comme étant juré des maçons en 1507. Antoine II Keldermans mourut à Malines dans la maison qu'avaient habitée ses parents aux Tuileries; son décès est ainsi consigné dans le registre mortuaire de Saint-Rombaut :

" 5 Decembris 1515. Meester Anthonis Kelderman de kercke werckman op Tichelrey. "

Par cette annotation nous voyons que le maître avait également la direction des travaux de l'église de Saint-Rombaut, et probablement de la tour.

Observons encore que dans la Maison du roi, nous remarquons déjà ce caractère du type Keldermans, dont nous retrouvons plus tard les traces dans le parlement de Malines et dans l'hôtel-de-ville de Gand.

Mathieu Keldermans est le chef d'une nouvelle branche d'artistes; il était fils d'André et d'Elisabeth de Smet. Il convient de bien fixer l'identité de ce personnage pour ne pas le confondre avec son fils, appelé également Mathieu.

Mathieu I était absent de Malines en 1487, travaillant sans doute à l'étranger. En 1491, il habitait Berg-op-Zoom, où son père et son frère Antoine s'étaient acquis une grande renommée par la construction du jubé de l'église. Il était sculpteur et architecte. Un acte des *Procuratoria* de Malines nous fait connaître les noms de six enfants qu'il avait au 31 novembre 1518, ce sont : Jean, secrétaire au Grand-Conseil; Mathieu, An-

dré, Barbe, Antoine et Martin. Son fils aîné Roland, mentionné seulement dans un acte du 1er février 1510 [1], était probablement mort avant 1518 ou entré en religion; il avait aussi une fille Jossine, qui devint prieure au couvent de la Vigne à Louvain [2]. Tous ces enfants étaient issus du mariage de Mathieu avec Elisabeth van Horenbeke (qui était originaire de Bruxelles d'après la généalogie de Valckenisse). Le mariage de Mathieu avait eu lieu dans la seconde moitié du XVe siècle; il est confirmé par plusieurs actes [3]. Son épouse ne vivait plus le 20 avril 1520; Mathieu étant veuf, était décédé à son tour avant le 14 octobre 1525 [4].

Mathieu travailla pour sa ville natale en différentes circonstances : architecte et sculpteur, nous le voyons en cette double qualité occupé, en 1478-79, aux tours de la porte de Bruxelles, puis sculptant une image de Saint-Rombaut pour être placée à l'entrée de cette porte :

“ Item betaelt meestere Math. Kelderman van eene steyne beelde van S. Romoute maken om te setten in de Bruessele porte in een tabernacule comt op iij pont groots. [5]. „

En 1500-1501, il acheta des matériaux qui furent employés au palais d'Autriche, résidence

[1] *Adhéritances de Malines.*
[2] *Idem,* 19 avril 1523. — Comptes de Malines, 1489.
[3] *Idem,* 1 février 1510; 10 février 1520, etc.
[4] *Idem.*
[5] Comptes de Malines.

située rue de l'Empereur et où était morte Marguerite d'Yorck.

Il existait autrefois bien des œuvres dues au ciseau de Mathieu dans la ville de Malines, car des chroniques locales relatent que les sculptures de sa main, qui se trouvaient à Saint-Rombaut, furent détruites dans l'invasion de 1580.

Il jouissait d'une grande célébrité et répandit ses œuvres et ses conseils dans diverses parties du pays. Le comte de Laborde cite le sculpteur malinois comme un artiste connu dès 1460 [1]; après cette époque, maître Mathieu se signala par les travaux qu'il exécuta depuis 1487 jusqu'en 1498 à la cathédrale d'Anvers. Ici, nous devons nous séparer de M. Van Even, qui semble admettre que l'artiste dont nous venons de parler était le même que celui qui devint plus tard architecte en titre de la ville de Louvain. Ce dernier était, à notre avis, le fils du précédent. En 1485, il exécuta, avec Jean de Bourgogne, un jubé pour l'église de Saint-Jean à Bourbourg, dans le Nord de la France actuelle; cette œuvre, achevée en 1491, n'existe plus [2]. En 1502, Mathieu le Vieux entreprit avec son fils Mathieu le Jeune un jubé pour l'église de Brecht. Voici ce que nous trouvons relativement à cette œuvre. La pièce est tirée des registres aux adhéritances de Malines.

[1] *Les Ducs de Bourgogne,* t. I. Archives de Lille.

[2] Chevalier L. de Burbure, *Les auteurs de l'ancien jubé de l'église de Saint-Jean-Baptiste à Bourbourg (Bulletin du comité flamand de France,* t. III).

" Wy doen te wetene dat voer ons gecomen zyn meester Matheus Kelderman en Mathys Kelderman syn soon / steenhouders / seggende ende ons te kennen gevende / hoe dat de selven Mathys nu onlancx opt becrege van de kersen gebleven was / een oxsael te makene in de kerke van Brecht / en dat op ten sekere voorweerden ende voir de some van peningen naerder in eenen chyrograve dien uiten andere gesneden die zy ons thoenen en daer af elc van partien een van dien by hem nam / begrepen ende verclaert daer af de selve Mathys by de voirs. vorweerden verbonden was / den kercmeesters aldaer goeden vasten zeker te doene / als zy syden / ende hebben daer om de selve meester Matheus en Mathys syn soon en elc van hen besundere en voir al gelooft ende geloven by desen voir hen en hair nacomelingen alle de pointen vorweerden en articulen en voirs. chirograve begrepen / wel en deughelic te volbrengen en te voldoen en tvoirs. oxael te leveren ten dage besproken zonder eenich gewaer daer tegen te doen of te suucken in geenders maniere / om welcke gelooften en vorweerden alsoo te volbrengen ende om der meerder zekerheit der voirs. van Brecht daer af te doene / soe hebben de voirs. Matheus en Mathys syn soen / Machielen Wouter Aerts ende Anthoenis van Alphen kercmeesters toe behoef als boven daer voer verbonden en te pande gegeven hen selven en alle haere goederen welker hande die zyn / tegenwoirdige en toecomende die sy dair voir stelden ten executien en bedwange van alle rechten daer se onder bevonden zelen worden. Ende van dyn geloofde oic de voirs. Mathys synen vader altyt scadeloos quyt te houden en ter clasen sonder ongelist en eenich wedderseggen. „

3 Novembris 1502.

Mathieu I était propriétaire de carrières de pierre, car il donna le 10 avril 1499 une procu-

ration à deux tailleurs de pierre de Malines pour exploiter ce fond [1].

Mathieu II, qui apparaît dans l'acte précédent, fournit à son tour une vie bien remplie. Il épousa une Lovaniste, Marie Lenaerts *alias* Uytterhellicht [2]. Mathieu Keldermans semble avoir quitté assez tôt sa ville natale pour établir son siége à Louvain, où il fut nommé en remplacement d'Alard du Hameel, depuis 1503 jusqu'en 1527, conducteur des travaux de la ville et de l'église de Saint-Pierre [3]. Chef des œuvres de cette commune, Mathieu inspecta en 1507 l'état des tours de l'église de Saint-Pierre [4]. L'auteur de *Louvain monumental* annote les travaux suivants que l'architecte malinois exécuta à Louvain : en 1511 il tailla deux lions pour le Château-César, et en 1520 il exécuta encore deux pièces semblables pour la même résidence [5]; en 1517 on construisit, d'après ses plans, un donjon sur le cours d'eau dit Leybeek [6]; en 1516, étant maître juré des maçonneries de la ville, il donna le modèle de la porte d'Eau et y travailla lui-même; il sculpta pour cet édifice une statue de Saint-Job et un lion en pierre; enfin il ordonna la construction du pont de cette même porte [7]. Artiste d'un

[1] *Registres aux testaments de Malines*, t. I.

[2] *Adhéritances de Malines*, 14 octobre 1525.

[3] E. Van Even, *Louvain monumental*, p. 182. — Pinchart, *Archives des Arts*, etc., t. I, p. 273.

[4] E. Van Even, *Louvain monumental*, p. 186.

[5] E. Van Even. *Louvain monumental*, p. 122.

[6] *Idem*, p. 73.

[7] *Idem*, p. 72.

talent apprécié, Mathieu fut appelé, pendant qu'il était chef-ouvrier de Louvain, à apporter son concours à la Maison du roi que l'on élevait à Bruxelles[1]; en suite d'une convention passée le 28 avril 1517, il entreprit l'achèvement de la partie supérieure de la tour d'Anderlecht, travail qu'il partagea avec Jean Looman et Jean Ooge[2].

L'architecte de la ville de Louvain, maître Mathieu, entreprit une partie du portail de pierre de l'église de Saint-Sulpice à Diest le 24 mars 1502, et il visita l'état de la tour de ce temple en 1519[3].

Avant de parler des descendants de Mathieu II, nous aborderons la notice sur ses frères. Il avait un frère Antoine, artiste comme tous ceux de son nom. Celui-ci avait épousé Marie Alvers, dont il eut cinq enfants. Il alla chercher fortune en Espagne et en Portugal, où il se trouvait en 1520; lorsqu'il revint momentanément à Malines pour y tester le 21 août 1523, il avait laissé en Portugal deux filles et un garçon du nom de Mathieu. Le 14 octobre 1525 il était de nouveau absent[4], mais les registres de la chambre pupillaire constatent son décès dans un acte du 20 septembre 1531. Le généalogiste Valckenisse dit

[1] A. Wauters. *La maison du roi. Messager des Sciences historiques,* 1842.

[2] Henne. *Hist. du règne de Charles-Quint en Belgique,* t. V, p. 70. — A. Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles,* t. I, p. 46.

[3] Raymaekers. *Het kerkelyk en liefdadig Diest,* pp. 118, 121.

[4] *Adhéritances de Malines.*

qu'Antoine périt en mer, sur les côtes d'Espagne; ce qui est admissible. Un autre frère de Mathieu II était André, que nous trouvons uni par le mariage dès 1526 à Madeleine de Montbrison, mais sans enfants [1]. Ce fut cet artiste qui exécuta en 1518 un tabernacle pour l'église de Sainte-Gertrude à Wetteren, et qui, en 1519, plaça un jubé dans l'église de Wechtere. Les adhéritances de Malines renferment deux actes touchant ces objets. Nous en donnerons la transcription :

« Andries Keldermans heeft bekent en verleden dat hy aengenomen end aenveert heeft seker werck van eenen heylighen sacraments huyse te makene in der kercken van Sinte Ghintruyd staende inden dorpe van Wettere in Vlaenderen voor de somme van achtthien pond gr. vlaems gelts eens en noch van twee gelicke pond gr. voir syn verneer geld al na uuytwysen van der vorweerde daer af gemaect en bescreven. Ende heeft de voirs. Andries gelooft / Aerd de Taeye en Janne de Smet inden name en tot behoef van de voirs. kercken van Wettere tvoirs. werck volcomen volmaect en vollevert te hebben tot Sente Jans misse Bap^{ten} naestcomenden te wetene a° XV^{c} XVIII op te verbeurte van vier pond gr. vls. Ende om meerder sekerheyt der voirs. kercken daer af te doene, soe heeft de voirs. Andries daer voer verbonden hem selven en alle syne haeffelycke goederen presentia et futura / hebben oic voir tgene voerscreven met Andriesen gelooft en syn voir hem borghe geworden meester Francke van Middeldonck en Aert de Wree / die daer omme oic voir ons gecomen waeren / Dies gelоofde de selve Andries syne

[1] *Adhéritances de Malines.*

borgen voirs. daer af altyt costeloos en scadeloos tonteffen / sonder ongelyt. „

xxvi junij.

“ Andries Keldermans seggende ende ons te kennen gevende hoe dat hy aen genomen heeft te maken en te leveren een oxael in de prochie kercke van Wechtere naer volgende zekere voorwaerde daer aff zynde / Ende om tzelve alzoo te voldoene tot versekerheyt van den selven van Wechtere / borghe voirden zelven Andries worden zelen de weduwe wylen Joris Fruytiers met haeren kinderen / ende Lodewyck van den Eynde / oic haere goeden onder Wechtere gelegen dair voire verbinden zelen / ende heeft de selve Andries ende met hem meester Matheus Kelderman zyn vader / oic dair over oic voir ons gecompareerd gelooft dat hy de selve weduwe Fruytiers met hare kyndren, ende den voirn. Lodewyc van den Eynde ende elck van hen van der zelver borchtochte en gelofte die zy voir hem doen zelen / altyt ongelast houden ende scadeloos ontheffene zelen / Ende hebben omme den zelve der meerder sekerheyt daer aff te doene dair voire verbonden en te panden gestelt / alle huerlieden goeden van haven en van erven / infra scripta et futura A. D. A. „

22 januarii 1519.

Dans les comptes de Malines nous lisons qu’en 1496-1497, André Keldermans et Pierre Crabbé, arpenteurs jurés de la ville, mesurèrent les travaux de maçonnerie faits au ruisseau *Vrouw-vliet*. Le mesureur en question ici pourrait être ou bien André, le sculpteur du tabernacle de Wetteren, ou bien un autre André, fils d’André et d’Elisabeth de Smet, dont il est fait mention dans un acte des adhéritances du 14 février 1518. Nous avons également trouvé dans l’obituaire de

Saint-Rombaut l'annotation du décès d'un orfèvre André Keldermans : “ 1515, 2 januarii. Andries Keldermans, silversmet op de Milane. „

Revenons aux enfants que Mathieu Keldermans procréa de Marie Uytterhellicht, et disons d'abord que, vu les fonctions de leur père qui était chef-ouvrier de Louvain, ceux-ci naquirent probablement en cette ville. Un acte des adhéritances de Malines du 28 février 1528 dit que Jean Keldermans, secrétaire du Grand Conseil, et Antoine son frère, avaient un neveu Rombaut. Celui-ci ne pouvait être qu'un fils de Mathieu; mais il n'était pas le peintre-verrier qui florissait à Louvain au XVe siècle. Rombaut, peintre sur verre de Louvain, plaça plusieurs vitraux dans la collégiale de Lierre; l'une de ces œuvres décore encore une fenêtre du côté septentrional, dans le chœur. Saint Rombaut et saint Gommaire en sont les personnages principaux, en dessous d'eux figurent, accompagnés de saint Pierre et de saint François d'Assise, les donateurs Godefroid Vilain et Elisabeth de Lyere dite d'Immerseele.

Dès 1455 Rombaut habitait Louvain [1] et il exécuta pour cette ville, en 1469, neuf verrières destinées à l'hôtel-de-ville; en 1472 il en fournit encore; en 1478 il décora de ses œuvres l'église claustrale du couvent de Saint-Martin; il peignit une verrière avec figure pour l'hôtel de la monnaie en 1488; l'église collégiale de Saint-Pierre

[1] E. Van Even. *Louvain monumental*, p. 139.

en renfermait également de sa main; enfin il traça sur verre les armoiries de Louvain pour le local de la Table ronde [1]. Il eut une fille, Catherine, qui épousa un collègue dans l'art de son père, le verrier Henri van Diependaele. Celle-ci provint du mariage que Rombaut avait contracté avec une Lovaniste, Catherine van Voshem, avant 1447; plus tard il convola avec Catherine van der Horst, veuve dès 1489. Rombaut était fils de Jean, décédé avant 1480; il était frère d'André et de Mathieu [2].

M. van Even ajoute à ces renseignements, que le père de Rombaut était chef des maçonneries de Louvain. A l'aide de ces diverses notes de l'archiviste de Louvain, nous parvenons à assigner au verrier Rombaut le rang qu'il doit occuper dans la généalogie de sa famille, dans la quatrième génération du tableau ci-joint.

Nous puisons dans le même ouvrage une note sur Henri Keldermans, peintre sur verre à Louvain le 9 février 1483, fils de Mathieu, décédé à ce jour. M. van Even dit que Mathieu était architecte de Louvain. Henri reçut comme élève en cette ville Jean van Oudreghem, le 13 octobre 1483; mais le maître prit la fuite de cet endroit en 1486 [3]. Nous ne pouvons admettre qu'Henri ait été le fils de Mathieu II, conducteur des travaux de la ville de Louvain, ni même du père de

[1] *Louvain monumental,* pp. 138, 139, 156, 178, 153.
[2] E. Van Even. *L'ancienne École de peinture de Louvain,* pp. 93 à 98.
[3] Page 222.

ce dernier, que nous avons désigné sous le nom de Mathieu I; car pour le premier les dates s'y opposent, et pour le second nous connaissons positivement les noms de tous ses enfants, parmi lesquels il n'y eut point d'Henri. Henri, le verrier, peut être parfaitement fils de Mathieu et d'Elisabeth van der Cricken, marqués à la quatrième génération du tableau généalogique. Il serait alors l'époux de Catherine van der Heyden, dont il aurait eu quatre enfants [1]; et il ne vivait plus en 1495. Nous attribuons à Mathieu Keldermans-van der Cricken les travaux entrepris en 1438 à l'hôtel-de-ville de Louvain, en compagnie d'André et sous la surveillance de Jean [2]. Jean, à notre avis, aurait été le père de ce personnage et André aurait été son frère.

Nous ne déciderons point quel Henri Keldermans obtint la franche maîtrise dans l'art en 1490 à Anvers [3]; mais nous déterminerons quel Henri Keldermans était le peintre chez lequel Albert Dürer descendit à Malines en 1521. Nous savons, d'après M. Pinchart, que cet Henri était l'habitant et le propriétaire de l'hôtellerie « la Tête d'or, » au marché au bétail à Malines [4]; or, cette maison appartenait avant le 7 octobre 1502 à Henri Keldermans, qui acheta à cette date la propriété *den Os*, sise entre sa de-

[1] *Adhéritances de Malines,* 24 avril et 29 août 1495.

[2] *Louvain monumental,* pp. 133, 137.

[3] Rombauts et Van Lerius. *Le Liggere d'Anvers.*

[4] *Les anciens peintres flamands,* par J. A. Crowe et G. B. Cavalcaselle, annoté par A. Pinchart et Ch. Ruelens, II, p. ccLxxxix.

meure et la chapelle de Saint-Eloi. Maître Henri, que visita Dürer, vendit en 1516-1517 deux tableaux à la ville de Malines. La maison qu'il possédait était la propriété de son père, Rombaut, dès avant le 16 mars 1495, car à ce jour cette habitation, se composant de bâtiments, jardin et terrain, fut dégrèvée d'une rente annuelle que prélevait Rombaut van Diest [1]. Le 22 octobre 1523, Henri Keldermans acquit le quart d'une maison, située à côté de la sienne appelée " la Tête d'or, " au marché au bétail; cette part lui fut transmise par son père Rombaut, usufrutier, et par ses sœurs Catherine, épouse de Imbert van Beringhen, et Barbe, épouse de Nicolas van der Perre [2]. Le 13 novembre suivant, son frère Pierre transmit à son tour à Henri les droits qu'il avait sur le quart de la maison joignant à celle de Henri, dite " la Tête d'or, " au marché au bétail [3]. Henri, fils de Rombaut et frère de Pierre, avait épousé N... (Voir tableau généalogique II, sixième génération.)

Un des plus grands maîtres de la famille de Mansdale a été Rombaut Keldermans dit van Mansdale, directeur des travaux des villes de Malines, d'Anvers et de Bruxelles, architecte de Charles-Quint.

D'après la généalogie de Valckenisse, Rombaut, le grand artiste dont nous parlons, aurait été fils de " Rombaut de Mansdale, qui espousa Jenne

[1] *Adhéritances de Malines.*
[2] *Idem.*
[3] *Idem.*

Horpusch, elle mourut 1480, luy 1493, „ et petit-fils de “ Antoine de Mansdale, né de Cologne d'une maison noble, espousa Isabelle Hulsberg. „ Ce dernier, d'après la même source, aurait eu pour fils “ Mathieu de Mansdale, espousa Isabelle de Hoorenbeke, de Brusselles. „ Cette descendance, toute de complaisance et dressée pour donner une origine nobiliaire aux Mansdale, n'est pas admissible; les pièces authentiques que nous avons invoquées le prouvent à l'évidence. A partir de Mathieu et de Rombaut, qui nous occupera, Valckenisse sera dans le vrai, parce qu'alors il constatera des filiations dont il n'avait pas à rechercher les preuves au loin, et parce que depuis ces deux personnages les Keldermans commencèrent à prendre franchement une position dans la noblesse; mais dans cette seconde partie, le généalogiste anversois fait encore un triage, et il ne poursuit la descendance des Mansdale que pour les besoins de sa cause, c'est-à-dire pour relever la famille au point de vue nobiliaire; en conséquence, il a eu soin d'omettre les rameaux qui ne s'élevèrent point au rang voulu.

Il nous semble assez admissible que Rombaut ait été le fils de ce prénom que nous avons trouvé parmi les enfants d'Antoine Keldermans et d'Amalberge van Heyst. Il aurait donc été le neveu de Mathieu et d'Elisabeth van Horenbeke. Toutefois, aucune preuve positive ne confirme cette opinion, fondée seulement sur la probabilité.

Selon Valckenisse, Rombaut avait eu pour femmes, d'abord Jenne Dansem, ensuite Barbe van Baren ; ce renseignement concorde assez bien avec ceux que M. Génard a puisé à sources certaines, et d'après lesquelles il conste que la première femme de Rombaut fut Catherine Dancerme et la seconde Barbe van der Baren. Le nom de Dancerme se retrouve à Malines en 1523 ; à cette époque vivait en cette ville Christophe Dancerme et sa femme Catherine Vereycken [1].

M. Génard, dans le *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, t. IX, p. 463, établit l'état de famille de Rombaut Keldermans.

Nous relevons dans les comptes de Malines de 1472-73, qu'un Rombaut Keldermans remplissait les fonctions de messager de la ville, mission de confiance et importante, qui aurait pu être confiée à un artiste sans qu'il dérogeât à l'art ; deux ans plus tard, un Rombaut Keldermans ordonna la procession annuelle en 1474-75 ; il serait difficile de dire exactement à quels personnages de la famille incombèrent ces charges. Mais les annotations qui suivent dans les comptes communaux, se rapportent positivement à maître Rombaut, plus tard architecte de Charles-Quint. En 1516, cet artiste fut nommé directeur des travaux de sa ville natale ; à cette occasion les comptes disent :

“ Item iij stoopen Ryns wyns ghepresent Mr Romout Keldermans als hy zyne eedt dede om der stad werckman te zyn. „

[1] *Adhéritances*, 5 octobre.

Il succéda probablement dans ces fonctions à son frère Antoine, décédé à Malines le 5 décembre 1515.

Le premier grand travail communal que le nouvel architecte de la ville eut sous la main, fut l'exécution d'un plan pour les constructions à faire au palais de la veuve de Philibert de Savoye, en 1517-18 :

“ Item betaelt Mr Romoud Keldermans van sekere patroonen te beworpen der stad ende den hove van my vrouwe van Savoye aengaende. iiij septembris. „

Sans pouvoir déterminer exactement la portée ou l'étendue des constructions que Rombaut éleva au palais de Marguerite d'Autriche, il est évident qu'aujourd'hui encore l'on trouve dans la cour de cet édifice des parties qui trahissent d'une manière non équivoque le crayon de cet artiste, qui avait un style si caractéristique.

En 1539 il éleva dans sa ville natale une imposante et riche construction, dont nous admirons encore les fragments dans la rue de Beffer et dans la cour des Halles. Ce palais, qui malheureusement ne fut jamais achevé, devait être un type splendide de l'architecture ogivale du XVIe siècle ; il était destiné au Parlement de Malines ou au Grand Conseil. La première pierre de l'édifice fut posée le 13 mars 1529 ; Laurent Keldermans, neveu de Rombaut et en même temps son associé de travail, exécuta une partie des nombreuses sculptures qui décoraient l'hôtel ; Laurent reçut pour la besogne qui lui incombait un salaire de trente escalins, tandis que son

oncle toucha douze livres de gros et dix escalins en rémunération de ses peines en 1530, plus une gratification de deux livres et quinze escalins. Suivant la *Chronique de Tongres*, les vingt colonnes en pierre de taille qui formaient la galerie du côté de la rue de Beffer étaient achevées depuis deux mois, lorsque survint la mort de Marguerite d'Autriche, princesse qui s'intéressait vivement au développement et à l'embellissement de la ville où elle résidait. Cette partie était donc achevée vers la fin de septembre 1530; le premier étage fut ensuite poussé assez activement, mais le toit et les pignons ne furent jamais commencés à cause des événements politiques qui troublèrent le XVIe siècle [1]. Le plan original de cette vaste construction repose aux archives de Malines.

Il existe au Quai du Sel, à Malines, une belle maison, dont la façade, ornementée dans le caractère des œuvres de Keldermans, fait songer naturellement à ce grand artiste; avant nous déjà, on avait émit l'idée que l'édifice, nommé *de groote Lepelere*, pourrait être une production de Rombaut [2]. L'auteur de l'article inséré dans le *Mechelsche Courant*, pense que cette maison fut élevée par le métier des poissonniers; il en décrit fidèlement la façade. De notre côté nous ferons observer, que le nom *de groote Lepelere*

[1] Azevedo. *Chronycke van Mechelen,* 1529.

[2] *Mechelsche Courant,* 1871, n° 15. *Ambachtshuis der vischvercoopers,* par F. S.

présente de l'analogie avec celui d'une famille malinoise importante, également appelée *de Lepelere*, que cette famille avait une double relation de parenté avec les Keldermans, puisque Claire de Lepelere, fille de Jourdain, eut de Bernard de Montbrison une fille, Madeleine, qui convola avec André Keldermans, et que Jourdain de Lepelere épousa Catherine de Gorttere, qui avait eu de son union avec Baudouin de Hellis, une fille Catherine de Hellis, épouse de Jean Keldermans, secrétaire du Grand Conseil. Ces faits ne sont pas concluants, mais s'ils sont dus au simple jeu du hasard, ils ne laissent pas d'étonner et de donner lieu à des conjectures.

Rombaut Keldermans vint se fixer à Anvers en 1519; mais il ne cessa néanmoins d'exercer son talent à Bruxelles, à Malines, à Louvain, à Gand et ailleurs, car en sa qualité d'architecte de l'empereur, il dirigea même des travaux stratégiques, tels que ceux qu'exigèrent la construction des fortifications de Montfort et de Fauquemont[2]. Tout en conservant son titre de maître des travaux de Malines, le maître général des œuvres de Charles-Quint fit le plan de la chapelle au palais de Bruxelles en 1525[3]. Dans cette dernière ville il avait contribué avec Louis van Beughem, Dominique de Waghemakere et Henri van Pede à l'achèvement de la Maison du

[1] *Adhéritances de Malines,* 24 juillet 1504; 4 février 1510.
[2] HENNE. *Hist. du règne de Charles-Quint en Belgique,* t. III, p. 170.
[3] *Idem,* t. V, pp. 70-71.

roi, à cet effet il se rendit depuis 1514 à diverses reprises à Bruxelles pour visiter les ouvrages [1]; le 21 novembre 1517, notre artiste reçut même pour ces soins une augmentation de salaire [2]. Les conseils que maître Rombaut communiquait à la ville de Bruxelles, se rapportaient particulièrement à la disposition intérieure de la Maison du roi [3].

Pendant que l'éminent artiste s'occupait à Bruxelles, Marie de Hamale, marquise d'Aerschot, le manda pour qu'il inspectât l'église des Célestins à Héverlé, le magistrat de Louvain profita de la présence de Mansdale, pour le consulter par rapport aux fondations de la porte de Diest [4].

M. Génard, dans sa *Notice sur les architectes Herman et Dominique de Waghemakere*, fournit d'amples renseignements sur le séjour de Rombaut van Mansdale à Anvers [5]. Nous y lisons que le grand artiste s'acheta une demeure en 1519 au rempart des tailleurs de pierre, sous l'enseigne *le Bélier*. Il s'y lia d'amitié avec une illustration contemporaine, Dominique de Waghemakere, avec lequel il travailla à la prison dite *Steen*, en 1521, et avec le concours duquel il traça le plan de l'agrandissement projeté de la collégiale de

[1] Henne et Wauters. *Histoire de Bruxelles*, t. III, p. 63.

[2] A. Pinchart. *Archives des arts, sciences et lettres*, t. II, pp. 7, 55.

[3] *La Maison du roi*, par A. Wauters. *Messager des Sciences historiques*, 1842.

[4] E. Van Even. *Louvain monumental*, p. 57.

[5] *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*, t. IX, pp. 462 et suivantes.

Notre Dame d'Anvers, plan dont M. Génard a donné une explication détaillée. Enfin après avoir participé à divers travaux de continuation à l'église et aux tours de Notre Dame pendant près de dix années, le grand maître malinois reçut la sépulture dans ce temple.

Son inscription tumulaire portait :

Hier leet begraven
Jonker Rombaut van Mansdale
sterft 1531 den 15 december.
Ende Barbara van der Baren
syne huysvrouw sterft 1547 den 24 juny.

HIER LEET BEGRAVEN
HEER EN MEESTER ANTHEUNIS VAN MANSDALE
OUDT SCEPENEN DESER STADT
DIE STERFT DEN 5 OCTOBER 1583.
ENDE JUFFROUW JOANNA VAN HOUTE
SYN HUYSVROUW STERFT DEN 7 AUGUSTI 1583.

Les deux amis, Waghemakere et Keldermans, unirent leurs efforts pour créer les plans de l'hôtel-de-ville de Gand en 1517 [1]. Ils travaillèrent ensemble à ce magnifique édifice jusqu'à ce qu'en 1527 Rombaut s'adjoignit son neveu Laurent Keldermans, pour remplacer momentanément Dominique de Waghemakere. Mais après la mort de Rombaut, maître Laurent fut appelé à lui succéder à Gand, où il continua les constructions jusqu'à ce qu'elles furent abandonnées en 1535 [2].

[1] *Jaarboek van het Willems-Fonds voor 1871.* Acte d'entreprise du 28 janvier 1517.

[2] E. De Busscher, *Recherches sur les peintres et les sculpteurs de Gand du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle,* p. 268.

Annobli par Charles-Quint, Rombaut Keldermans portait, comme on le voit sur sa tombe, la qualification de *Joncker;* ses descendants abandonnèrent le nom si glorieux de Keldermans, pour ne retenir que celui de Mansdale, lui trouvant, sans doute, une forme plus distinguée, et peut-être aussi pour ne plus se confondre avec leurs cousins, qui, bien que portant encore le nom de Keldermans, ne tardèrent pas à tomber dans l'oubli.

Laurent Keldermans, neveu de Rombaut l'auteur de l'hôtel-de-ville de Gand, avait un frère Jean [1]. Nous supposons donc qu'il était issu du lit d'Antoine van Mansdale et de Barbe van Hamme. Nous savons aussi qu'il avait marié Antonine Aertsen. A ces deux points se bornent nos renseignements généalogiques touchant Laurent. Nous trouvons cependant encore, en 1554 dans les adhéritances de Malines, la mention d'une Marguerite van den Broecke, veuve de Laurent Keldermans; mais ce dernier n'est probablement pas le même personnage que celui dont il s'agissait avant.

Selon le *Liggere* d'Anvers, Laurent Keldermans devint franc-maître sculpteur *(beldesnydere)* en 1499, et comme tel il admit des élèves dans son atelier depuis 1503 jusqu'en 1522 [2]. Il se fit connaître par divers ouvrages. C'est lui qui fournit le modèle en bois des voûtes de la Maison du roi

[1] *Adhéritances de Malines,* 1496.
[2] ROMBAUTS et VAN LERIUS, *Le Liggere d'Anvers.*

à Bruxelles; de ce chef il toucha 38 livres 7 sous 6 deniers, comptés à raison de 25 sous par jour [1]. Il concourut avec son oncle Rombaut à l'achèvement de l'hôtel-de-ville de Gand depuis 1527, et il remplaça celui-ci depuis 1530 jusqu'en 1535.

En 1527, il vint sculpter des décorations pour le palais du Parlement à Malines; il se trouvait encore en cette ville au mois d'avril 1533, quand on vint de Diest pour conférer avec lui au sujet des plans de la tour de Saint-Sulpice. Le 24 septembre 1534, Laurent Keldermans, alors à Anvers, fut appelé à Diest pour y prendre la conduite des travaux de l'église; il donna le plan de la tour, mais M. Raymaekers pense que l'architecte ne fit que remanier ou développer le plan primitif, tout en respectant l'idée de l'ensemble [2].

Lorsque Laurent travaillait à Anvers à l'agrandissement projeté de la cathédrale actuelle, il était aidé dans sa besogne par un certain Marcel Keldermans en 1521-22. Nous devons cette note à l'obligeance du chevalier L. de Burbure.

Dans cette nombreuse et remarquable famille Keldermans, comptait aussi un sculpteur du nom de Pierre, lequel fit avec Guillaume Lessens l'autel en pierre de touche du Saint-Sacrement des Miracles à Bruxelles, achevé en 1539 [3]. Cet artiste appartenait probablement à la même

[1] *La Maison du roi*, par A. Wauters. *Messager des sciences historiques*, 1842.

[2] Raymaekers. *Het kerklyk en liefdadig Diest*, p. 127.

[3] Henne et Wauters. *Histoire de Bruxelles*, t. III, p. 262.

branche que maître Henri, chez qui descendit à Malines Albert Dürer.

Enfin, certain Jean Keldermans, peintre sur verre, hypothéqua sa maison, sise rue de Sainte-Catherine à Malines, d'une rente annuelle, le 1 septembre 1541[1].

Malgré la nombreuse nomenclature des artistes, soit architectes, soit sculpteurs, soit peintres, soit verriers, issus de la famille Keldermans que nous avons donnée, nous sommes certains d'ignorer encore l'existence de quelques-uns d'entre eux, et de ne connaître jusqu'ici que la minime partie des œuvres exécutées par ceux de cette lignée que nous connaissons.

Ayant posé un premier jalon pour l'histoire de la maison Keldermans, nous espérons que l'on complètera ou que l'on redressera cette notice, qui a pour objet la race de nos plus illustres architectes. Nous n'avons pas eu le temps d'étudier de près les productions des Mansdale, ni d'examiner leur type ou leur manière, ni de mettre leurs œuvres en rapport de comparaison avec celles de leurs contemporains ; cet examen aurait cependant été de première utilité pour juger de leur influence et du degré de leur puissance artistique.

Pour la rédaction des notes qui précèdent, nous avons eu recours surtout aux archives de Malines et à quelques auteurs recommandables; nous avons rencontré sur Keldermans une notice assez singulière et fantaisiste, mais dans laquelle

[1] *Adhéritances de Malines.*

perce un fond de vérité à côté de l'ignorance du sujet. Disons d'abord que l'auteur de la notice a réduit la famille entière à sa plus simple expression, puis qu'il semble n'avoir connu qu'un seul Keldermans, dont il ignorait même le prénom, mais il a chargé ce personnage de divers travaux qui ne lui revenaient certainement pas à lui seul. Il nous paraît cependant que la note en question a visé surtout Rombaut Keldermans, l'architecte d'Anvers. Voici les passages principaux de cette étude :

« Keldermans, dès son enfance, se livra au dessin et à l'étude des mathématiques sous la direction de son père, architecte de Malines. Ce dernier sollicita pour son fils une pension, afin qu'il pût visiter l'Italie ; le magistrat de Malines accorda une rente annuelle de 400 florins, au moyen de laquelle le jeune homme se transporta à Rome, à Naples et en Sicile. Mais son père étant venu à mourir, il revint à Malines, où il fut revêtu des fonctions d'architecte de la ville, charge vacante par la mort du père. La ville chargea Keldermans de dresser un plan pour ériger, devant la grande église, une tour magnifique. Il fournit ce plan; la tour fut commencée et il en dirigea la construction tant qu'il vécut. Il travailla à beaucoup d'églises et de palais à Malines, ainsi qu'à beaucoup de châteaux aux environs. Une notice sur Keldermans se trouvait inscrite dans un manuscrit (*in fine*) appartenant à l'abbaye de Villers, mais après la dispersion de la bibliothèque abbatiale,

ce livre devint la propriété d'un anglais, sir Philips. Après la mort de cet amateur, le livre fut vendu à Londres et acheté par la bibliothèque de l'université d'Oxfort. „

On retrouve dans cette notice différents points, plus ou moins travestis, mais qui se rapportent cependant à Rombaut van Mansdale, lequel devint architecte ou maître des travaux de Malines, en 1516, en remplacement de son père, et qui exécuta pour la ville le plan du palais du Parlement. Il n'y aurait rien que de très naturel de supposer que Rombaut ait été l'auteur de quelques-unes des grandes résidences aristocratiques dont il subsiste encore des parties à Malines.

Gauthier Coolman.

Le 10 juillet 1427, devint bourgeois de Malines Jean Coelman. C'était là peut-être le père de Gauthier [1]? Gauthier Coolman était maître des ouvrages de la ville en 1446-47. Les comptes communaux de cette année parlent du personnage en question, en le qualifiant “ *meester meesteren metseren,* „ le maître des maîtres-maçons.

[1] Nous trouvons également que certain Jean Coolman acheta les deux tiers d'une maison, nommée *Paradys,* rue de la Chaussée (*via lapidea*), à Malines. (*Adhéritances,* 22 mars 1436). Depuis cet achat, Jean fut nommé Coolman *alias int Paradys,* il mourut célibataire avant le 16 septembre 1473, mais il laissa un frère Léon, qui eut : Anne, Catherine, Béatrice, Amelberge, Marguerite, Adrien et Madeleine (*Adhéritances,* 27 novembre 1459 et 16 septembre 1473).

Il était donc le chef des constructeurs de Malines, position officielle qu'il avait évidemment gagné par son talent, à une époque où l'art de bâtir était si bien compris et créa tant de merveilles.

Cette fonction lui fut conservée pendant de longues années, puisque dans les comptes des années 1459-1460, Gauthier Coolman apparaît encore comme directeur et ordonnateur des travaux publics :

“ Item betaelt meester Wouter Coolman in hooffscheyde om dat hi de stad raet gheeft en toesiet tot haeren wercken van dese jaeren, comt op . . . . x s. gr. outs. „

La même mention se trouve, en termes presqu'identiques, dans le compte de 1460-61.

Coolman qui, en 1459-60, avait fourni des pierres pour la construction du Grand-Pont, maniait le ciseau avec adresse, car en 1453-54 la ville lui confia un travail qui, par sa nature, comportait une grande richesse d'ornementation : il exécuta un “ tabernacle „ ou mieux un dais sous lequel devait être placée la chasse contenant les reliques de saint Rombaut :

“ Item betaelt meester Wouteren Coelman voir een tabernacule te makene op Sint Romouts huyse boven in den ommeganc, aen hem besteet in tasse compt op, sonder tstofferzel . . . . v libri x s. groot mechels [1]. „

En 1462-63, nous rencontrons de nouveau notre architecte dans les comptes de la ville :

“ Item betaelt meester Wouteren Coolman en Henr.

[1] Comptes de Malines.

Machiels van welvene de voute ende beyaert ende muere tusschen beyde huysen op te metsene en van paveyene aen hem besteet in tasse . ix libri xvi stuyvers iiii den. „

En 1463-64, nous lisons :

“ Item betaelt meester Wouteren Coolman van vi voete steens van Avenis daer Sente Katrine beelde af gemaect is in Sente Katrine poorte / Item Peteren Waelpoyt van voirscrevene beelde te makene. „

Coolman est enterré au pied de la colossale tour de Saint-Rombaut à Malines; sa pierre tumulaire est la *seule* qui soit encastrée dans les parois de ce splendide édifice.

Ces divers points établis, déduisons en quelques conséquences naturelles.

En 1452, Coolman était ordonnateur des travaux de la ville de Malines; donc il a dirigé les constructions qui ont été élevées par la commune pendant le courant de cette année; or le 22 mai 1452 fut posée par le commune-maître Jean van Muysen la première pierre de la tour de Saint-Rombaut.

Tenant compte des usages du moyen-âge en vertu desquels celui qui conduisait les premiers travaux d'une construction était aussi presque toujours l'auteur des plans de celle-ci, nous pouvons tenir Coolman pour l'architecte du monument grandiose de Malines. M. Léon de Burbure a fait ressortir déjà que les architectes du moyen-âge étaient pris toujours et exclusivement parmi les tailleurs de pierre, que l'on appelait en flamand *meester van der metselrye* [1], en latin *lapicida,*

[1] *Toestant der beeldende kunsten in Antwerpen.*

et en français *maistres des ouvraiges de machonerie,* titre qui qualifie Jean de Marbais, l'architecte des comtes de Hainaut. Il serait superflu de vouloir prouver davantage le fait suffisamment connu que les conducteurs de travaux d'un édifice et l'architecte de cet édifice se confondaient autrefois dans la même individualité; l'on peut donc supposer, avec raison, que Coolman avait conçu les formes de la tour dont il entama la construction.

Plus, cette opinion est singulièrement corroborée par la circonstance exceptionnelle de la présence de la tombe du chef-ouvrier de la ville sur les parois du plus grand monument communal, à la place la plus apparente, près de la porte d'entrée de la tour. En effet, de quel droit un maçon vulgaire aurait-il pu réclamer le privilége d'avoir son cénotaphe à l'endroit le plus en vue d'un édifice élevé par un confrère?

Comment se ferait-il que cette tombe, qui n'a pas été ajoutée après coup à la tour, mais dont la place a été ménagée dans la bâtisse et dans le plan, soit dévolue à un personnage étranger à l'érection de ce colossal édifice?

Comment se fait-il que dans les murs de la tour l'on ne rencontre qu'une seule pierre tumulaire, et que ce soit précisément celle d'un architecte, contemporain du premier jour de ce monument?

Si ces faits sont dus à la construction de la tour par G. Coolman, nous pouvons *a priori* en déduire qu'il en a été également l'architecte.

Un ancien archiviste de Malines, M. Gyseleers-Thys, prétendait même que lors du décès de

maître Gauthier, le monument avait atteint l'élévation à laquelle l'épitaphe se trouve scellée dans le mur [1].

Cette pierre, placée du côté sud, porte l'inscription :

✠ Hier leet Wouter Coolman
die sterf in jaer MCCCC
eñ LXVIIJ / XXVIJ dach Jannario
✠ en Margriete Lauwers [2] sy̅ wyf
was die sterf in jaer MCCCC
eñ LVIIJ op de XIIIste [3] dach in
Augusto / Spreect pater noster.

Cette épitaphe, à peu près illisible aujourd'hui, a été rapportée diversement comme nous le faisons observer. Elle porte à la hauteur de la troisième ligne, à droite et à gauche, de la pierre un écusson, dont les pièces ont été martelées par les Français. Celui du mari était à deux poissons affrontés ; celui de la femme au sautoir engrelé, en chef à trois étoiles. Au-dessus de l'inscription s'élève une baie vide aujourd'hui, circonscrite dans un cintre surbaissé, qui encadrait autrefois un groupe de piété. De part et d'autre au sommet du cintre sont placés deux plus petits écussons, mais sans pièces héraldiques. Il semble aussi que la baie a eu une inscription en forme de bordure.

Gauthier Coolman laissa un fils Guillaume,

[1] *La tour de Saint-Rombaut*. Additions et corrections à la notice sur les archives de Malines.

[2] D'autres lisent Scromans.

[3] D'autres lisent xvj.

prêtre, qui lui survécut [1], et une fille Marguerite, mariée à Rombaut van den Broecke [2].

Nous ne nous étendrons point sur les magnificences de la tour de Malines qui, bien que ne mesurant actuellement que cent mètres, devait, d'après l'idée de son architecte, recevoir encore plus d'un tiers sur sa hauteur actuelle ; ainsi elle aurait été l'édifice le plus élevé du monde [3], et elle aurait dépassé la pyramide de Chéops. Le pied de la tour mesure 25 mètres 57 centimètres de diamètre.

Le nom de Coolman ou de Colleman se rencontre encore parmi les artistes qui travaillèrent pour les ducs de Bourgogne.

Le comte de Laborde a extrait des comptes de Lille divers passages concernant des Colleman.

Willem et Gilles Colleman, peintres, travaillèrent aux entremets de Bruges en 1498, à l'occasion des noces de Charles le Téméraire [4].

« Premier payement fait ausdits paintres, tailleurs d'ymages et autres ouvriers le dit jour XVI d'avril l'an MIIII^c LXVII avant Pâques.

« A Willem Colleman paié pour xiii jours qu'il a ouvré comprins sa venue a xii s. par jour . . . vii lib. xvi s. [5]

« Peintres et autres ouvriers de Cambray, Arras et Douay.

[1] *Adhéritances,* 7 février 1472.

[2] *Idem,* 17 mai 1476.

[3] *Vlaemsche School,* deuxième année. — *Revue de Bruxelles,* 1837. — RAYMAEKERS et DELLA FAILLE. *Geschiedkundige wandeling op Sint Rumoldus toren,* Malines, 1863.

[4] *Les Ducs de Bourgogne,* t. I.

[5] *Idem,* t. II. *Appendice.*

" A Giles Colleman payé pour vi jours comprins sa venue et x par jour . . . . lx s.[1] „

M. Génard a trouvé parmi les maçons et les tailleurs de pierre travaillant à l'église de Notre Dame d'Anvers, au commencement du XVIe siècle, Pierre et Jean Coolman; à cette occasion l'archiviste d'Anvers se demande si ce ne sont point là des parents de l'architecte de la tour de Saint-Rombaut[2].

Les sculpteurs secondaires du XVe siècle.

A la suite des grands artistes dont nous venons de parler, se rangent plusieurs sculpteurs moins importants ou certainement moins connus; parmi ces derniers se trouvaient des hommes de grand talent, mais qui ont eu le malheur de n'avoir pas été sauvés de l'oubli par quelqu'écrivain ou par quelque chroniqueur ou dont les œuvres ont eu l'infortune de périr sous les coups des iconoclastes et des révolutionnaires.

Christophe de Stackenbroeck entreprit le 29 mai 1488 l'exécution d'un rétable pour l'autel de Notre-Dame à l'église de Saint-Jean à Malines, à raison de neuf livres de gros de Brabant. L'artiste s'engagea à livrer son œuvre pour la

[1] *Les Ducs de Bourgogne.*

[2] *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie,* neuvième année, p. 446. *Notice sur les architectes Waghemaekere.*

Noël de l'année 1489. Il promit de représenter au centre de son rétable *la Nativité de Jésus*, sujet qui devait occuper tout le fond jusqu'au sommet de l'édicule, et sur les côtés *la Circoncision* et les *Fiançailles de la sainte Vierge*. Le 7 avril 1489, maître Christophe plaça son travail à l'église [1].

Dans le même temple, au maître-autel, avait été placé en 1469 un rétable dû au ciseau de JEAN BIESSELINCK et polychromé par Baudouin van Battel *dit* van der Wyct. Ce morceau coûta cent couronnes [2]. Nous avons vu, à la page 285 de notre histoire des peintres, qu'en 1570, ANTOINE BIESSELINCK, un parent de notre sculpteur et sculpteur lui-même, revêtit de couleurs une image du Sauveur et deux autres statuettes de saintes qu'il avait taillées. Ce dernier décédé avant le 26 septembre 1581, laissa veuve Marie van der Beken [3].

Les renseignements que nous possédons sur Antoine Biesselinck sont complétés par un acte des adhéritances de Malines daté du 20 septembre 1582. D'après cette pièce Antoine Biesselinck *alias* van Doirne, décédé, avait eu de Catherine Hoffs deux enfants, dont un Jean Biesselinck *alias* van Doirne fut le tuteur ; il eut ensuite d'un mariage avec Marie van der Beken encore deux enfants.

[1] Comptes de l'église de Saint-Jean, 1488 et 1489.
[2] Idem, 1469.
[3] Chambre pupillaire de Malines. — Les registres aux adhéritances de Malines font mention, au 14 mars 1523, d'un Jean Biesselinck, époux de Marguerite Wabbels.

Il résulte de cette note que nous devrons nous occuper encore de maître Antoine dans l'article que nous consacrerons plus loin aux van Doorne ou van Doirne, auxquels il appartient incontestablement.

Le registre d'admission à la bourgeoisie de Malines porte les noms de plusieurs sculpteurs qui vinrent exercer leur art et leurs droits civils en cette ville. Le premier artiste ainsi annoté est JEAN THEENS, malinois de naissance mais non bourgeois; il était fils de feu Jean et fut admis à la *poortery* le 8 août 1496 :

“ Jan Theens beeldsnydere filius quondam Jan van Mechelen es poirter. 8 augusti 1496. „

Quelques jours plus tard fut reçu parmi les *poorters* BARTHÉLEMY BEREN ou SBEREN, natif de Horen en Hollande :

“ Berthelmeeus Beren, beldsnydere, filius quondam Peters, van Horen es poirter. 12 augusti 1496. „

Il pratiquait encore la sculpture à Malines en 1530. En l'année 1500, ALBERT SBEREN, frère de cet artiste, vint également se fixer à Malines :

“ Aelbrecht Sberen beeldsnydere filius quondam Peters, van Horen in Hollant es poirter. Ejus plegius Pauwels van Hingene, 10 novembris 1500. „

Les registres aux adhéritances nous ont appris que le 19 février 1510 Barthélemy Sberen vivait, à Malines, uni en mariage avec Barbe Spapen.

Les comptes communaux nous fournissent à

leur tour les noms de différents sculpteurs. Nous avons relevé dans ces sources les personnages seuls que nous y surprenons le ciseau en main, et nous avons dû, pour nous imposer une limite sûre, négliger quelques individus dont la profession ou les ouvrages ne présentaient pas une connexité suffisante avec l'art, pour pouvoir ranger franchement leurs auteurs parmi les artistes; car, ne l'oublions pas, nous avons ici devant nous des artisans qui sont, dans une certaine mesure, essentiellement artistes et des artistes qui tiennent beaucoup de l'artisan.

Gilles Hood fut rétribué par la ville en 1428-29 pour avoir sculpté, à l'occasion de l'*Ommegang*, la couronne de Notre-Dame, douze étoiles, un soleil, une lune : toutes pièces que peintura Gauthier van Battel [1].

Guillaume Tuback, dont un parent exerça la peinture, exécuta pour la porte Sainte-Catherine à Malines une statue, un lion haut de trois pieds, un guerrier maniant une couleuvrine, ainsi que trois consoles destinées à un autre édifice au béguinage. Ces pièces lui valurent xj sous de gros de Malines, payés dans l'exercice de 1443-44. En 1440-41 le même individu avait façonné pour le perron de la Maison échevinale les piédestaux supportant trois lions de cuivre, pesant 483 livres et coulés par Jean van der Eycken [2].

[1] Comptes de Malines.
[2] Idem.

Pierre Waelput tailla divers lions de pierre en 1454-55, au prix de xviij sous de gros; il sculpta en 1463-64 une image de Sainte-Catherine, qui fut placée à la porte de ce nom. Gauthier Coolman lui avait fourni la pierre nécessaire à la statue et l'œuvre étant achevée, Jean de Hollandere la polychroma [1].

Jean Wisschavens, qui est mentionné dans les comptes de 1462-63 et de 1464-65, alors qu'il coopérait à la décoration des chars et des sujets de la cavalcade de l'*Ommegang*, nous semble avoir été plutôt ingénieur et constructeur que sculpteur proprement dit : au premier titre son nom intervient dans l'entreprise d'un grand nombre de constructions faites par la ville [2]. Les comptes communaux de 1472-73 consignent un payement fait à la veuve de ce personnage.

Michel de Staefmakere participa également à l'organisation de la procession annuelle de 1464-65; à cette occasion il « fit une nouvelle étable de Bethléhem. » La charge d'ordonner le cortége lui incomba encore en 1469-70 : il apporta alors des restaurations, pour lesquelles il employa du bois, au géant « le grand Goliath [3]. » On le voit, ces données sont jusqu'ici insuffisantes pour établir nettement la qualité ou la profession de Michel.

[1] Comptes de Malines.
[2] Idem. Passim.
[3] Idem.

La châsse de Saint-Rombaut, qui accompagnait à chaque sortie la procession communale, eut fréquemment à souffrir de ces transports ; il en résulte que mainte fois des orfèvres furent appelés à y apporter des réparations. Parfois ces travaux se rapportaient au renouvellement de certaines parties artistiques du reliquaire, aux ornements et aux figurines. Bien des fois, cette besogne délicate fut dévolue à DANIEL VAN YTEGHEM, orfèvre, graveur, ciseleur et probablement peu étranger à la sculpture en métal, car il répara dans diverses circonstances tantôt la statuette de Notre-Dame, tantôt les lions qui ornaient la *fierte* [1].

Maître Daniel était un graveur estimé, puisque la ville lui confia, en 1435-36 et en 1449-50, des travaux délicats, parmi lesquels l'exécution de deux sceaux :

1435-36. " Item betaelt Daniel van Yeteghem van II tanghen te snidene tot de nuwe traperyen behoef en van eenen zeghele te middene opt ghetouwe tot de selve traperyen behoef... [2] "

1449-50. " Daniel van Yeteghem van Kerstoffelfs Triapains scependoems seghel te stekene. xxj gro. Mech.

Le scel de Christophe Triapain existe par empreintes aux archives communales [3].

[1] Comptes de Malines, 1424-25 ; 1436-37 ; 1438-39 ; 1440-41 ; 1450-51.

[2] Il s'agit dans cet extrait de deux pinces gravées, au moyen desquelles on estampillait le drap fabriqué à Malines.

[3] Pour Daniel van Yteghem, voir DE MUNCK, *Gedenckschriften van den H. Romoldus,* pp. 199 et 216.

Un autre orfèvre, GUILLAUME TRABUKIER, apporta à son tour en 1451-52 des restaurations à la figurine de Saint-Rombaut, placée sur la même châsse [1].

Nous trouvons parfois une liaison si intime entre l'orfévrerie et la sculpture que chaque fois qu'un orfèvre se sera fait connaître comme sculpteur en métal, nous croirons pouvoir et devoir le compter au nombre de nos sculpteurs malinois; à ce titre nous nous occuperons de THIERRY VAN STEYNEMOLEN.

Lorsque Frédéric IV donna par lettres patentes, datées de Lintz le 10 janvier 1490, le rang de comté à la seigneurie de Malines (ville et district), il autorisa la cité à placer en cœur dans ses armoiries l'écusson du roi des Romains et à se servir de la devise : *In trouwen vast* (*in fide constans*). Le Magistrat fit incontinent graver les nouvelles armoiries sur deux sceaux d'argent que la ville possède encore. Sur l'un on lit : **Sigillum magnum comitatus et opidi Machliniensis**; sur l'autre : **Sigillum comitatus et opidi Machlinen. ad vitales pensiones.** Deux griffons soutiennent sur chaque scel le nouvel écu, lié d'un ruban. Au revers des cachets un petit dragon en argent artistement exécuté sert de prise ou de pommeau pour la main. Ces sceaux, reproduits par la lithographie dans le *Tableau chronologique du Magistrat de Malines* par A. van den Eynde, sont gravés avec la plus grande perfec-

[1] DE MUNCK, *Gedenckschriften*, p. 217 et LXXX.

tion. Voici comment les comptes communaux s'expriment au sujet de l'exécution de ces pièces :

« Betaelt Seger van Steynemolen voor twee groote silvere zegelen die hy der stad gemaect ende gelevert heeft, den eenen diendende toter stad erffelicheit ende den anderen toter stad lyftochten tsamen wegende boven de oude zegelen die hy van der stad in stucken ontfinck, comt op xv onsen ingelsche, elc onse tegen iiij s. ende vj den. ende dat zyn silvere beter was dan der stad silver, elc onse iij g^{ro} ende van den faitsoene van beide des voorschreve zegelen te stekene iij pond vj s. „

Jean Chamble, qualifié tailleur de pierre, vendit deux maisons dans la rue des Porcs à Malines, le 13 juillet 1495 [1]; nous ne possédons pas d'autres renseignements sur ce personnage; nous trouverons plus loin (p. 119) la mention de Thomas Samble ou Chamble, architecte.

---

[1] *Adhéritances.*

III.

Les sculpteurs du XVIe siècle.

Sommaire : Alexandre Colyns. — François Mynsheeren et Jean Wisschavens. — Martin Ymbrechts. — Martin van Calster. — Les van Avont. — Les sculpteurs secondaires.

La ville de Malines ne produisit au XVIe siècle qu'un seul statuaire de mérite transcendant; ce fut Alexandre Colyns; ce fait semble étrange si l'on considère qu'à l'époque à laquelle vivait Colyns l'art pictural malinois était à son apogée, et qu'en même temps la cité donnait l'hospitalité de ses murs à deux sculpteurs éminents, maîtres Conrad Meyt et Guyot de Beaugrant.

L'un et l'autre de ces derniers artistes travaillèrent ici, mais sans nous laisser des œuvres connues ni même des traces de leur séjour. Il paraît cependant presque hors de doute qu'autour de ces deux célèbres personnages se seront groupés des élèves et que quelques uns d'entre eux auront acquis un maniement adroit de la

pointe et du ciseau. Malheureusement, à cet égard nous n'avons aucun renseignement; nous ne savons pas même si Malines, avec les nombreux sculpteurs qu'elle renfermait alors, formait école. Pour éclaircir ce point, il faudrait surtout des témoignages sensibles, des œuvres; or, les productions sculpturales malinoises de la première période de la Renaissance nous font défaut. Nous ne constatons d'école chez nous que dans l'architecture flamboyante, qui porte la caractéristique empreinte du crayon des Keldermans; plus tard, au XVIIe siècle, dans la sculpture nous découvrons une légère influence, celle de l'atelier de Luc Fayd'herbe, et au XVIIIe, une autre plus prononcée, celle de Théodore Verhaegen.

Dans nos monuments locaux, les mille détails architectoniques de style ogival tertiaire et les décorations qu'importa la Renaissance, ont été exécutés par les artistes malinois dont nous retrouverons peut-être les noms. Ces produits d'ordre inférieur attestent une imagination féconde et une grande facilité tant dans la composition que dans l'exécution, mais ni dans les édifices de la dernière ère ogivale, ni dans ceux du commencement de la Renaissance, nous ne découvrons cette unité de type et de manière qui pourrait nous mettre sur la trace d'une école. Ici, comme partout d'ailleurs, le sentiment du beau était entravé par une tendance vers le bizarre et la recherche, souvent vers la caricature ou vers la reproduction d'êtres chimériques; cependant il fallait une main exercée pour obtenir par ces

petits moyens les grands effets d'ensemble que l'on en attendait.

Au XVIe siècle, nous pouvons établir avec plus de facilité déjà que dans les temps précédents, à cause des nombreux documents manuscrits qui nous restent, un fait curieux et qui, à notre avis, a eu une influence décisive sur le développement de l'art; ce fait, c'est la force de l'esprit de famille. Alors, à la différence de ce qui se passe aujourd'hui, on se faisait un devoir d'embrasser et de poursuivre, en la perfectionnant, la carrière de ses aieux; on ne connaissait pas cette rage ambitieuse qui pousse le monde à renier son passé pour aller à la recherche d'un avenir douteux et qui, vu à travers un voile d'incertitudes trompeuses, paraît plus honorable ou plus lucratif. Dans toutes les familles du moyen-âge on observe une succession d'individus voués au même métier, et recherchant des alliances matrimoniales avec des filles d'une profession identique à celle qu'ils exerçaient eux-mêmes. Cet esprit de caste n'est-il point le grand secret qui engendra tant de chefs-d'œuvre et qui fit surgir tant de grands artistes? Ceux-ci, en effet, naissaient d'une race où depuis longtemps était cultivé le métier que l'enfant embrasserait plus tard; l'art, qui avait muri et qui s'était développé dans une maison, s'identifiait enfin avec elle; l'enfant prenait ses premières leçons, fatalement pourrait-on dire, au berceau placé à côté du chevalet de son père, et il suçait avec le lait de sa mère le sentiment de la profession, qui animait souvent sa famille depuis plusieurs générations.

Ce que nous disons de l'identification des familles avec leurs corporations est si vrai, que l'on pourrait, après un travail ardu, en donner une preuve matérielle bien convaincante, car il y aurait moyen de dresser une généalogie, en prenant pour base une famille importante et ancienne de peintres ou de sculpteurs, et de ramener à cette souche, soit par déductions, soit directement, la plupart des noms que nous rencontrons dans l'histoire de l'art dans notre ville.

Alexandre Colyns.

Au XVIe siècle naquit à Malines l'un des plus grands sculpteurs que la Renaissance ait produit. Les œuvres de cet artiste sont peu nombreuses, mais elles atteignent à une telle perfection d'exécution, qu'elles rangent leur auteur parmi les sommités artistiques de l'Europe. Ce personnage était Alexandre Colyns, auquel nous sommes redevables du splendide monument funèbre de l'empereur Maximilien à Inspruck. Les bas-reliefs dont le sculpteur malinois entoura le sarcophage impérial, sont " l'expression la plus élevée en ce genre, „ selon l'opinion de B. Thorndwaldsen, le plus grand génie qui ait surgi dans la sculpture profane après Michel-Ange [1].

Alexandre Colyns, Colyn ou Colin, statuaire, sculpteur et ciseleur, naquit à Malines en 1527

[1] Dr J. Deppel, *Handbuch der æsthetiek.*

ou en 1529; il serait difficile de préciser l'année de sa naissance, car chacune de ces dates nous est indiquée par une source différente, quoique du même genre et partant de même valeur.

Celle de 1527 est fournie par un portrait que Dom Waechter, d'Augsbourg, connu aussi sous le nom de Dom Custos, dédia en 1601 à Colyns, âgé alors de soixante-quatorze ans [1]. La seconde, celle de 1529, résulte également d'un tableau représentant Alexandre Colyns, âgé, d'après l'inscription, de trente-trois ans en 1562. Cette peinture, qui se trouve dans l'église de Sainte-Croix à Inspruck, est, dit-on, de la main de Colyns lui-même. On y lit : ÆT. SVÆ. 33. 1562 [2]. La date exacte de la naissance de Colyns seule est contestable; quant à l'endroit où il vit la lumière nul doute ne peut exister. Outre les preuves que nous avons de l'existence de sa famille à Malines, l'artiste nous en apporte lui-même le témoignage dans la signature de son chef-d'œuvre, le tombeau de Maximilien, où l'on lit : ALEXANDER COLINUS, MECHLINIENSIS SCULPSIT. ANNO MDLXVI.

Il était issu d'une famille où l'art était pratiqué depuis plus d'un siècle [3]. A celle-ci appartenait le peintre Thierry Colyns, qui florissait à Malines en 1540. Ce dernier avait eu d'abord d'Anne Maerschalk six enfants, puis d'Elisabeth Hauwers, sa seconde femme, encore cinq enfants.

[1] M. De Ring, *Alexandre Colyn. Messager des Sciences historiques,* 1844.

[2] Dans l'église d'Inspruck est également conservé le portrait de l'épouse de Colyns.

[3] Voir : *Les peintres malinois,* pp. 303, 304.

Nous n'avons malheureusement pu retrouver les noms des divers enfants de Thierry I, mais voici ce que nous en savons : il eut deux fils du nom de Jean. L'un fut tuteur, le 8 mai 1571, des deux orphelins délaissés par un autre Jean Colyns, fils d'Edmond et de Catherine Machiels [1]. L'autre était le 7 octobre 1577 artiste-apprenti, car à ce jour la chambre pupillaire malinoise autorisa la vente d'une rente pour subvenir aux frais d'apprentissage de ce jeune homme, fils d'Elisabeth Hauwers. Il avait aussi eu du premier lit un fils, nommé Thierry comme son père, et un autre appelé Crépin. Crépin Colyns, dont nous avons parlé lorsque nous traitâmes des peintres malinois [2], avait été jusqu'au 5 décembre 1585 tuteur des enfants de Thierry et d'Elisabeth Hauwers, et il fut alors remplacé dans cette charge par Jean Maerschalk [3]. Au mois d'avril 1573 les frères Thierry II et Crépin Colyns adressèrent une requête au magistrat de Malines ; ils y exposent " qu'étant fidèles au roi et à la religion, mais pauvres et sans ressource, ils osent implorer la clémence de l'autorité communale, car ayant été cruellement éprouvés pendant le dernier pillage de Malines, ils ne peuvent solder les dettes de leur mère Anne Maerschalk *alias* Donsyck pour laquelle ils avaient répondu ; en conséquence ils demandent une prolongation de neuf années, comme le terme des paiements à faire. "

[1] *Chambre pupillaire.*
[2] Page 303.
[3] *Chambre pupillaire.*

C'est probablement à un enfant de Thierry II que se rapporte un acte de baptême inscrit dans les registres de l'église de Saint-Jean à Malines :

" 20 augusti 1585. Baptisatus Alexander Co-
„ lyns, filius M. Theodorici Colyns et Elisabeth
„ Crumners, susceptores, Alexander van den Boss
„ et M. Martinus van Gelcke. „

Cet enfant était donc l'homonyme du grand sculpteur.

Un autre parent des Colyns était Jacques Colyns, sculpteur (*klynstekker*). Celui-ci quittant Malines en 1582, s'établit à Dantzik où il mourut célibataire en 1600. Il était fils de Jean et de Barbe van Steensel, dont étaient issus aussi Thierry, Gaspar, Catherine et Dorothée. La succession du défunt s'élevait à 600 florins; le magistrat de Malines, sur l'avis des deux oncles van Steensel des enfants, délivrèrent aux autorités de Dantzik, le 2 octobre 1600, un certificat constatant les parentés que nous venons de donner.

Jean Colyns-van Steensele ne serait-il point l'un des fils cités de Thierry I?

Après ces renseignements généraux sur la famille de notre statuaire, revenons à lui et tâchons d'élucider le plus possible sa biographie.

Alexandre Colyns était fils d'Edmond. Nous avons une double preuve de la filiation de notre artiste : d'abord l'acte constatant que le 7 janvier 1566, maître Alexandre Colyns, fils d'Edmond, déposa son testament et celui de sa conjointe; ensuite un acte des adhéritances de Malines établissant l'achat d'une rente par Jean Colyns au

nom de son frère Alexandre. Or, Jean était fils d'Edmond [1].

Il semble naturel d'admettre qu'Alexandre reçut les premières leçons de dessin et de sculpture dans le cercle de sa famille. A l'époque de l'adolescence de Colyns résidaient probablement encore à Malines certains grands artistes qui y avaient vécu sous la protection de Marguerite d'Autriche. A la cour de cette princesse avaient brillé deux noms célèbres, ceux de Guyot de Beaugrant et de Conrad Meyt, dont notre maître dut éprouver, au moins indirectement, l'influence [2].

[1] *Adhéritances,* 16 avril 1567. Jérôme Pieters de Cats, trésorier de Malines, agissant au nom de Messire Adrien de Borchgrave, vendit à Jean Colyns, agissant au nom de son frère Alexandre et de Marie Svlceschouwers, une rente de 18 florins Carolus.

[2] CONRAD DE MALINES, dont le vrai nom était CONRAD MEYT, dut son surnom au séjour qu'il avait fait dans la ville de Malines lorsqu'il était attaché au service de Marguerite d'Autriche. Cette illustration artistique étant suisse d'origine, ne pourrait prendre place dans la série de nos maîtres malinois [1]; mais la célébrité et le talent de Meyt sont si considérables que nous dirons quelques mots du temps que le maître passa à Malines. Lorsqu'en 1520 Albert Dürer entreprit son voyage dans les Pays-Bas, il vint à Malines où il visita maître Conrad « le bon sculpteur de Madame Marguerite. » L'année suivante, le peintre Allemand, après la fête du *Corpus Domini,* revint voir l'éminent sculpteur à Malines; il descendit à *la Tête d'or,* chez Henri (*Keldermans*), le peintre; deux fois il invita Conrad à dîner, et la femme de ce dernier fut conviée au second repas, l'amphitrion raconte lui-même que ce banquet lui coûta vingt-neuf sous. Pendant cette excursion, Dürer peignit le portrait de Conrad Meyt [2].

Conrad de Malines travailla aux merveilles que possède encore l'église de Brou de 1526 à 1534; nous ne pensons pas qu'à son retour de France, Meyt soit revenu habiter Malines, car Marguerite d'Autriche étant décédée en 1530, sa protectrice n'y était plus [3], et en

[1] A. PINCHART, *Archives des arts, lettres et des sciences,* tome II, pp. 7 et 300.

[2] F. VERACHTER, *Albrecht Dürer in de Nederlanden.*

[3] JULES BAUX, *Histoire de l'église de Brou.*

Ce n'est que dans la seconde moitié du XVIe siècle que Colyns quitta sa patrie pour répondre à l'appel que lui fit l'archiduc Ferdinand d'Autriche.

Nulle pièce ne signale la présence du sculpteur malinois dans sa ville natale avant que Ferdinand l'eût attaché à sa personne ; ce n'est qu'après l'achèvement du monument de Maximilien que nos registres parlent de l'artiste et de sa femme. Il résulte de deux passages des actes reposant aux archives communales, que Colyns visita son lieu de naissance en 1566. Le 7 janvier 1566 il y passa son testament avec son épouse Marie de

1536 il fut inscrit dans la corporation de Saint-Luc à Anvers.

Nous n'avons retrouvé dans les archives de Malines que deux passages relatifs au séjour de Meyt en cette ville. Le premier acte, tiré des adhéritances, donne la situation de la maison où demeurait l'artiste. Cette habitation, proche de l'hôtel de la gouvernante, était sise au cimetière de Saint-Pierre et séparée par une demeure seulement de l'hermitage dépendant de l'église paroissiale; voici comment s'exprime le registre :

« Henric Remi met Margriete de Vos syn wyve heeft vercocht » Rommoude Borremans zeven Carolus guldenen van veertich groot » vlaems tstuck erfelyc chys te heffene... op de voerscrevene Henric » huysinghe.... staende op Sinte Peeters kerchoff tusschen *Coen-* » *raeds de beeldesnyder erve* aen deen zyde en de cluys aldaer aen » dander zyde.... *Actum 27 july 1534.* »

Un autre passage nous informe du nom de la femme du sculpteur :

« Meester Conrad Myt beldesnyder van M. genadige Vrouwe en » Berthelenine le Paige zyne huysvrouwe. » 27 martii 1524. (*Chronologische aenwyser,* ad. ann., p. 1bis. Archives de Malines).

Guyot de Beaugrant, sculpteur, statuaire, florissait à Malines en 1525-30; en Espagne en 1533-44; il exécuta le mausolée de l'archiduc François d'Autriche à Saint-Jacques-sur-Caudenbergh, la cheminée du Franc de Bruges, etc. (Voir *Biographie nationale,* article par E. De Busscher).

Vleeschouwer, et le 16 avril de la même année un acte des adhéritances prouve qu'il était encore à Malines à ce jour; dans ce dernier acte sont mentionnés Jean de Vleeschouwer et sa sœur Marie, conjointe d'Alexandre Colyns.

Le 7 janvier 1566 les testateurs déposèrent entre les mains des échevins de Malines, l'acte de dernière volonté formulé par eux le même jour devant maître Adrien van Hildernisse. Les registres aux testaments de l'hôtel-de-ville qualifient notre compatriote de pensionnaire de l'archiduc d'Autriche.

« Alexander Colyns, Mondius zoon en pensionnairus des hooch geboirne ertshertoghe van Oistenryck, en juffr. Marie Svleeschouwers, syn wettighe huysvrouw, hebben geratificeert ende geapprobeert alsulcke testament en ordonnancie van uuytersten wille, als zy verclaerden op heden dat my van dezen gemaect en gepasseert te hebben voer M. Adriaen van Hildernisse, openbaer notarys, en zeker getuygen, willende en begherende de voersc. man en wyff dat tselve huerlieder testament en ordonnancie van uuytersten wille in alle zyne poincten en articulen volbracht en volvuert sal worden, al of tselve van nieuws voor ons met consente en te bystaene van een der comoignemeesteren deser stede gemaect en gepasseert waere [1]. »

Nous n'avons pu retrouver malheureusement le texte même de ce testament dans les protocoles de Hildernisse ; les actes de ce notaire, conservés en partie au greffe du tribunal, ne commençant qu'à l'année 1571.

[1] *Registres aux testaments de Malines,* volume XIV, 1563-1569.

Bien qu'établi en Tyrol, l'éminent statuaire paraît ne pas avoir abandonné la pensée de revenir un jour habiter le lieu de sa naissance; car non seulement il conserva les propriétés qu'il avait à Malines, mais il en acquit de nouvelles[1]. Pour l'administration des biens qu'il avait du chef de sa femme, il donna le 20 mars 1576 une procuration, avec l'autorisation de celle-ci et de la sœur de cette dernière, Jeanne de Vleeschouwer, à François Verstrepen[2]. Il semble résulter de cette source que nous consultons qu'Alexandre Colyns, fondé de pouvoir de son épouse et de sa belle-sœur, vint personnellement à Malines en 1576 pour la gestion de leurs immeubles. Ce voyage en Belgique ne fut pas le seul qu'entreprit le statuaire; en 1599 il se trouvait dans sa ville natale et il y fit un séjour assez long, puisqu'il y reprit le ciseau, comme nous le verrons plus loin. Les registres aux adhéritances donnent au 16 février 1599 un acte intéressant pour la famille du maître malinois; on y voit qu'Alexandre Colyns, alors veuf de Marie de Vleeschouwer, habitant Inspruck en Tyrol, et

[1] *Adhéritances,* 20 septembre 1582; 7 février 1592. Le 7 février 1592, A. Colyns et Marie de Vleeschouwer achetèrent par l'intermédiaire de François Hemelrycx, leur beau-frère, époux de Barbe de Vleeschouwer, une maison sise dans la rue de Sainte-Catherine au coin de la rue du Poivre, et deux autres maisons attenantes, par derrière, à la première et situées dans la rue du Poivre.

Le 20 septembre 1582, les tuteurs des enfants d'Antoine Biesselinck *alias* van Doirne, vendirent à François Hemelryckx, pour compte d'Alexandre Colyns et de sa femme, une rente.

[2] Registres *Procuratoria,* vol. VI, 1572-1577.

son fils Abraham, tant pour lui-même que pour Madeleine Colyns, sa sœur, veuve de messire Jean-Jacques Schiessels, en son vivant secrétaire de l'archiduc Ferdinand, transportèrent une rente, hypothéquée sur une maison *den Borreput* (la citerne), rue de Beffer[1].

C'est pendant ce séjour à Malines que Colyns exécuta, à la demande de l'autorité communale, le géant dit le *Grand-père*, la seule pièce connue que la Belgique possède encore de ce grand artiste. Ce morceau ne rentre point malheureusement dans le genre fin où excellait le maître, car c'est une œuvre, quasi décorative, de grandes proportions et destinée à produire un effet éloigné ; — par un rare bonheur, c'est la ville de

[1] « Her Alexander Colin, hoffbeeltsnydere der roomsche keyserlyke Majesteyt ende huyse van Oostenryck, woonende tot Insburch (*Inspruck*) in den lande van Thirol, weduwner van jouffrouwe Maria de Vleeschouwere, zoo voor hem selven als oick om tgene naerbescreven staet te doen onwederroepelyk gemachticht van Abraham Colyn syne zone, oick voor hem selven ende in plaetse van jouffrouw Magdelena Colin zyn sustere, weduwe jonckheer Hans Jacob Schiessels te Lichtendor, in syne leven secretaris van hooghe ende saliger memorie Ferdinandus ertshertoge van Oistenryck, oick in den naeme van jonckeer Jacop Partels, muntmeester des voornoemde keyserlyke Majesteyt tot Hal, in dat de voorscrevene jouffv. Magdelena momboirs haer gegeven van der overicheyt ons gebleken by letteren van procuratie in date de 20 november leste gepasseert voor burgemeestere der stadt Insburch... heeft in dier qualiteyt opgedragen aen Antonie de Reude tot zyne ende Anna Schooff synder huysvrouwe behoeff de 25 Carolus guldenen erff-rente met de jaer verloope, verschene de vyfde november leste op de huyse metter plaetse, gronde, achterhuyse *et pertinentibus*, de borreput geheeten comende achter ten watere gestaen in de Befferstraete, volgens de constitutie brieff daer aff synde in date van v november 1566. » *Actum 16 février 1566.*

Malines qui conserve le legs unique que le plus éminent de ses enfants ait laissé dans sa patrie. Cette œuvre colossale, bien que fréquemment restaurée, décèle encore le talent de son auteur principal, particulièrement dans les bras, les mains et les jambes du géant; ces parties, modelées avec hardiesse et vigueur, reproduisent toutes les formes anatomiques de ces membres du corps humain.

Colyns exécuta en 1599, au prix de 311 livres 14 sous, cette figure, dont les comptes communaux de 1599-1600 parlent en ces termes :

« Betaelt meester Alexander Colyn, vant gene hy verleet heeft tot het maecken van reuse, xxxvi libr. xiiii st.
„ Betaelt meester Alexander Colyn voor het maecken van den nieuwen reuse ende synen neve die hem geadsisteert heeft, volgens syne quitantie, ii^{c} lxxv libri. „

Les détails qui se rapportent à ce travail sont complétés par un extrait de l'un des registres dits *Roodboeck*, commencé le 9 septembre 1585 et terminé le 3 octobre 1646 [1].

« Den Mollem (*le moule*) oft vormen van den rese die meester Alexander Colyn in den jaere 1599 gemaeckt heeft syn eenen dertich stucken, liggen opt kamerken in de Halle, met noch eene groote schere met den priem en nalien en twee plaets eysers daer werck mede gemaeck es. Aldus geanoteert by verclaer van Baptista Bornon. v Septembris XVI^{c} dry. „

Pour bien comprendre ce passage, il convient de dire que le géant en question a les parties

[1] *Archives de Malines.*

principales faites en carton coulé; Colyns exécuta donc les modèles et les moules, destinées à recevoir cette matière. Les têtes des géants d'Anvers, conservées actuellement au musée du *Steen*, ont été faites dans les mêmes conditions par Pierre Coeck.

Le passage du *Roodboeck* prouve que déjà en 1603 la ville attachait grand prix aux moules du géant et aux instruments qui avaient servi à l'illustre maître pour créer son œuvre. Nous émettons le souhait que des recherches soient faites aux halles de Malines afin de retrouver ces précieux souvenirs.

Le neveu (*neve*) qui aida Colyns dans sa besogne tient ou bien aux de Vleeschouwer ou aux Colyns; parmi les Vleeschouwer nous n'avons découvert aucun artiste descendant des frères et sœurs de Marie de Vleeschouwer[1], mais parmi les Colyns si nombreux on pourrait chercher le neveu qui contribua à l'œuvre de notre artiste. Nous savons, du reste, que Jean Colyns, époux de Catherine Machiels, délaissa des enfants.

L'épouse d'Alexandre Colyns était issue d'une famille d'artistes; nous avons parlé des de Vleeschouwer qui s'étaient appliqués à la peinture[2]; d'autres personnages de ce nom se livrèrent également à la sculpture, comme nous le verrons plus loin, mais ces derniers avaient chronologiquement précédé Colyns dans la carrière.

[1] Voir : *Les peintres malinois*, pp. 325 et 326.
[2] Idem, idem.

Marie de Vleeschouwer était fille d'Antoine, tailleur de pierre et sculpteur à Malines, et de Marguerite Robbyns ou Robyns. Il est fort possible que Marguerite ait été la fille du peintre Thierry Robyns[1]. Après le décès d'Antoine de Vleeschouwer, sa veuve convola en secondes noces avec Gilles van Battel *dit* van der Wyct ou Verwyck, qui, lui aussi, appartenait à une race de peintres connus[2]. Marguerite, belle-mère d'Alexandre Colyns, vendit à son gendre, " *cleynstekere en artist van der keyserlyke majesteyt*, " et à Marie de Vleeschouwer, une rente de 18 florins Carolus. Cette vente eut lieu le 16 janvier 1566[3]; l'absence d'intermédiaire dans la transaction prouve que les contractants se trouvèrent personnellement présents à la passation de l'acte, il en résulte que Colyns vint faire une excursion dans sa patrie, immédiatement après qu'il eut terminé le tombeau de Maximilien, qui porte aussi la date de 1566.

Lorsque Colyns quitta Malines, il jouissait déjà d'une renommée justifiée par des travaux importants, puisque l'archiduc Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint, le manda à Inspruck pour lui confier l'exécution du monument funèbre de l'empereur Maximilien, son aieul, mort depuis 1519[4].

[1] *Les peintres malinois*, p. 311.
[2] *Idem*, p. 103 et suiv.
[3] *Adhéritances de Malines.*
[4] Voir : Baron de Pollnitz, *Lettres et mémoires*, tome II, p. 62. — Michaud, *Biographie universelle.* Supplément.

Le défunt empereur d'Allemagne avait conçu le projet d'ériger à Inspruck une nouvelle église et de s'y réserver un lieu de sépulture; mais la mort avait entravé la pieuse pensée du prince, qui en légua l'exécution à ses successeurs. Ferdinand fit commencer en 1553 les travaux ordonnés par son aieul, et il entreprit la construction de l'église; les bâtiments s'achevèrent si rapidement qu'en 1558 l'on clotura la voûte du nouveau temple. Il fit en même temps reprendre l'exécution du cénotaphe de Maximilien; ce monument fut, à ce qu'il paraît, commencé du vivant même du monarque et fait en partie d'après ses indications.

Selon une tradition conservée en Tyrol, Ferdinand avait remis le travail à deux artistes de Cologne, les frères Abel; ceux-ci entamèrent l'ouvrage des bas-reliefs en 1553, et ils en avaient produit quatre, quand la mort les surprit en 1563. Nous constatons cependant qu'avant cette date déjà, l'empereur Ferdinand avait appelé l'artiste malinois pour qu'il travaillât au tombeau, dont le marbre avait été choisi dans les carrières de Carrare par les frères Abel en question. Il est établi que dès 1558 Colyns sculptait l'un des bas-reliefs du mausolée [1].

[1] M. de Ring, dans le *Messager des Sciences historiques*, 1844, p. 93, a publié un intéressant article sur A. Colyns et sur le monument d'Inspruck; nous renvoyons à ce travail qui donne une description fidèle et étendue du tombeau de Maximilien. L'auteur, au sujet des frères Abel, observe très-judicieusement que le nom de ces artistes ne se trouve gravé sur aucun des quatre bas-reliefs qui

Alexandre Colyns se rendit digne de la faveur impériale, et il acheva en 1566, dans l'espace de huit ans, les vingt-quatre bas-reliefs de marbre qui entourent le monument; ces superbes tableaux représentent les faits les plus glorieux de la vie de l'empereur, et nous osons le dire, jamais épopée ne fut célébrée avec autant de détails, de verve, d'éloquence et d'expression que le fît le ciseau du sculpteur de Malines.

Le monument de l'empereur occupe le centre de l'église de Sainte-Croix; il se compose d'un sarcophage de marbre, reposant sur trois degrés de la même pierre; sur la tombe se dresse la statue en bronze de Maximilien, en costume impérial. Aux quatre coins du monument sont placées quatre figures allégoriques représentant des vertus, également en bronze.

Les parois du sarcophage sont revêtues des superbes bas-reliefs, qui nous reportent successivement à tous les âges du héros.

Aussi étonnant, dit M. De Ring, par l'immense

leur sont attribués, tandis que Colyns a apposé son nom sur la partie postérieure du monument : certes le grand artiste n'eut point mis sa signature sur des pièces dont il n'était pas l'auteur. Du reste, la différence de manière entre les bas-reliefs n'est pas assez tranchée pour que l'on y trouve positivement la trace des sculpteurs différents. Peut-être, dit M. de Ring, les frères Abel n'étaient-ils que les praticiens qui ébauchèrent l'œuvre du maître; car il est établi que Colyns avait à sa disposition plusieurs sculpteurs des Pays-Bas, auxquels il confia la partie primitive de son travail; cette circonstance nous est attestée par une lettre que Colyns adressa au gouvernement autrichien pour le prier de vouloir accélérer l'envoi de Prague des dessins, qui devaient le guider dans son travail, afin qu'il pût tenir ses élèves réunis et à l'ouvrage.

quantité d'objets qu'on y remarque, que par la manière fine et délicate avec laquelle l'artiste les a faits ressortir, ce sont ces bas-reliefs magnifiques qui ont à juste titre fait la plus grande réputation d'Alexandre Colyns.

Il n'est qu'une voix sur le mérite de ces compositions, dont les figures ont le sentiment qui convient à leur situation et font toujours ressortir les passions qui les dominent.

Dans chaque bas-relief la figure de l'empereur surtout se distingue par son extrême ressemblance et principalement par l'art avec lequel le sculpteur a su marquer les révolutions de l'âge sur les traits du souverain. Le seul reproche que l'on ait fait à Colyns, c'est d'avoir outre-passé les bornes prescrites à l'art plastique et d'avoir voulu peindre en même temps que sculpter. Ce sont souvent, en effet, des tableaux de marbre où les plus petits détails de la nature et de la perspective sont observés, et dont on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou la patience de l'artiste à les tailler, ou l'art avec lequel il a su les faire ressortir de la pierre.

Nous ne décrirons point les vingt-quatre chefs-d'œuvre dont l'artiste malinois dota la tombe de Maximilien. Pour cet objet nous renverrons à la scrupuleuse description que M. De Ring a publiée et aux planches gravées qui accompagnent ce texte; mais nous indiquerons, d'après cet auteur, le sujet de chacun de ces panneaux :

1. Le mariage de Maximilien et de Marie de Bourgogne.

2. La bataille de Guynegate.

3. La reddition d'Arras.

4. Le sacre de Maximilien, roi des Romains.

5. La défaite des Vénitiens par les Tyroliens et les Allemands à Calliano.

6. L'entrée de Maximilien à Vienne.

7. La prise d'Albe-royale (Stuhlweissenburg).

8. L'entrevue de Maximilien et de sa fille Marguerite revenant de France.

9. La défaite des Turcs en Croatie.

10. La conclusion d'un traité entre Maximilien et des princes italiens contre le roi de France.

11. Louis le Maure rendant l'hommage du duché de Milan à Maximilien.

12. Le mariage de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle.

13. La bataille de Ratisbonne.

14. La prise de Kufstein.

15. Maximilien sous les murs d'Arnhem.

16. La ligue de Cambrai.

17. La prise de possession de différentes villes. (Entrée de Maximilien à Padoue.)

18. L'entrée de Maximilien Sforza à Milan.

19. La seconde bataille de Guynegate.

20. La cession de Tournai.

21. La bataille de Vienne.

22. La levée du siége de Marano par les Vénitiens.

23. Le mariage de Ferdinand I avec Anne de Bohême et celui de Louis II de Hongrie avec Marie, sœur de Ferdinand.

24. Le siége de Vérone.

Ces bas-reliefs mesurent 45 centimètres de haut sur 60 centimètres de large ; comme nous l'avons dit, ils représentent chacun leur sujet avec la fidélité d'un pinceau aussi savant dans l'art de la perspective que dans le talent de rappeler les moindres ornements et les plus petits détails. La perfection d'exécution de ces morceaux est si grande, qu'il nous paraît que devant elle doit tomber le reproche, adressé à Colyns, d'avoir peint au ciseau. L'artiste a atteint la dernière limite du possible ; il a exécuté en marbre ce que personne n'eut osé entreprendre, sinon sur toile : il a rendu les choses telles qu'il les voyait. Il serait donc injuste de lui faire un grief de cette immense puissance de sa main, et s'il a transporté le domaine de la peinture dans celui de la sculpture, c'est qu'il a pu donner à son marbre toute l'expression et toute la perfection que l'on observe dans la nature et qu'il a voulu reproduire fidèlement.

La statue de l'empereur défunt couronne dignement le sarcophage. Elle nous montre le prince agenouillé et levant les mains vers le ciel. Aux quatre coins du monument se tiennent la Prudence, la Tempérance, le Courage et la Justice. Ces cinq statues sont en bronze. Celle du souverain fut renouvelée plusieurs fois : en 1553, Grégor Loeffler la coula à raison de 300 florins ; en 1570, Leadenstranct vint de Munich pour la fonte de la grande figure et pour celle des quatre Vertus ; enfin en 1582, Louis Del Duca fut appelé d'Italie pour jeter en bronze l'image qui existe

encore, il toucha de ce chef 450 couronnes. Les cinq figures appartiennent néanmoins à Alexandre Colyns, qui en avait fourni les modèles [1].

Cette suite de chefs-d'œuvre valut au sculpteur malinois les plus insignes honneurs; ayant acquis le titre de sculpteur de l'empereur, il fut encore attaché, avec la qualité de sculpteur particulier, à la maison de Ferdinand II, comte du Tyrol, second fils de Ferdinand, roi des Romains.

Ce prince chargea notre concitoyen du monument funéraire qu'il se réservait à lui-même, et de celui qui devait recouvrir les cendres de sa vertueuse épouse, Philippine Welser, fille d'un drapier d'Augsbourg, décédée en 1580. C'est aux restes de cette princesse, dont la vie avait été si digne d'inspirer un grand talent, que son époux voulut élever un monument, et c'est à Colyns qu'échut la mission d'éterniser cette pieuse mémoire.

Les tombes de Ferdinand et de Philippine se trouvent dans la même église de Sainte-Croix à Inspruck, dans une chapelle connue sous le nom de Chapelle d'argent.

Le tombeau de l'archiduc a été décrit par M. De Ring dans l'article consacré à Colyns. Il est en marbre noir, jaune et blanc, adossé au mur dans une niche, dont le fond est occupé par l'écusson de Habsbourg et par celui d'Autriche; des deux côtés de ces blasons se déroule l'épitaphe.

Plusieurs statues sont placées dans la niche qui

[1] W. Lübke, *Geschichte der plastik.*

recouvre le mausolée. D'un côté l'on voit celle de saint Jacques, de l'autre celle du Sauveur entre sa Mère et saint Jean. Au-dessus des armoiries se dresse saint François; aux côtés de cette dernière, mais un peu plus bas, se trouvent les images de saint Léopold et de saint Georges, terrassant le dragon. Ces œuvres, hautes de deux pieds, sont d'un excellent travail. Sur le sarcophage se trouve le défunt, levant les mains vers le ciel, en marbre blanc, grandeur nature, entouré de vingt-six écussons. Sous l'inscription et appuyés sur la tombe, sont posés quatre bas-reliefs d'autant de mérite que ceux du monument de Maximilien; les sujets qui se rapportent aux hauts faits de Ferdinand, sont : *Ferdinand recevant la couronne de Bohême; la Bataille de Mühlberg; la Prise de Szigeth; la Reddition de Gran.* Des textes explicatifs en latin sont placés sous ces tableaux.

La statue de l'archiduc est vraie, calme, bien drapée dans son manteau. Le casque et l'épée à gauche, le sceptre à droite, sont déposés à côté de lui.

L'artiste a reproduit plus merveilleusement encore la gracieuse Philippine. Sa pose est négligée et facile; ses mains, admirablement belles, semblent rouler les grains du chapelet qu'elles retiennent. Rien dans ces deux figures ne porte la trace du froid de la mort; elles sommeillent paisiblement, rayonnantes d'espérance.

Deux bas-reliefs décorent la tombe de la princesse, tous deux se rapportent aux Œuvres de la Miséricorde, qu'elle pratiquait si bien; ils portent

la date de 1581. Les uns attribuent ces tableaux à Alexandre Colyns, mais d'autres soutiennent qu'ils sont les œuvres de son fils ou d'un de ses élèves.

Comme le tombeau de son mari, celui de Philippine est placé sous un cintre contre la muraille.

Dans l'église de Saint-Vit, cathédrale de Prague, se trouve *le mausolée des rois de Bohême*. Ce monument, en marbre de Carrare, a été exécuté en 1589 par Alexandre Colyns. On remarque sur le sarcophage les effigies de Ferdinand II et de sa femme, ainsi que celle de leur fils Maximilien II.

Outre ces œuvres capitales, suffisantes pour illustrer un artiste, nous connaissons encore d'Alexandre Colyns, *le monument funéraire de l'évêque Jean Nas*, ministre de Ferdinand, dans l'église des Jésuites à Inspruck; le prélat est représenté de grandeur naturelle. Sa statue en marbre blanc a été exécutée aux frais de Ferdinand. *La tombe d'une dame de la famille de Loxan; les bas-reliefs du monument des Hohenhauser*, et *le tombeau du comte d'Altan*.

Colyns, qui excellait dans les sculptures religieuses de tout genre, disposait d'un talent non moins remarquable quand sa main fouillait la pierre d'un monument civil : vers 1577, il fit les décorations d'une *fontaine octogone* que l'empereur faisait élever sur une des places publiques de Vienne. Ici encore c'est le même génie, comprenant la destination de son œuvre et lui donnant le reflet de vie et la flexibilité de mouve-

ment, appropriée à l'agitation continuelle de la nature animée.

Dans le château de Wolkenstein à Trotzbourg, nous trouvons d'autres œuvres de notre compatriote, moins importantes, il est vrai, mais toutes empreintes de son profond talent.

Il semble aussi résulter de découvertes récemment faites dans les archives de Carlsrühe qu'une notable partie des décorations sculptées de la façade du château d'Heidelberg sont dues à notre éminent artiste.

Enfin la collection d'Ambras, à Vienne, qui possède diverses productions de notre concitoyen [1], renferme un morceau de bois cèdre, long seulement de quelques pouces, sur lequel Colyns a buriné avec la plus exquise précision *l'enlèvement des Sabines*. On admire dans le même musée *la bataille des amazones* et *un combat de chevaliers*.

Disons encore que le bas-relief en bois, figurant un épisode de la légende de *saint Hubert chassant*, de la crypte de l'église de Stans, est attribué à Alexandre Colyns. Ne connaissant pas cette production, nous ne pouvons trancher la question de savoir à qui revient la paternité de cette œuvre remarquable : mais en tout cas si elle appartient à un autre artiste, elle a été jugée digne du sculpteur malinois, et c'est là le plus bel éloge que l'on puisse adresser à l'auteur de cette pièce.

Après avoir produit tant de monuments remar-

[1] Galerie. N° 5. Armoire. N°s 63, 64, 65.

quables qui rappellent le souvenir de ceux dont ils recouvrent les cendres, Colyns songea à lui-même : il exécuta un groupe rappelant *la résurrection de Lazare*, et pria ses successeurs de le placer sur sa dernière demeure.

D'après l'auteur que j'ai cité, M. de Ring, l'inscription tumulaire de Colyns porte les noms d'Adam et d'Elisabeth. Au lieu d'Adam il faudrait lire, croyons-nous, Abraham, car Abraham est réellement le fils d'Alexandre. On assure qu'il succéda même à son père dans son art, mais n'atteignit jamais au même degré de perfection.

Le nom d'Elisabeth se rapporterait à la fille du statuaire ; celle-ci suivit son père en Autriche, où elle épousa Jean-Jacques Schiessels, secrétaire de l'archiduc Ferdinand.

L'inscription funèbre que nous rapportons ci-après, est bien différente de celle dont M. de Ring a vu les traces sur la tombe de Colyns, car nous n'y trouvons point les noms des enfants du sculpteur.

Lorsque M. Joseph Tuerlinckx, l'auteur de la statue de Marguerite d'Autriche érigée à Malines en 1849, se rendit à Inspruck, il transcrivit les inscriptions tombales d'Alexandre Colyns et d'Elisabeth de Vleeschouwere ; il communiqua cette copie, ainsi qu'un portrait du statuaire, à la régence de Malines par une lettre datée du 26 septembre 1845[1]. C'est ce texte que nous faisons suivre ici :

[1] Ce portrait, qui se trouve au Musée, a été reproduit à l'eau-forte par M. Guillaume Geets.

Hie ligt begraben der
ernrest und kunstreick
Alexander Colin von
Mechelen in Brabandt
So in leben irer R. K. M.
Ferdinand und der Fs.
Ds. erzherzog Ferdinanden
zü Ossterreich hoch lobseeligister
gedechtnusen diener und
bildhauer gewest, so anno
1612 den 17 tag
Augusti in Gott entschlaffen
der allmechtig welle ime
und seine 5 abgestorbne kinder
[gnedig
und am grossen tag des
Herrn mit allen auser-
welten ain froliche urstend
verleichen. Amen.

Hie ligt begraben
die ehrntugenthaffte
fraw Marie Colinin
von Mechelen geborne
Flieshauerin so den andern
july anno 1594 in
Gott seelighlich
verschiden, der welle
ier unnd allen Christglaubigen
seehlen ein froliche auferstehung
verleichen. Amen.

Cette épitaphe nous apprend que Colyns mourut à Inspruck le 17 août 1612; il avait donc 85 ou 87 ans, selon la date de sa naissance que l'on préfère; sa femme l'avait précédé dans la tombe.

La pierre tumulaire des conjoints est surmontée de deux écussons sans émaux; celui de Colyns est à trois pals, au chef portant un caducée entre deux cornes d'abondance. Ce blason n'est probablement point celui de sa famille, dans la supposition que celle-ci en ait porté; il est à croire que les emblèmes mythologiques posés en chef y auront été introduits par l'artiste lui-même. Le second écu est parti : au premier, en chef à une fasce accompagnée de trois têtes de chien, en pointe à la bande lozangée, qui est probablement de Vleeschouwer; au second, en chef à un poisson posé en bande, en

pointe à deux annelets, qui est Robyns. Nous avons vu que Marguerite Robyns était la mère d'Élisabeth de Vleeschouwer.

On rapporte que Colyns travaillait avec une opiniâtreté et une patience rare pour produire les chefs-d'œuvre qu'il nous a laissés. Avant d'entreprendre un sujet, l'artiste commençait par le façonner en cire, puis il le travaillait en bois, de là il le reproduisait encore en peinture, puis enfin, maître de son sujet, il le taillait en marbre.

Colyns, ayant acquis la qualité de bourgeois d'Inspruck, établit son siége principal en cette ville, ce qui ne l'empêcha pas cependant d'accepter des commandes pour des endroits éloignés. Il s'était entouré d'élèves et de praticiens flamands ; d'après M. de Ring nous connaissons, parmi ceux-ci, Dominique de Farent et François Pervou, auxquels le maître avait confié en 1577 le gros des travaux de la fontaine qu'il avait été chargé de placer à Vienne.

Nous n'avons pu recueillir de renseignements sur les enfants de Colyns. Nous savons par des pièces reposant à l'hôtel-de-ville de Malines que ceux-ci, après le décès de leur mère, gagnèrent un procès au sujet d'une rente le 7 novembre 1605, contre la douairière Carondelet, dame de Champvant. Ces pièces n'indiquent malheureusement point les noms des intéressés.

Une sœur d'Elisabeth de Vleeschouwer, ou au moins une de ses très-proches parentes, Barbe de Vleeschouwer, avait épousé en premières noces Corneille de Poortere, et en secondes

noces Mathieu van Oultre, peintre [1]; lorsque Colyns et son épouse résidaient à Inspruck, le 23 novembre 1575, ils achetèrent à Barbe et à ses enfants du premier lit une rente à Malines [2].

François Mynsheeren et Jean Wischavens.

Le jubé de l'église de Saint-Gommaire à Lierre est un morceau trop connu et qui a été suffisamment décrit, pour que nous en reprenions ici la peinture détaillée. Cet édicule, de style ogival tertiaire, porte toute l'expression de l'architecture de son temps; il est donc moins un travail de bon goût qu'un chef-d'œuvre de patience, de sculpture adroite et d'agencement bien compris, où les feuillages et les rinceaux s'enlacent et se contrarient d'une manière compliquée et surabondante. Ces décorations entourent des bas-reliefs se rapportant aux mystères de la vie du Sauveur; entre les bas-reliefs s'élancent des pinacles couronnant des statuettes de saints. Le côté opposé du jubé est fort simple, l'on n'y découvre que quelques tourteaux contenant des écussons vides; cependant l'un de ces tourteaux porte les colonnes d'Hercules avec la devise de Charles-Quint : PLUS OVLTRE [3].

[1] Voir : *Les peintres malinois,* p. 289.

[2] *Archives de Malines,* inventaire des papiers. Beaux-Arts.

[3] Voir : *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique.* T. V, 1848. Épitaphes et objets remarquables de l'église de Lierre, par M. Redig.

Le jubé de Lierre subit, il y a quelques années, des restaurations et des modifications qui en ont altéré le caractère primitif, mais sur lesquelles l'on se propose de revenir.

Ce riche monument est l'œuvre de deux Malinois, François Mynsheeren, *cleystekker*, et Jean Wisschavens. Ceux-ci construisirent dans le même laps de temps, de 1535 à 1540, un magnifique tabernacle en pierre, dont celui que l'on admire encore dans l'église de Saint-Pierre à Louvain, fut proposé comme modèle pour la forme générale. Ce tabernacle est tombé sous les coups du marteau des Iconoclastes à la fin du XVIe siècle. Le jubé n'a échappé à cette tourmente furieuse qu'extrêmement endommagé : les statues des évangélistes et les groupes représentant des sujets de la Passion, que les Gueux brisèrent en mille morceaux, ont été remplacées par des sculptures de la main de M. Geerts. La collégiale de Lierre conserve le compte détaillé de la construction du jubé et une quittance autographe de Frans Mynsheeren, pour le placement de deux autels sous les arcades latérales du monument[1].

Le jubé de Lierre fut imité d'après un monu-

[1] Nous devons à l'obligeance de M. E. Mast, membre correspondant de la commission des monuments de Lierre, la communication des extraits suivants tirés des comptes paroissiaux :

« Ierst sal Frans Mynsheeren schuldig syn te leveren Paesschen a° XXXVI naest comende alsulcken twee altaren als de heeren van den capitele ende anderen van Lyer, te Mechelen tsyns huyse gesien hebben, ende tselve werck dat daer ane gevrocht te weten... »

ment du même genre qui faisait l'orgueil de l'église paroissiale de Neckerspoele à Malines, et qui avait été exécuté par les mêmes artistes. L'église de Neckerspoele fut démolie durant les troubles des Pays-Bas. Ainsi que le demandait la fabrique de Saint-Gommaire, Mynsheeren fournit à cette paroisse un jubé pareil à celui de Neckerspoel, mais dans lequel différaient quelques images de saints plus spécialement invoqués dans l'église de Lierre. Toutefois M. Mast nous a fait observer, qu'il résulte d'une sorte de rapport conservé dans les archives de l'église primaire de Lierre, que le jubé de Saint-Gommaire était supérieur à celui de Neckerspoel au point de vue de l'exécution; d'après la même pièce, les voûtes du jubé étaient identiques à celles des portes du chœur de l'église des Récollets de Malines.

Toutes les parties sculptées du jubé et celles du tabernacle ont été ouvrées à Malines et transportées par bateau à Lierre.

Lorsque le jubé était achevé, la fabrique s'adressa à l'architecte Henri van Pee, de Bruxelles, afin qu'il inspectât les ouvrages. Différents défauts de construction furent signalés dans cet examen et certains parties durent être refaites, ainsi que le prouve l'extrait suivant fourni par M. Mast :

« Item den voerscrevene meester Henricke ende Cornelise den v^e may a^o XXXVI, naer dat sy dwerck gevisiteert had en ende vele diverse gebreken by hemlieder ter selver tyd Jan (*Wisschavens*) eenen van de meesters

bewesen hadden. Betaelt voer twee daghen elc sdaegs een ryns gulden.... »

François Mynsheeren décéda à Malines dans la paroisse de Saint-Rombaut, non loin du cimetière, le 18 août 1565. Le registre funèbre de cette église consigne le trépas du sculpteur en ces termes :

« 18 Augusty. Fransen Mynsheeren aent kerchoff. (1565). »

François Mynsheeren testa à Malines le 7 décembre 1537. Alors déjà il avait fait un partage avec une fille d'un autre lit, probablement illégitime (*voorkint*). Par sa disposition testamentaire, il déclara vouloir laisser à sa petite-fille, Elisabeth van den Brande, qui habitait avec lui, à cause des bons soins dont elle l'avait entouré, deux maisonnettes contiguës dans la longue rue des Bâteaux à Malines ; au cas où celle-ci ne laisserait pas de descendants, ces biens feraient retour aux frères et sœurs de Mynsheeren. Il avait également un fils, car il stipula vouloir donner à chaque femme dont celui-ci avait eu des enfants, une somme de 20 florins Carolus. A sa femme, Barbe, il accorda, pour un terme de trois années, la jouissance de la maison qu'elle occupait.

Nous pouvons considérer François Mynsheeren, qualifié *cleysteker* dans les archives de l'église de Lierre, comme le sculpteur du jubé, tandis que Jean Wisschavens, qui corrigea les vices de construction constatés par H. van Pee dans le monument en 1536, aura été le constructeur de la

maçonnerie. Nous trouvons fréquemment le maître-maçon J. Wisschavens au service de la ville de Malines dans l'érection des travaux importants. Dans l'histoire des peintres malinois, nous avons aussi parlé de Sébastien Wisschavens (page 282). Cet artiste était fils d'Henri et d'Elisabeth Sanders [1]; il fut tuteur des enfants d'un Jean Wisschavens, dont la femme, Anne de Vliegere, était décédée dès le 19 mai 1533 [2].

Martin Ymbrechts.

Cet artiste, jusqu'ici complétement ignoré, construisit un magnifique jubé en pierre, orné de bas-reliefs, dans l'église paroissiale de Saint-Jean à Malines. D'après les comptes de la fabrique, ce fut vers la Saint-Jean 1507 que l'on jeta les fondements du jubé. En 1513 le monument fut entièrement achevé. Martin Ymbrechts reçut en paiement de son œuvre la somme de 650 florins. Cet édicule, notablement endommagé par les Iconoclastes, fut abattu, après les Pâques en 1644; les frais de démolition s'élevèrent à 70 florins. Nous possédons peu de détails concernant le jubé de Saint-Jean, mais nous trouvons dans un ancien manuscrit, dont nous avons déjà publié des passages [3], la mention de cette œuvre d'art en ces

[1] *Adhéritances*, 21 avril 1516.
[2] *Chambre pupillaire.*
[3] *Bulletins des Commissions royales d'art et d'archéologie*, 1874. *Chronique artistique de l'église de Saint-Jean, à Malines.*

termes : *Ante chorum erat artificiosum et altum oxale deauratum etiam ex albo lapide sculptum et ornatum mysteriis Passionis Christi Domini.*

Nous voyons dans les comptes du jubé de Diest, que certain Martin, aide ou compagnon (*knape*) d'Antoine Keldermans, de Malines, coopéra à l'érection de ce monument en 1484 [1]. Il serait possible que ce jeune apprenti soit le même que le maître dont nous nous occupons et qui était, comme nous le verrons, allié aux Keldermans.

La réputation d'Ymbrechts comme sculpteur et architecte était établie, car jusqu'en Hollande on demandait ses œuvres. Par contrat du 5 avril 1524, maître Martin Ymbrechts, tailleur de pierre et bourgeois de Malines, s'engagea à exécuter pour l'église de Nieuwelant (Zuid-Bevelant) un jubé, conformément au plan qu'il avait soumis. Il reconnut avoir touché déjà 100 florins du Rhin et il promit d'achever soigneusement l'œuvre en question et de la placer pour la mi-août prochaine. Il s'engagea également à exécuter son travail lui-même. En garantie de ces conditions il donna tous ses biens [2].

Martin Ymbrechts était fils de Louis et de Marguerite Bellens, qui demeura veuve.

Il avait une sœur Marguerite, qui convola avec Mathieu Keldermans dit van Mansdale [3]; maître Martin lui-même avait épousé Élisabeth de Vos,

[1] *Messager des Sciences historiques,* 1856, p. 494. *Notice sur l'église primaire de Diest.*

[2] *Adhéritances de Malines,* 5 avril 1524.

[3] *Idem,* passim.

veuve dès le 2 juin 1528. De son union naquirent Martin, Jean, Gilles, François, Jacques, Pierre, Rombaut, André, Antoine et Madeleine, qui épousa plus tard Pierre Verschueren [1].

Nos recherches ne nous ont fait découvrir que deux œuvres de cet artiste, mais il est hors de doute qu'à celles-ci ne se bornèrent point ses productions; nous espérons que des recherches postérieures éclairciront et complèteront la biographie de ce personnage, qui occupait de son temps un rang distingué parmi les sculpteurs.

Martin van Calster.

En recherchant la biographie et les œuvres de Martin van Calster, nous restituons à l'histoire de l'art malinois une de ses importantes personnalités.

Par un fait inexplicable, le nom de ce sculpteur, très-fécond et dont les œuvres subsistent, a été complétement négligé par les auteurs qui traitèrent des artistes de Malines. Notre étude est donc entièrement neuve.

Martin van Calster naquit à Malines au XVI[e] siècle de Jean van Calster et d'Élisabeth Kersavonts, qui épousa en secondes noces, avant le 12 février 1598, Jean van Duerne, membre du métier de Saint-Luc [2]. Martin s'était marié avec

[1] *Adhéritances de Malines,* 2 juin 1528 et 10 février 1529.
[2] *Chambre pupillaire.*

Barbe Verloo, dès avant 1595 [1]. Le nom de Verloo prend dans les actes publics des formes variées, car nous avons trouvé Verloe, van Loye et van Loo. Le 8 avril 1600, Martin van Calster et Barbe Verloo ratifièrent devant le Magistrat de Malines leur testament, passé par le notaire Ad. van de Venne le 7 avril précédent; le 24 novembre 1628 fut présenté au Magistrat un second testament, dicté ce même jour par Martin, alors moribond, et par Barbe Van Loo [2]. Le 21 décembre 1602 fut baptisé dans l'église de Sainte-Catherine à Malines, Jean, fils de Martin van Calster et de Barbe van Loye. Enfin notre artiste trépassa dans cette paroisse le 27 novembre 1628 [3].

Martin van Calster, sculpteur et peintre d'images, fut reçu dans le serment des arquebusiers de Malines en 1603. Il existe au Musée de Malines (n° 13) une grande peinture exécutée en 1629, représentant les compagnons de cette association militaire [4]; sur cette toile se retrouve le portrait de Martin van Calster, bien que le sculpteur fût décédé au moment de l'achèvement du tableau. Il y est dépeint portant au cou le collier de la royauté de la gilde, dignité que son tir adroit lui avait value en 1606. Tous les portraits figurant sur

[1] *Adhéritances.*

[2] *Registres aux testaments.*

[3] Il habitait dans la rue de Sainte-Catherine, où sa veuve avait encore une maison le 13 mai 1632 (*Adhéritances*). Il possédait également une maison « *het Wit Leeuwken,* » dans la rue de N.-D. (*Registres aux sections*).

[4] *Catalogue du Musée de Malines,* p. 12, 1869.

cette toile sont anonymes, à l'exception de deux seulement, dont l'un porte le nom de Martin van Calster, l'autre celui de François van Loo. Ce fait est étrange, car ces deux noms se rapportent précisément à deux artistes : est-ce à dire que ceux-ci contribuèrent à l'exécution de la toile? mais alors, pourquoi le nom de l'artiste principal " Jan Bollon „ (Jean de Bologne ou de Bouillon) ne s'y trouve-t-il point marqué? Ou bien faut-il croire que ces noms n'y sont inscrits que parce que ceux qui les avaient portés étaient morts pendant l'exécution du tableau et que l'on voulait ainsi conserver leur mémoire?

Maître Martin étant en 1619 trésorier du métier de Saint-Luc, signa une supplique adressée à la ville, mais contrairement à l'usage de sa famille il orthographia son nom M. van Caestre. Il occupa dans la suite les fonctions décanales de sa corporation dans les années 1623, 1625 et 1627.

Van Calster fut un travailleur actif; par les morceaux qui nous sont parvenus nous pourrons nous faire une idée de son savoir-faire. Avant de parler des pièces qu'il exécuta pour sa ville natale, nous citerons celles qu'il envoya au-dehors.

Dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, 1869, p. 261, M. l'abbé Kuyl a publié une notice sur la paroisse d'Edeghem, où il est dit : " Au XVIIe siècle, Omer „ van Ommen, sculpteur d'Anvers, fut chargé de „ l'exécution d'une chaire de vérité, et Martin „ van Calstere, artiste malinois, livra les statues „ de *la Sainte-Vierge* et de *Sainte-Anne*. „ L'au-

teur ajoute dans ses notes que celle de *Sainte-Anne*, qui coûta xv florins, vient d'être découverte dans les combles de l'église; elle est, dit-il, encore en partie couverte de sa peinture polychromée. Nous ne pouvons émettre aucune opinion sur cette image que nous n'avons pas vue.

Les œuvres fournies à l'église d'Edeghem sortirent des mains de van Calstere vers 1608, mais antérieurement à cette époque déjà il avait traité la sculpture religieuse, puisqu'il tailla pour l'église de Saint-Jean à Malines en 1605, outre quelques pièces décoratives en bois, destinées au tabernacle, telles qu'un calice et un pélican qu'il peignit lui-même, au prix de 40 florins, deux statues en bois, l'une de *Sainte-Barbe* et l'autre de *Sainte-Anne*, qui furent placées dans la chapelle du Vénérable.

La ville de Lierre fut enrichie en 1611, 1617, 1628, d'œuvres de première importance par le maître malinois, car c'est lui qui fut l'auteur de de la croix triomphale et des images secondaires, suspendues au-dessus du jubé de l'église de Saint-Gommaire (1611). Les comptes de cette paroisse désignent l'artiste " meester Merten van Calster „ beeldsnyder in de dry rapen tot Mechelen[1]. „

[1] Cette croix fut vendue par les révolutionnaires français en même temps que quelques autres objets et meubles de l'église. M. Mast a eu l'obligeance de nous communiquer ce que les comptes paroissiaux rapportent à l'occasion de la croix triomphale :

« Den 6 july besteed aen meester Merten van Calster, in de dry Rapen tot Mechelen, het groot kruys boven het oksael te stofferen, en Ons Heer aent Cruys elf voeten lank en S. Jan en O. L. Vrouw elk negen voeten lank ende volkomelyk voorts te maken gelyk tot

Van Calster jouissait d'une réputation spéciale pour l'exécution des images destinées, comme les croix triomphales, à être vues à distance; les notes délaissées par Henri Fayd'herbe en fournissent la preuve; on y voit, en effet, que quand Fayd'herbe régla ses comptes le 19 septembre 1620 avec maître Martin, ce dernier reçut d'Henri Fayd'herbe xiv florins pour une croix triomphale, ornée de fleurs de lys, haute de quatre pieds, qu'il peignit et qu'il sculpta pour le prieuré du Val-des-lys à Malines. Le même compte mentionne le payement de iv florins pour une statue " d'un évêque avec une ruche „ (*Saint-Ambroise*), et de ii florins viii sous pour *deux anges* et pour deux figurines de *l'Enfant Jésus.*

L'administration communale de Malines, recourant souvent au ciseau et au pinceau de van Calster, lui confia une foule de travaux.

Sa première besogne fut la décoration de la fontaine, au pont de la Fontaine à Malines. L'ancien monument d'un caractère religieux, ayant été détruit par les briseurs d'images [1], la ville chargea en 1602-03 notre sculpteur d'y placer des figures nouvelles; son crayon fit les frais du plan et son ciseau créa en bois le groupe,

Antwerpen is, ook vereft min oft meer, dies moeten wy hem leveren die groote houten tot Mechelen die ghelegen hebben aen de Kraen op de Werft. Daervoor hem belooft 180 gulden ende sal tegen den omgank toecomende hier staen zoo Godt belieft, en daer op verteert het welk de kerk draegen moet met M. Merten en Nuyns van Bouchout en Raes. 2 gulden 6 stuivers. „

[1] Voir la notice sur Jean de Vleeschouwer, plus loin (p. 120-121).

dont la fonte en cuivre fut confiée à Pierre de Clercq.

Ce groupe, qui disparut sous le régime français, représentait Neptune debout, ayant un trident à la main; entre les jambes du dieu se mouvait un cheval marin, qui lançait les gerbes de la source par ses naseaux. L'eau était recueillie dans un réceptable en pierre de forme oblongue, sur une face duquel était figurée en bas-relief la naissance de Vénus.

Les comptes communaux de 1602-03 disent au sujet de ces œuvres :

« Item betaelt Merten van Calster, beltsnyder, voor het snyden int hout eenen Neptunus en zeepeert, om daer op te gieten diergelycken van coper dienende tot die fonteyne aen fonteyne brugge..... »

Pierre de Clercq, fondeur de cloches et d'artillerie fort connu en son temps, toucha en 1604 la somme de 436 florins tant pour son travail que pour le cuivre qu'il avait employé dans cette circonstance. Il avait épousé Anne van den Gheyne, des fondeurs de ce nom. Les comptes de Malines de 1554-55 nous démontrent, qu'alors déjà un autre fondeur des mêmes nom et prénom que le précédent avait utilisé xxviii livres de cuivre pour la même fontaine.

En 1606 Martin van Calster plaça une statue de Notre-Dame ayant le divin Enfant sur le bras, à l'entrée du palais[1]. Le palais dont il s'agit

[1] Comptes de Malines, 1606-07.

ici est le Musée actuel, édifice qui ne prit le nom de Vieux-Palais qu'en 1616, lorsque le Grand-Conseil vint occuper l'ancien hôtel de Marguerite d'Autriche, qui dès lors devint le Nouveau-Palais. La Vierge de van Calster occupe encore sa place primitive : elle est une œuvre dénotant une main habile dans le jet des draperies et dans l'expression des physionomies; cependant, à première vue cette image semblerait se rapporter à la fin du XVIe siècle, surtout si l'on observe le galbe du visage de Marie et la manière dont retombe la chevelure.

La même année (1606) il travailla aux décorations de la cavalcade, besogne qui lui échut encore dans la suite [1].

Le Christ en croix que la ville dressa, en 1611, sur le pont de Beffer, sortit tout entier, la peinture comprise, de l'atelier de notre sculpteur, en même temps que trois lions affectés à une autre destination [2]. En 1613-14, il travailla artistement le montant central des battants de la porte au Nouveau-Palais, que l'on préparait pour le Grand-Conseil ; il exécuta un *tigre* et diverses autres pièces pour l'*ommegang*, le tout à raison de lxxii livres [3].

Les œuvres qui nous restent de Martin van Calster, sortirent de ses mains en 1615 et lui rapportèrent 150 livres, prix dans lequel était ce-

[1] Comptes de Malines, 1608-09, 1609-10.
[2] Idem, 1610-11.
[3] Idem, 1613-14.

pendant aussi compris certains objets que nous ne possédons plus. Les pièces conservées sont les chefs et les mains du *géant* et de la *géante*; cependant la tête de cette dernière fut renouvelée par Valentin van der Lantscroon.

“ Item, betaelt Merten van Calster, beeltsnyder en „ stoffeerder, voor de nieuwe wercken gemaeckt totten „ voorscreven ommegang namentlyck den rese, resinne, „ kameniere en andere by compositie. Iᶜ L libri. „

Bien que les géants, figures monstrueuses, ne soient point les types par lesquels il faille juger un artiste, l'on peut néanmoins dans ces pièces colossales apprécier la connaissance qu'avait leur auteur des proportions de la tête humaine; l'on peut y vérifier jusqu'à quel point l'artiste parvenait à rendre l'expression du visage et l'on apprécie sans peine la puissance de son modelage. Sous ces rapports, l'une de ces deux œuvres, la tête du géant, ne laisse rien à désirer et l'on peut affirmer que la tête du géant de Malines est un morceau parfaitement réussi. Du reste, l'opinion publique nous a devancé de deux siècles dans cette appréciation, car à peine les géants avaient-ils apparu au peuple, qu'ils s'attirèrent l'approbation générale, si bien qu'en 1617 le même artiste fut chargé de compléter la gigantesque famille et d'y adjoindre *les trois enfants*. Ces soi-disants bambins sont peut-être dans leur genre plus expressifs que leurs parents; nous devons observer ici que le cadet des enfants-géants n'a plus sa tête primitive, qui a été aussi renouvelée par Valentin van den Lantscroon. — Les deux têtes

originales de la fille et du fils aîné du géant rendent chacun un sentiment de physionomie différente et naïvement caractéristique. Van Calster exécuta ces trois dernières figures, ainsi qu'une *image du Sauveur en croix* pour le pont de la Fontaine, au prix total de 125 livres; les comptes de Malines de 1616-17 donnent à ce sujet des indications assez complètes :

" Item, betaelt Merten van Calstere, beeltsnyder, soo „ voor het maken, snyden ende stofferen van Godt han- „ gende aen het cruys op de Fonteyne brugge, als voor het „ maken van hoofden, handen, en andere dinghen dienend „ tot de cleyne reuskens, nieu gemaeckt tot chieraet van „ ommeghanck. I[c] xxv libri. "

La dernière œuvre dont les comptes fassent mention, se rapportait encore à l'*Ommegang;* Martin tailla et peignit en 1626-27 quatre figures humaines couronnant le char appelé le Festin de Baltazar.

La première manière de van Calster, celle qui distingue sa statue de la Sainte-Vierge (1606), diffère totalement de la manière qu'il adopta dans ses géants (1615).

Une charmante figurine en bois de *la Fortune*, représentée par une femme nue, couronne la roue de la Fortune, l'une des pièces les plus populaires du matériel de cavalcade que possède encore la ville. Nous croyons pouvoir attribuer à Martin van Calster cette petite image si gracieusement exécutée, car le caractère de la statuette se rapproche assez bien du temps et surtout de la seconde manière de van Calster; en outre, nous re-

marquons dans le passage cité des comptes de 1615, que le maître exécuta, en même temps que les deux grands géants, d'autres menues pièces, mais toutes payées par le prix global de 150 livres; or, dans l'article qui suit immédiatement celui cité des comptes, nous est indiqué le prix auquel s'élevèrent les frais de costume des deux géants et des personnages nouvellement placés sur la roue de la Fortune. Ces derniers, jugés peu importants relativement aux géants, puisque leurs têtes sont de grandeur nature, n'auront pas été détaillés dans les comptes. Ils sont d'une exécution large, peu étudiée et toute différente de celle des géants; à part la figurine principale, qui pour le modelé ne le cède guère aux immenses personnages en question. A cause de la différence de manière qui existe entre les œuvres connues de van Calster et les personnages secondaires de la roue de la Fortune, nous pensons que ces derniers ont été exécutés sous ses ordres par des apprentis, mais qu'il se réserva la jeune femme, si délicatement rendue. Ce qui nous confirme encore dans cette idée, c'est que nous ne rencontrons dans les comptes des fournisseurs de l'*Ommegang* de 1615 aucun autre sculpteur si ce n'est Martin van Calster.

Les van Avont.

Nous avons parlé de la famille van Avont à la page 382 des *Peintres malinois*. Le tableau généa-

logique joint à ce premier article devra être consulté ici encore pour reconnaître entre eux les membres de cette famille, qui se sont appliqués à des arts différents. Ayant déjà jeté un coup-d'œil sur les peintres et les décorateurs du nom de van Avont, nous ne nous occuperons ici que de ceux des leurs qui se livrèrent à la sculpture. Les œuvres des artistes de cette famille étant perdues ou inconnues, nous devrons nous borner à un simple examen biographique.

Dès 1588, nous rencontrons un sculpteur malinois Josse van Avont, personnage sur lequel nous ne possédons pas de renseignements.

Les deux premiers van Avont, mentionnés dans le tableau généalogique, sont deux sculpteurs issus du même père, ce sont Georges et Jean.

Georges van Avont, connu comme sculpteur dès le 23 octobre 1570, était à ce moment tuteur des enfants de son frère Jean [1]. Il mourut dans la paroisse de Sainte-Catherine à Malines le 3 octobre 1608, ayant eu deux femmes : Barbe Ouwaert et Elisabeth Ketzeurs. Il déposa entre les mains du Magistrat de Malines le 2 novembre 1600, le testament qu'il avait passé le 13 octobre précédent, conjointement avec sa première femme; et le 21 novembre 1607, il remit à l'autorité un testament daté du 13 du même mois, dicté par lui et par sa seconde épouse.

[1] *Chambre pupillaire,* 23 octobre 1570, 1575.

Jean van Avont I, mort à Malines le 15 novembre 1614, se maria trois fois; il épousa successivement Elisabeth van Gheele, décédée en 1570; Anne van Hoobosch, trépassée en 1571 [1] et Catherine Vincboons, qui demeura veuve [2]. Les comptes de l'église métropolitaine revèlent le genre de travaux dont s'occupait cet artiste : en 1593 il toucha trente sous pour avoir exécuté l'année précédente une croix servant aux enterrements; en 1595 il fournit encore un crucifix, au prix de xij florins, destiné aux cérémonies du Vendredi-Saint. Il sculpta en 1594 un soleil qui fut placé derrière l'image de Notre-Dame dans l'église de ce nom à Malines [3].

J. van Avont eut des enfants de chacune de ses unions. Du premier lit naquit Rombaut, peintre et sculpteur, dont nous avons annoté les œuvres [4]; aux morceaux cités de ce dernier, nous ajouterons une image de Notre-Dame, que Rombaut tailla, au prix de xij florins en 1616, pour la fabrique de l'église de Saint-Jean à Malines.

Du deuxième lit naquit Jean van Avont II, sculpteur et enlumineur, âgé de quatre ans le 15 septembre 1575 [5]. Il épousa le 4 août 1602 dans sa ville natale Barbe van Gheele; celle-ci devenue veuve, convola, en 1616, avec François

[1] *Chambre pupillaire,* 15 septembre 1575.
[2] *Adhéritances,* 23 avril 1618, et *Chambre pupillaire.*
[3] Comptes de l'église de N.-D. au-delà de la Dyle.
[4] *Les peintres malinois,* p. 382 et 383.
[5] *Chambre pupillaire.*

de Borger[1]. Notre artiste fut reçu maître dans la jurande malinoise des arts le 20 octobre 1599.

Nous croyons pouvoir lui attribuer, la sculpture et l'enluminure des statues de Saint-Jean et de Saint-Joseph, exécutées en 1608 par un Jean van Avont au prix de XL florins de Rhin pour l'autel de Notre-Dame dans l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle[2].

Les mêmes sources indiquent que ce sculpteur tenait le pinceau en même temps que le ciseau, car il fournit en 1608 cinquante plaques en fer blanc, sur lesquelles il avait représenté la Sainte-Vierge, à raison d'un *bras-penning* la pièce. Ces petites peintures furent appliquées sur autant de bâtons pour les membres de la confrérie, qui accompagnaient la procession; la coloration des bâtons mêmes lui rapporta un sous les trois. Parmi les objets inventoriés dans le mobilier qu'il laissa à son décès la chambre pupillaire, consigne une statue de *Saint-François*, exécutée par le défunt.

Enfin du troisième lit était issu ABRAHAM VAN AVONT, sculpteur et peintre, baptisé dans l'église de Sainte-Catherine à Malines, le 30 octobre 1593. Il épousa dans cette ville à Saint-Rombaut, le 21 janvier 1615, Elisabeth Bernaerts. Ayant travaillé jusqu'en 1620 à Malines avec Gaspar Schillemans et avec Henri Fayd'herbe, il alla se fixer à Bruxelles, où il devint franc-maître sculpteur le 23 avril 1621; il y avait pour élèves en 1622 Pierre

[1] *Chambre pupillaire,* 3 février 1616.
[2] Comptes de la confrérie de Notre-Dame.

van Avont, de Malines, admis à l'atelier de son parent le 11 septembre; en 1625 JOSSE DENENS, et en 1631 MATHIEU STEPS [1]. PIERRE VAN AVONT, dont le nom vient d'être cité, ne serait-il point un des neveux inconnus d'Abraham? A son tour, Pierre acquit la franche-maîtrise à Bruxelles le 11 septembre 1622; il avait en 1631 deux apprentis, CHARLES RAES et THOMAS DE LIEWIT [2].

Les comptes communaux de Malines de 1607-08 disent que Jean van Avont, habitant Lierre, hérita une partie du mobilier de son frère Pierre, décédé. Voilà donc un nouveau Pierre, qui n'était pas frère de Jean que nous connaissons, ni d'Abraham; car ceux-ci avaient un frère de ce prénom, tuteur en 1626 de Guillaume van Avont.

GUILLAUME VAN AVONT, fils de Rombaut et de Marie van Wechter, baptisé à Malines à Saint-Rombaut le 27 novembre 1605, quitta sa patrie et partit pour la Hollande; il fit une absence de deux à trois ans, qu'il passa à Amsterdam et où il se maria en 1625. Fatigué de se trouver " au milieu des rebelles à Sa Majesté „ loin de la terre natale, il revint à Malines en 1626 et obtint du consentement de ses tuteurs, Abraham et Pierre, l'autorisation d'y ouvrir un atelier [3]. Guillaume, qualifié dans l'acte d'où sont tirés ces détails " *cleynstekker en belthouwer,* „ n'est évidemment pas le même individu que Guil-

[1] A. PINCHART, *Arch. des arts, sciences et lettres,* t. I, pp. 36, 37.
[2] *Idem.*
[3] *Chambre pupillaire,* 17 avril 1626.

laume van Avont, qui alla se mettre sous la direction de Pierre van Avont à Bruxelles, au mois de mars 1647 [1]. Pierre van Avont, tuteur de Guillaume, était probablement frère de Rombaut, d'Abraham, de Jean, etc.; ainsi il pourrait être le père de Pierre le franc-maître bruxellois.

Jean van Avont III, fils de Jean II et de Barbe van Gheele, baptisé à Sainte-Catherine à Malines le 7 juin 1607, fut sculpteur. Ayant épousé Marie Stekeldoren, il décéda le 13 octobre 1629.

Le 8 février 1627 fut conclu un accord entre l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle et Jean van Avont, tailleur d'images, lequel s'engagea à exécuter, au prix de cent florins, une statue de *Saint-Paul*, en pierre blanche, ornée de peintures et de dorures, semblable à celle de Saint-Pierre, placée contre l'un des piliers. Il devait également exécuter le socle, l'inscription et l'écusson sur cette base. La statue en question fut enlevée en 1784, sans que nous sachions ce qu'elle est devenue.

M. Pinchart a découvert plusieurs sculpteurs du nom de van Avont à Bruxelles; ceux-ci pourraient descendre d'une branche fondée en cette ville par Pierre van Avont, cependant les prénoms de ces personnages pourraient aussi se rapporter à quelques-uns des enfants notés dans notre tableau généalogique.

Les artistes cités par M. Pinchart sont :

[1] Ouvrage cité, p. 33.

JEAN VAN AVONT, maître sculpteur à Bruxelles en 1653.

JEAN VAN AVONT, bourgeois de Bruxelles, apprenti à Bruxelles chez JEAN VAN DENIS en 1653.

JEAN VAN AVONT, franc-maître à Bruxelles en 1710 [1].

Les sculpteurs secondaires du XVIe siècle.

MICHEL YSEWYNS reçut, en 1507-08, de la caisse communale le payement de diverses pièces qu'il avait exécutées pour le palais où Charles-Quint, à Malines, passa les premières années de sa jeunesse. Ces morceaux consistaient en huit lions et en quatre griffons, placés sur les balustrades de la résidence du prince.

En 1532 il contribua à la construction de la maison de la nation des poissoniers à Malines, dont il mesura la maçonnerie [2]. C'est entre les années 1532 et 1535 que nous devons placer le décès de cet artiste, car nous trouvons qu'à cette dernière époque CORNEILLE YEMANS et THOMAS SAMBLE, visitèrent les travaux de maçonnerie entrepris au nouveau Parlement de Malines par la veuve Ysewyns et par Antoine de Vleeschouwere [3].

ANTOINE DE VLEESCHOUWERE, qui avait fourni des pierres taillées pour le nouveau local destiné

[1] Ouvrage cité, p. 40.
[2] F. S., *Ambachtshuis der vischvercoopers te Mechelen.*
[3] Comptes de Malines, 1535-36.

au Grand-Conseil, est probablement le personnage quasi anonyme que les comptes de la maison des Poissoniers de Malines désignent sous le simple prénom d'Antoine, et qui a été le fournisseur de la façade et des pierres de taille de cet édifice en 1532-33. C'est encore lui qui avec GUILLAUME SMEECKAERT, de Malines, livra les pierres pour la construction de l'hôtel-de-ville projeté à Anvers en 1542[1].

Maître Antoine et son épouse, Marguerite Robbyns, testèrent devant l'échevinage de Malines le 12 avril 1554. Il mourut peu de temps après, car sa veuve était remariée avec Gilles van Battel *dit* van der Wyct, dès avant le 10 mars 1560[2].

Antoine de Vleeschouwere eut l'honneur d'être le beau-père de l'éminent sculpteur Alexandre Colyns, qui avait épousé sa fille Marie. Nous avons déjà parlé antérieurement du peintre Rombaut de Vleeschouwere, fils de maître Antoine[3]; il nous reste encore à citer un autre sculpteur de cette famille, un prédécesseur d'Antoine dont il était peut-être le père.

Le sculpteur en question est JEAN DE VLEESCHOUWERE, lequel en 1507-08 reçut de la ville xii livres pour avoir décoré l'antique fontaine, jaillissant au pied du pont de la Fontaine. A cet effet il tailla

[1] GÉNARD, *Notice sur les architectes de Waghemakere. Bulletin des Commissions d'art et d'archéologie,* T. IX.

[2] *Chambre pupillaire.*

[3] *Les peintres malinois,* pp. 325, 329.

en pierre des images et des niches et il exécuta en bois les modèles nécessaires à la fonte. Sa besogne en sculpture de pierre comportait l'exécution d'une statue de *la sainte Vierge accompagnée de l'ange Gabriel* (probablement une Annonciation); une statue de *Saint-Rombaut;* une autre de *la Pucelle de Malines accompagnée de deux levriers*, emblèmes de la fidélité; enfin les niches dans lesquelles ces figures devaient prendre place, et un bac en granit pour recevoir les eaux. Ses ouvrages en bois consistaient en une représentation de *la Pucelle de Malines tenant une licorne dans son giron*, cette dernière pièce fut livrée au fondeur JEAN FIERENS, qui la jeta en cuivre et qui utilisa à cet effet cent et cinq livres.

« Item betaelt Janne de Vleeschouwere, steenhouwere, van diverse beelden, tabernaculen ende andere reparacien gemaect van steenwercke met diverse houten vormen gesneden om de metallen werck op te gieten / al ghelevert ende gheset aen de Fonteyne by de Nieuw brugghe te wetene een Maria beelt van steen ghemaect, metten inghel Gabriel / een beelt van Sinte-Rommout oick steynen / de Maecht van Mechelen oic steene gemaect met ii haeswinte en diverse tabernaculen toten selven werck gemaect met i blauwe back gemaeckt coste ii libri v en van alle den werck te settene met lysten daertoe dienende comt tsamen op xii libri. »

Nous avons vu précédemment que Jean Schooff enlumina ces sculptures[1].

Nous ne reprendrons pas la notice biographi-

[1] *Les peintres malinois*, p. 258.

que sur le peintre-sculpteur Gérard Schooffs, dont nous nous sommes occupé dans le volume traitant de nos peintres, p. 260 et suivantes.

Nicolas du Poys, du Poix ou de Poeys est qualifié dans les registres aux adhéritances " *beldemaker en poirter* „ en 1533. Il fut introduit dans la jurande des arts le 10 juillet 1507 à Malines et il y mourut en 1556; en 1540 il était juré du métier de Saint-Luc; enfin, le 23 décembre 1535 il exerçait la tutelle sur les enfants délaissés par Jean Verstappen et par Marie Verreycken [1]. J'ignore si cet artiste était parent d'Ambroise de Poix, prêtre et calligraphe, qui transcrivit, en 1534, un processional pour l'église de Saint-Jean à Malines et en 1535 quatre autres processionaux, chacun de dix-sept cahiers, à raison de 19 florins [2].

Jean van Tongerloo, étant déjà maître sculpteur, fit le 27 août 1504 l'acquisition d'une demeure avec jardinet, à proximité de la maison des Keldermans, dans la rue dite les Tuileries; en 1512 il restaura la statue de Saint-Georges dans la chapelle des arbalétriers; en 1514-15 il sculpta trois anges pour les jeux de Notre-Dame à l'occasion de l'*Ommegang* annuel, travail qui lui valut xv escalins [3]. Il vivait encore en 1533. Son fils

[1] *Chambre pupillaire.*
[2] E. Neeffs, *Chronique artistique de l'église de Saint-Jean*, 1874, pp. 16 et 17.
[3] Comptes de Malines.

Jean van Tongerloo le jeune, sculpteur, fut admis au métier malinois de Saint-Luc en 1523. Au XVIIe siècle nous retrouvons un Jean van Tongerloo, exerçant la profession de maître maçon [1].

Pierre Cornelis le vieux, sculpteur, reçu dans la corporation de Malines en 1527 fut proposé en 1574 aux fonctions décanales du métier de Saint-Luc; il avait un fils nommé comme lui Pierre Cornelis et également sculpteur. Ce dernier était mort avant le 3 juin 1573, car à ce jour Vincent Cornelis fut désigné comme tuteur des quatre enfants que le défunt avait eus de Catherine van de Venne [2]. Cette veuve se remaria avant le 14 avril 1587 [3].

Vincent Cornelis était également sculpteur; il avait été proposé en 1574 comme candidat à la trésorerie de la jurande artistique. Il mourut en 1580 laissant une veuve, Elisabeth Bols, nommée aussi Bercx, avec cinq enfants [4].

Augustin Vercammen, sculpteur admis dans la corporation le 11 décembre 1524, approuva le 19 décembre 1561 le testament qu'il avait passé avec son épouse Elisabeth van der Lodderyen *alias* van Brabant, devant le notaire P. de la Derrière, le 9 octobre 1561, à Malines.

Nous trouvons dans les comptes de Malines

[1] *Chambre pupillaire*, 10 et 26 janvier 1617.
[2] *Chambre pupillaire.*
[3] *Idem.*
[4] *Idem*, 27 février et 5 mars 1587.

1508-09 qu'un sculpteur, Corneille de Neve, vendit à Marguerite de Savoye une maisonnette, touchant au palais du côté de la rue Vooght. Ce personnage était allié matrimonialement, dès le 27 juillet 1504, à Anne Rodiers [1]. Il devint franc-maître à Malines en 1511. Nous avons cité le nom de de Neve parmi nos peintres.

Christophe van Hoobosch semble avoir été un sculpteur malinois, bien qu'il habitât Gand. Pendant qu'il résidait en cette dernière ville, il fut appelé, le 27 septembre 1504, à prendre la tutelle de l'enfant de Jean van Avont et d'Anne van Hoobosch, sa sœur. Il exerçait ces fonctions de concert avec le sculpteur, Georges van Avont [2].

Jean van Cappenberch, sculpteur, était le 15 janvier 1528 tuteur de Madeleine Tuback, fille de Paul, peintre, et de Catherine N... [3]. Le 22 décembre 1545, notre artiste, ayant perdu sa femme Anne van Eechoute, dont il avait un enfant, reparut devant la chambre pupillaire à l'occasion de la nomination d'un tuteur pour le mineur [4]. Georges van Cappenberch, également sculpteur, fut alors appelé à cette charge. Ce second artiste était marié, mais sans avoir d'enfants, à Elisabeth Machiels en 1563 [5].

Gauthier van den Berghe, cité comme sculp-

[1] *Adhéritances de Malines.*

[2] *Chambre pupillaire de Malines.*

[3] *Idem.*

[4] *Idem.*

[5] *Adhéritances.*

teur dans les adhéritances de Malines en 1516 et en 1563, habitait le 22 juin 1527 au Ruisseau, entre le Nouveau et le Vieux Brul [1].

Une des pièces les plus remarquables qu'ait produit la sculpture flamande, semble avoir été le fameux tabernacle de l'église abbatiale de Tongerloo. La réputation de cet édicule, dont l'histoire nous a conservé un si pompeux souvenir, se justifie pleinement, si l'on considère que Conrad Meyt contibua à le décorer de ses œuvres.

Si ce petit monument, commencé le 25 juillet 1536 et achevé en 1548, eut été conservé, il eut été un document des plus précieux pour servir à l'étude de l'école de sculpture qui florissait à Malines au XVIe siècle. Nous remarquons, en effet, que les artistes qui contribuèrent à son érection étaient la plupart Malinois, et qu'ils dirigèrent leurs ciseaux sous l'influence du célèbre Conrad.

Nous devons malheureusement borner nos notes à l'indication des personnages qui concoururent à l'achèvement du tabernacle, et nous conservons le regret de ne pouvoir émettre aucune opinion d'esthétique à ce sujet.

Le tabernacle de l'abbaye norbertine de Tongerloo fut élevé d'après les plans de Philippe Lammekens, d'Anvers. Conrad Meyt tailla quelques moutons couchés au pied de l'édifice et les

[1] *Adhéritances.*

trois sibylles placées sur ceux-ci; il toucha 200 florins du Rhin.

JOSSE VAN SANTVOORT, de Malines, plaça cinq figures, cinq agneaux, trois lions sous le premier étage du tabernacle. Il exécuta une image de *Saint-Augustin* et une autre de *Sainte-Catherine* pour la bibliothèque du rez-de-chaussée de l'abbaye, ainsi qu'une statue du Sauveur (*Salvator*), qui prit place au-dessus de la porte de l'église, et un autre *Salvator* dressé dans le nouveau préau.

Le pied du tabernacle fut l'œuvre de N. CLANDESSENS, de même que les figures mises au-dessus du premier étage du monument; ROMBAUT DE DRYVER exécuta les bordures et les ornements de cette dernière partie[1].

Le tabernacle etait orné de cinq cents figures en albâtre; il était en pierre d'Avesnes avec colonnettes de marbre noir et blanc. " Le tabernacle de Tongerloo, qui est à côté de l'autel, est la plus belle chose que l'on puisse voir en ce genre[2]. „ Dans ces derniers temps, l'abbaye de Tongerloo est parvenue à recouvrer quelques débris du monument qui avait fait l'objet de son orgueil; ces fragments consistent en deux statuettes bien conservées, l'une de *Saint-Grégoire le Grand*, l'autre de *Saint-Jérôme*, et en un groupe mutilé de *Caïn et Abel*; il est à regretter qu'il soit

[1] HEYLEN, *Historiesche... verhandelinge... vertoonende op welke wysen de kloosterlinge naementlyk die uyt den Kempen zyn met nut en voordeelig geweest zyn aen Kerk en Staet,* 1791.

[2] *Voyage littéraire de deux bénédictins,* p. 197. Paris, 1717.

impossible de rapporter ces images à leur véritable auteur.

Nous n'avons guère pu réunir de renseignements sur les artistes malinois, qui coopérèrent au tabernacle de Tongerloo. Bien que nous trouvions dans les temps postérieurs plusieurs sculpteurs du nom de De Dryver, nous ne pouvons donner de détails sur la personne de maître Rombaut [1]. Le biographe Ph. Baert n'a point passé Rombaut de Dryver sous silence; il dit que ce sculpteur florissait à Malines en 1540 et qu'il a fait le tabernacle de l'abbaye de Tongerloo. « Ce monument a la forme d'une „ pyramide et a 50 pieds de hauteur; sa décoration consiste en colonnes, en figures de différentes grandeurs, en bas-reliefs d'albâtre „ délicatement travaillés, qui représentent des „ sujets du Vieux et du Nouveau Testament. „ Arnoud Streyers, treizième abbé de cette maison, a fait exécuter ce tabernacle, qui fut „ achevé en 1547 après huit années de travail. „ Voici ce qu'en dit Sanderus : opus vere heroicum et quod inter miracula Belgii merito „ possit numerari, toto enim Belgio simile haud „ reperias. Il est placé à droite du maître-autel, „ selon l'usage du XVI[e] siècle, où communément „ le saint Sacrement n'était pas conservé au „ maître-autel dans les Pays-Bas [2]. „

[1] Voir pour les de Dryver, *Les peintres malinois*, pp. 446-447.

[2] Ph. Baert, *Mémoires sur les sculpteurs et architectes des Pays-Bas*, publiés par le Baron de Reiffenberg. — *Compte-rendu des séances de la Commission royale d'histoire*, 1848, p. 528.

Antoine van Duerne, nommé aussi van Doorne, fut juré de Saint-Luc en 1563, en même temps qu'un Charles van Duerne, lequel était peintre ou sculpteur. En 1566, Antoine fut doyen de son métier, et en 1574 il fut candidat pour la même charge. Il passa son testament avec sa femme, Catherine Hoffs, devant le notaire Coels à Malines le 13 octobre 1559; son épouse, sur le point de mourir, appela Laurent van der Vekene à la tutelle de ses enfants [1]. Un acte du notaire Hildernisse du 22 décembre 1574, mentionne que maître Antoine, alors veuf, avait eu de Catherine Hoffs, fille de Michel, quatre enfants mineurs : Marie, âgée de seize ans; Claire, âgée de treize ans; Antoine, âgé de onze ans, et Guillaume, âgé de dix ans. Ce dernier Antoine est probablement le sculpteur mentionné dans les adhéritances avec un collègue dans l'art, Pierre Cornelis, en 1588.

Enfin, la chambre pupillaire nous apprend que le 13 décembre 1586, Antoine van Duerne était trépassé lui-même, mais qu'il s'était remarié après le décès de Catherine Hoffs; sa fille Claire était alors l'épouse de Rombaut van Tissenack, étoffeur [2]. Jean van Doorne était tuteur du mineur Guillaume.

Les comptes de Malines disent qu'en 1560-61, Antoine van Duerne exécuta avec Gilles van Muysen et avec Gilles van den Blocke, des figures d'homme et de femme, des chapiteaux, des car-

[1] *Les peintres malinois,* p. 314.
[2] *Idem,* p. 332.

touches et des blasons, le tout en bois. Antoine van Doorne ou van Doirne portait aussi le nom de Biesselinck, ainsi le prouve un acte des adhéritances du 20 septembre 1582. D'après cette pièce, Antoine van Doirne *alias* Biesselinck eut de Catherine Hoffs deux enfants, dont Jean van Doirne *alias* Biesselinck fut le tuteur ; ensuite il procréa encore deux enfants de Marie van der Bekene. Il résulte de l'ensemble de ces notes que le sculpteur Antoine Biesselinck, dont nous avons parlé au chapitre précédent, se confond avec le personnage en question ici.

Jean van Duerne ou van Doorne, sculpteur, appartenait à la même famille que l'artiste dont il vient d'être parlé. Il exerçait son art dès le 6 avril 1570 [1]. En 1600, il occupait avec Corneille Feermans la charge de trésorier du métier de Saint-Luc, le 7 octobre de la même année nos deux trésoriers furent appelés aux fonctions décanales. Dès 1568, il fournit des morceaux de sculpture à la collégiale de Lierre. En 1591, il fournit deux statues d'apôtres à l'église métropolitaine de Malines [2].

Jean van Duerne I, âgé de cinquante-neuf ans le 20 juillet 1591, était marié avec Elisabeth Kersavonts avant le 12 février 1598 [3] ; celle-ci avait épousé en premières noces Jean van Calster, dont elle eut Martin van Calster, le sculpteur.

[1] *Procuratoria. Archives de Malines.*
[2] *Comptes de l'église métropolitaine.*
[3] *Adhéritances de Malines.*

Elisabeth et son second mari étaient décédés avant le 27 décembre 1619 [1]. Elle eut de son deuxième époux un fils, Jean van Doorne II, également sculpteur, inscrit dans la gilde artistique avant 1619; Jean II, d'après un état du 21 janvier 1621, laissa Catherine Mattheussens veuve avec quatre enfants : Adrien, âgé de cinq ans; François, âgé de deux ans; Catherine, âgée de cinq mois, et Jean, âgé de cinq ans [2]. Ce dernier fut le troisième sculpteur de son prénom et occupa la charge de doyen de la jurande des peintres en 1657; son oncle, Martin van Calster, fut son tuteur et probablement aussi son maître. Il toucha en 1659-60, CXVIII livres et V sous de la ville pour avoir restauré les sculptures du cheval Bayard, du géant, du grand-géant et du navire, pour la cavalcade. Il avait épousé Barbe van Aken, veuve, d'après les adhéritances, dès le 31 janvier 1671; ces époux eurent un fils, Jean-Baptiste, qui se maria avec Catherine van den Nieuwenhuysen.

Jean van Doorne ou Duerne I eut une vie active et laborieuse; la quantité et l'importance des œuvres qu'il entreprit le mettent au rang de nos premiers sculpteurs du XVI[e] siècle, malheureusement il ne nous reste plus rien de ces productions. En 1590, il tailla en pierre le cheval de la statue de Saint-Georges, pour la chapelle des arbalétiers, ce groupe fut polychromé par Jean van de Venne;

[1] *Chambre pupillaire.*

[2] *Chambre pupillaire.* Cette veuve épousa ensuite le sculpteur François van Loo. (Voir plus loin).

en 1593 il exécuta une image du même saint pour la même compagnie, qui lui commanda encore en 1599 un *papegai* en bois pour la perche [1]. En 1589 maître Jean van Doorne plaça un *Calvaire* dans l'église de Saint-Jean à Malines : le Christ en croix lui valut 30 florins, les images de Saint-Jean et de la Sainte-Vierge lui furent payées 30 florins les deux, enfin celle de Sainte-Marie Madeleine 14 florins [2].

La ville lui confia divers travaux importants, dont voici les principaux :

En 1589-90 une statue de la *Sainte-Vierge*, qui fut placée à l'extérieur de la porte supérieure; elle coûta xx livres [3]. En 1593-94, il exécuta et il peignit trois figures, *Justicia*, *Pax* et *Veritas*, qui furent posées devant la cheminée dans la salle de réunion des échevins à l'hôtel-de-ville [4]. Il fournit une statue, en bois, de *Saint-Jean*, pour l'autel des tisserands dans l'église de Sainte-Catherine à Malines. Cette figure, polychromée d'une manière peu satisfaisante par Jacques van den Broecke, fut repeinte par Rombaut van Avont.

En 1594-95, son ciseau produisit une image en bois du *Sauveur crucifié*, modèle d'après lequel Jean Cauthals, fondeur de l'artillerie de Philippe IV, coula le Christ en cuivre, qui domina le Grand-Pont jusqu'à l'invasion révolutionnaire fran-

[1] Van Melckebeke, *De kruis- of voetboog-gilde te Mechelen*, pp. 82, 83, 88.

[2] Comptes de l'église de Saint-Jean.

[3] Comptes de Malines.

[4] Idem.

çaise. Le sculpteur toucha pour son œuvre XXXI florins; celle-ci, après avoir servi au fondeur, fut érigée en 1595 par ordre du Magistrat sur le pont de la Fontaine [1]. En 1595-96, notre artiste s'occupa pour la ville de travaux de moindre importance : il restaura le cheval des fils d'Aymon, le Tigre et le Lion qui figuraient dans les cavalcades communales [2].

Jean Cauthals, dont il vient d'être parlé, a été l'un des premiers fondeurs de son temps. Il naquit à Malines d'une ancienne et honorable famille, dont les armoiries étaient d'azur à trois étoiles d'or; de cette souche sortirent des échevins, des juristes, un prieur d'Hanswyck et un protonotaire apostolique; une fille de cette race, Élisabeth Cauthals, convola avec Raphaël de Coxie.

Le Christ en cuivre, qui figurait autrefois sur la Place de Meir à Anvers, sortait de ses ateliers [3]. Celui qu'il coula pour la ville de Malines, d'après le modèle de Jean van Doorne, lui fut payé, besogne, matière et gratification extraordinaire, 306 livres et 4 sous [4]; mais plus tard il reçut encore 3 livres 2 sous de gratification supplémen-

[1] Comptes de Malines.

[2] Idem.

[3] Cette image se trouve aujourd'hui au-dessus de la porte d'entré principale de l'église de Notre-Dame. Elle fut coulée au moyen du bronze provenant de la statue que le duc d'Albe s'était fait ériger par le sculpteur Jongelinckx, d'Anvers. Cette figure ayant été brisée, les restes en furent confiés, en 1635, par le Magistrat à Jean Cauthals, pour qu'il en confectionnât le crucifix qui se dressait sur la Place de Meir jusqu'au 28 décembre 1797; en ce jour la croix fut vendue et l'acheteur en fit don à la cathédrale.

[4] Comptes de Malines, 1594-95.

taire [1]. L'archidiacre Foppens consacre le passage suivant à Jean Cauthals [2] : « Die 17 novembris „ 1640 moritur famosus Hans Cauthals tormen- „ torum bellicorum, campanarum ac tintinabu- „ lorum fusor suo œvo celeberrimus, qui e con- „ juge Catharina Herregouts, plures posteros „ inter quos descendentes Marcus Cauthals, fa- „ mosus prior Hanswicanus, et alter fusor. „

Il était fils de Jean, fondeur, et de Catherine Feermans; ce dernier, en vie en avril 1599, était décédé avant le 10 avril 1611 [3]. Son fils, dont nous nous sommes occupés, habitait en 1578-79 avec son épouse Catherine Herregouts, fille de Barthélemy, dans la rue Notre-Dame; ils gisent avec épitaphe dans l'église de ce nom devant la la chapelle de la Sainte-Croix [4].

Ils procréèrent un fils également nommé Jean, fondeur de l'artillerie de Sa Majesté, qui épousa à Saint-Pierre à Malines, le 25 mai 1657, Catherine Estrix, fille de Melchior et de Barbe Neeffs.

Un petit-fils des Cauthals-Herregouts, nommé Barthélemy, embrassa la carrière ecclésiastique. Il résolut en conséquence de renoncer à la profession de ses ancêtres, mais les instances du gouvernement le firent changer d'avis, car il avait, disait-on, le secret de fondre des canons, qui ne s'échauffaient jamais. Il coula bon nombre de pièces d'artillerie tant pour son pays que pour la

[1] Comptes de Malines, 1595-96.

[2] *Mechlinia Christo nascens et crescens.* MSS.

[3] *Adhéritances de Malines.*

[4] *Provincie, stad ende district van Mechelen opgeheldert,* etc., tome I, p. 219.

République de Hollande. Il mourut en 1707, emportant dans la tombe le secret de son art[1].

Nous ferons observer que par leurs alliances avec les Coxie, les Feermans et les Herregouts, les Cauthals avaient des relations étroites avec la jurande artistique.

En 1562-63, les adhéritances mentionnent encore un autre Jean Cauthals, fondeur, allié à Anne de Neve[2].

Un doyen de la gilde de Saint-Luc, en 1659, est inscrit sous le nom de JACQUES DOORNE; nous ignorons si ce personnage tient aux van Doorne; il nous semble toutefois plus probable qu'il n'est autre que le peintre de Jacques de Hornes[3].

ANTOINE PAUWELS, de Malines, exécuta pour l'église de Diest les modèles en bois des ornements des contreforts, selon les plans de Keldermans, en novembre 1531. En 1533, il construisit les voussures de la grande nef près de la tour. En 1530, il avait été nommé chef-ouvrier de la ville et de l'église de Diest pour un terme de six années; il est qualifié dans les comptes de ce temple tantôt *steenhouwer*, tantôt *cleynstekker*[4]. Cet artiste apparaît dans les archives de Malines le 10 novembre 1525 avec la dénomination *steenhouwer*.

GODEFROID DE ROOSE, de Malines, dirigea les

[1] *Historiesche samenspraecke over Mechelen*, p. 106.
[2] *Actes du notaire de Muntere*, 23 mars 1590.
[3] *Les peintres malinois*, p. 424 et suiv.
[4] RAYMAEKERS, *Notice sur l'église primaire de Diest. Messager des Sciences historiques*, 1857, pp. 53, 56.

travaux de l'église de Diest en 1526. Le 28 mai 1526, un accord fut conclu entre lui et la fabrique paroissiale pour la construction d'un tabernacle : l'artiste devait recevoir, sans le prix des matériaux provenant de l'ancien tabernacle, 110 florins du Rhin. L'édicule devait avoir trente-deux pieds de haut, à compter depuis le degré supérieur de l'escalier qui supporterait la construction. Son plan lui coûta un an de travail. On commença les maçonneries vers la fin de mars 1527 et tout était placé le 30 mai 1527. Le prévôt de l'église, n'étant pas satisfait du travail, prétendit que Roose n'avait pas suivi fidèlement le plan qu'il avait présenté, en conséquence il ne fut alloué à l'artiste que 171 *grypers* 2 sous [1].

Jean van der Vekene, de Malines, était sculpteur à Anvers le 3 février 1574. A ce jour il comparut devant la chambre pupillaire de sa ville natale, où il déclara consentir à ce que Mathieu Heyns le jeune remplaçat Mathieu Heyns le vieux, son père, dans la charge de tuteur. Il revint à Malines et y acquit la franche maîtrise du double art qu'il exerçait, la peinture et la sculpture, le 17 octobre 1581. Ayant abandonné son lieu de naissance à cause des événements politiques, il y rentra le 19 juillet 1585 [2]. Le XVIIe et le XVIIIe siècle produisirent encore des sculpteurs de ce nom, mais nous en parlerons plus loin.

[1] Ouvrage cité, p. 123.
[2] *Les peintres malinois*, pp. 20 et 314.

Le sculpteur Jean Heyns, franc-maître depuis 1511, quitta Malines pour se rendre à Utrecht, où il mourut en 1536 après quelques années de séjour. A ce moment les maîtres des pupilles déclarèrent que la succession de l'artiste décédé était nulle, et que les tuteurs Henri Gommaers et Jean de Laet, administreraient le produit d'un petit héritage que ses orphelins avaient recueilli en Campine.

Heyns appartenait à la famille Heyns *alias* Smets, qui donna le jour aux artistes qui suivent. La table généalogique de cette lignée à été publiée par Azevedo, mais elle ne remonte pas jusqu'à nos sculpteurs.

Rombaut Smet ou Smets testa à Malines le 19 août 1549 avec sa femme Barbe van Eycke *alias* Skemmers [1]. Sculpteur dès le 16 juin 1518, il est ainsi qualifié dans un acte de la chambre pupillaire.

Plus tard, un autre Rombaut Heyns, habitant “ à la Rose „ sous la tour de Saint-Rombaut, y perdit son épouse, Claire van Nispelghem, le 19 octobre 1606. Elle fut enterrée avec le concours du métier de Saint-Luc [2], auquel, en conséquence, son mari appartenait. Le nom de van Nispelghem nous paraît être une corruption de celui des peintres van Espleghem *alias* Crabbe. Rombaut lui-même décéda le 16 novembre 1615,

[1] *Registres aux testaments.*
[2] *Obituaire de Saint-Rombaut.*

et fut également enterré par les soins de la nation des artistes [1].

Mathieu Heyns *alias* Smets, sculpteur, apparait dans la vie civile comme caution des enfants de Henri Kersavonts et de Marguerite van den Branden, le 12 avril 1537. On le proposa comme candidat à la trésorerie du métier de Saint-Luc en 1574; il était entré dans ce corps en 1519. Enfin il devint maître ouvrier de la ville. Voici les travaux de ce personnage que nous avons découverts :

Mathieu Heyns fournit en 1545-46 des pierres taillées pour la porte du chœur de Saint-Rombaut, porte par laquelle l'on portait la châsse du patron communal :

« Betaelt meestere Matheus Heyns voer stein werck aen de deure voor den choor daer Sinte Romouts doer gedragen wordt [2]. »

La même année cet artiste exécuta un char représentant l'enfer, pour l'*Ommegang* annuel [3].

En 1552-53, maître Heyns dit Smets, alors maître-ouvrier de la ville, travailla avec ses compagnons, sculpteurs et tailleurs de pierre, au nouveau Palais.

Il plaça à la même époque une statue de *Saint-Christophe* dans l'église de Saint-Rombaut [4].

Heyns eût une carrière bien remplie; il était

[1] *Obituaire de Saint-Rombaut.*
[2] Comptes de Malines, 1545-46.
[3] Idem, idem.
[4] Idem, 1552-53.

architecte, sculpteur et ingénieur dans le sens que cette qualité avait de son temps. Nous rencontrons la mention de ses ouvrages dans les comptes communaux aux dates suivantes :

En 1554-55 il travailla à la fontaine près du pont de ce nom.

En 1556-57 il sculpta un chandelier ou luminaire, qui fut placé devant la fierte de Saint-Rombaut; ce qui lui valut ii livres.

Il dressa en 1558-59, au prix de xx sous, le plan d'un nouveau beffroi à construire dans la tour de Saint-Rombaut.

En 1561-62 il donna des plans pour un pont de bois, et pour ouvrages hydrauliques destinés à faciliter la navigation sur la Dyle; l'année suivante deux autres modèles sortirent de ses mains, l'un relatif à des changements à apporter au grand-pont, l'autre se rapportant à un pont de bois.

Maître Heyns reçut, en 1572-73, une somme de iv livres et x escalins en payement d'une image du *Sauveur* en pierre d'Avesnes, qu'il plaça au pont sur le chemin de Sempst. La statue reposait sur une colonne ornée du blason de la ville.

Comme directeur des travaux de Malines, maître Mathieu avait nécessairement la conduite de la construction et de l'entretien de la tour de Saint-Rombaut; à cet effet il dessina les plans de rigueur, comme l'indique ce passage des comptes communaux de 1574-75 :

« Item betaelt Mathees Heyns voor sekere beworpe van figure van Sinte Romouts thoren tot behoeff van der stad. iiii libri x s. »

Ce fut là le dernier travail par lequel notre artiste se signala dans les comptes communaux; ce fut là peut-être l'époque de son décès. Nous trouvons dans les actes de la chambre pupillaire au 15 mai 1576, que certain Mathieu Heyns et son épouse Barbe van Nitsem, tous deux décédés, laissèrent quatre enfants mineurs, dont un fils Guillaume et trois filles.

Jean van Aeren, sculpteur, reçut en 1594 dix florins pour avoir placé un soleil derrière la statue de Notre-Dame du Soleil, dans l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle [1].

Nicolas Cael apparaît dans la chambre pupillaire le 4 novembre 1574. Ce sculpteur fut nommé tuteur des quatre orphelins qu'avaient laissés Pierre Mannaerts et Madeleine Machiels, époux morts de la peste.

Le *Liggere* d'Anvers, publié par MM. Rombauts et Van Lerius, fait mention des sculpteurs malinois qui suivent :

Jean Ghenoots, franc-maître sculpteur en 1512. En 1517 il avait pour élève Henri Bouwens et en 1520 Jean van Hom.

Jacques Genoots, élève à Anvers du peintre Pierre de Vos en 1523, devint à son tour franc-maître en 1535.

Augustin Gommaers, fils de Henri de Malines,

[1] Comptes de la confrérie de Notre-Dame du Soleil.

sculpteur, franc-maître à Anvers en 1541, bourgeois de cette ville le 1 juin 1565. Le 25 octobre 1557, la chambre pupillaire de Malines l'appela aux fonctions de tuteur des enfants mineurs d'Henri Gommaers et de Cornélie Snels.

Jean van Rykenroyen, fils de Jean, sculpteur à Malines et franc-maître en 1546, bourgeois d'Anvers le 24 avril 1562. Il était le fils de Jean van Rickenroyen et d'Elisabeth Storms, décédés dès le 2 décembre 1535. Il fut appelé à la tutelle de ses frères à Malines le 2 décembre 1545 [1]. Nous rencontrons dans les registres de la chambre pupillaire, au 29 octobre 1580, un Jean van Ryckenrode ou Ryckenroyen *alias* Bollaert, veuf de Catherine de Pape; au 3 novembre de la même année, ce personnage était décédé lui-même, mais laissant une veuve, Marie van Hove.

Philippe Raes, sculpteur, tailla, pour compte de la ville de Malines en 1598-99, les objets suivants destinés à l'*Ommegang* : un casque, un lion enfermé dans un château-fort, une couronne et quatre blasons [2]. Quelques années auparavant, en 1592-93, il avait exécuté pour la commune une image du *Sauveur en croix*, œuvre qui fut placée dans la salle des trésoriers [3]. Il étudiait en 1543 à Anvers la peinture sous la direction de Hubert Weymans [4].

[1] *Chambre pupillaire.*
[2] Comptes de Malines.
[3] Comptes de Malines.
[4] Rombauts et Van Lerius, *Le Liggere d'Anvers.*

THOMAS HAESAERT, menuisier et sculpteur en bois, se signala diverses fois dans sa ville natale. Dans l'église métropolitaine, il entreprit la menuiserie de l'autel des IV Couronnés en 1587.

Il construisit dans le même temple en 1590 la clôture en bois ouvragé à l'entrée de la chapelle des Arbalétriers; en 1588, il exécuta pour l'église paroissiale de Saint-Jean une chaire de vérité, qui lui fut payée 186 florins 9 sous; en 1596-97, la ville lui commanda le chassis sur lequel devait être tendu le tableau, *la Prise de Lierre*, peint par Jean Ghuens [1]. En 1605, Hasaert toucha de la fabrique de l'église de Saint-Jean à Malines, 146 florins pour les ouvrages de bois qu'il avait exécutés à un nouveau tabernacle et pour le cadre du tableau de l'autel [2].

Vers la fin du XVIe siècle naquit à Malines ROMBAUT ROGUYTS, sculpteur, qui convola à Sainte-Catherine à Malines, le 28 février 1612, avec Catherine Claes; ils testèrent le 31 avril 1629. Le nom de cet artiste figure sur la supplique que son métier adressa à la ville en 1619; il acheta en 1628 la maison, nommée « la Table à coulisse, » *de uytrekkende Taefel*, qu'avait occupée le peintre Josse Stevaert, à la Mélane [3].

SIMON ROGOUTS ou ROGUYTS, qui exerçait la sculpture à Malines depuis le 28 décembre 1539,

[1] Comptes de Malines.
[2] *Chronique artistique de l'église de Saint-Jean, à Malines,* p. 23.
[3] *Chambre pupillaire,* 11 février 1628.

jour de son admission dans la gilde de Saint-Luc, vivait encore en 1574; il était le 7 septembre 1573 veuf, ayant un enfant d'un an et demi, né d'Anne Uyterhoeven [1]. Certain Pierre Rogouts, sculpteur, fut proposé, en même temps que Simon, en 1574, comme candidat pour les fonctions de *waerder-meester,* sorte de priseur estimant les œuvres produites par les membres de la corporation des artistes. La même année et aux mêmes fonctions, un autre sculpteur, Pierre van den Blocke, fut proposé pour partager les devoirs que l'on voulait imposer à P. Rogouts. De ce nom nous rencontrons encore deux sculpteurs, François et Gilles van den Blocke. François toucha en 1556-57 la somme de douze livres et autant d'escalins, en acquit des sculptures dont il avait orné une chambre à l'hôtel de ville de Malines [2]. Quant à Gilles, il exécuta en 1560-61, en compagnie d'Antoine van Duerne et de Gilles van Muysen, une grande quantité de morceaux pour la cavalcade de l'année courante; ces pièces consistaient en figures humaines, chapiteaux, mains, tourterelles, cartouches, blasons etc. [3] G. van den Blocke se décida à aller tenter la fortune ailleurs et se rendit à Dantzig, payant avant son départ trente livres de droits d'issue [4]. Touchant Gilles van Muysen nous

[1] *Chambre pupillaire.*
[2] Comptes de Malines.
[3] Idem.
[4] Idem, 1565-66.

n'avons recueilli d'autre renseignement que celui que nous venons de mentionner. Dans la série de nos peintres nous avons cité des artistes portant également les noms de Gilles van Muysen et de François van den Blocke, mais nous croyons devoir distinguer ces peintres des sculpteurs [1].

Dans le *Liggere* d'Anvers sont inscrits deux sculpteurs malinois du XVI[e] siècle : ROMBAUT ZELEER (VAN ZELLAER), franc-maître à Anvers en 1550, et PIERRE DE SELLAER (ZELLAER), maître dans la même ville en 1551, où il donnait l'instruction artistique à deux élèves, JEAN VAN CAMPEN en 1557, et JEAN BREBOS en 1567.

GUILLAUME VAN TIELBORCH sculpta en 1586, pour l'église de Saint-Jean à Malines, une statue de la *Sainte Vierge;* qui fut placée sur l'autel de Notre-Dame dit *Boems-autaer* [2]. Le 10 septembre 1598 vivait Anne van Loock, veuve de cet artiste [3].

SIMON COOLS, sculpteur mentionné dans un acte des adhéritances de Malines le 27 mars 1527. Un autre acte des mêmes sources révèle l'existence, au 8 mars 1536, d'un JEAN BOEYENANS, dit aussi BOYENHALS, qualifié *kleystekker.*

Dans l'obituaire de Saint-Rombaut nous avons relevé deux inscriptions funèbres d'une rédaction

[1] *Les peintres malinois,* pp. 297, 307, 308.
[2] *Chronique artistique de l'église de Saint-Jean,* 1874, p. 20.
[3] *Chambre pupillaire.*

bien obscure, mais se rapportant néanmoins à des imagiers. Les voici :

« 1507. Penultima januarii. (*Obiit*) AERT DE BELDSNYDERE in de Molestrate by Papegaeys.

» 1520. 6 januarii. (*Obiit*) De huysvrou van Wouter de Beeltsnydere opt Vlietken [1]. »

PHILIPPE DE SAVE ne nous est connu que par une œuvre unique, une statue en bois représentant *Saint-Rombaut*. Les comptes de l'église métropolitaine de Malines consignent en 1595 une somme de v florins payée à l'occasion de cette image placée « contre le pilier sous la tour. » Cette figure est perdue.

NICOLAS RAEL, sculpteur malinois, habitant dans la rue des Beggards, travailla en 1573 pour l'église collégiale de Lierre. Nous trouvons au XVII[e] siècle un sculpteur, dont le nom se rapproche du dernier, c'est CONRAD DE RAEL, qualifié *beldesnyder*, fils de Philippe et de Claire Verbrugghen, tous deux décédés, d'après un acte de 1642 [2].

GUILLAUME VAN DEN BROECKE, dit PALUDANUS, tailleur d'images, de Malines, fils d'Henri, fut reçu maître de la gilde de Saint-Luc à Anvers, en 1557; il devint bourgeois de cette ville le 15 décembre 1559. Le *Liggere* d'Anvers complète les renseignements qui précèdent en signalant quelques unes des œuvres de cet artiste :

[1] *Vlietken*, il s'agit ici du Coolvliet, près du Marché au Beurre.
[2] *Adhéritances de Malines.*

En 1566-67, il exécuta pour l'église de Notre-Dame de Noël " trois statues placées, au-dessous de la poutre du crucifix; „ il se construisit une maison en 1567 dans la rue du Canal, aujourd'hui rue Rubens. Cet artiste, décédé à Anvers, fut enterré dans l'église de Saint-Jacques; sa pierre sépulcrale portait qu'il trépassa le 2 mars 1579, à l'âge de cinquante ans [1]. Voici cette inscription funèbre :

Merct.
Wie rust hier door de doot subiect?
T'is Guilliam Paludanus beldsnyder ghepresen.
Int leven ouwt ontrent L jaeren perfect.
Sterff den II meert soo elc mag lesen.
Godt wil door Christum syn salicheit wesen.
MDLXXIX.

Le peintre en bâtiments, Guillaume Polodaen (Paludanus), de Malines, qui obtint la franche-maîtrise dans le serment anversois de Saint-Luc en 1607, est, sans doute, un parent de notre sculpteur, à la famille duquel appartenaient également les van den Broeck, que nous avons rencontrés parmi les coloristes du XVIe siècle.

Jacques Tissenack, sculpteur malinois, issu d'une famille de peintres, devint franc-maître dans son art à Anvers en 1600 [2].

Nous clôturerons la série des sculpteurs du XVIe siècle en mentionnant le nom d'Anne de

[1] *Inscriptions funéraires de la province d'Anvers,* II, 197.
[2] Rombauts et Van Lerius, *Le Liggere d'Anvers.*

Coxie. Cette fille du célèbre Michel et d'Ide van Hasselt, sa première épouse, s'occupait de sculpture à en croire la tradition et l'assertion de E. J. Smeyers; rien cependant n'est venu confirmer authentiquement ce fait; tout ce que nous savons relativement à Anne de Coxie, c'est qu'elle naquit vers 1547 et qu'elle embrassa l'état religieux au béguinage de Malines [1].

---

[1] *Registres aux testaments,* 11 avril 1587. — *Adhéritances,* 1573. — Voir article Coxie, dans *Les peintres malinois.*

CRAYON GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE FAYD'HERBE [1].

- ANTOINE FAYD'HERBE, brasseur, épousa à Malines :
  1° A Saint-Rombaut, le 15 août 1573, Livine Grauwels.
  2° Le 7 février 1602, Guillelmine Wellens.
  - Henri Fayd'herbe, sculpteur, né à Malines en 1574, y décédé le 30 avril 1629, épousa :
    1° A Saint-Rombaut, le 9 mai 1599, Digna Ponsaert.
    2° A Saint-Jean, le 17 janvier 1615, Cornélie Franchoys, morte le 26 août 1670; elle se remaria avec le sculpteur Maximilien Labbé.
    - **Du deuxième lit.**
      Plusieurs enfants, parmi lesquels :
      Luc Fayd'herbe, statuaire et architecte, né le 19 janvier 1617, mort le 31 décembre 1697; il épousa à Saint-Rombaut, le 1 mai 1640, Marie Snyers.
      - Cornélie, bapt. à Saint-Rombaut le 28 octobre 1640. épousa Jean Bogaerts.
      - Marguerite, née 27 mars 1642, épousa Jean Boon.
      - Anne-Barbe, née 4 décembre 1643, morte le 14 novembre 1703, épousa le 24 juin 1666 Jean van Delen, sculpteur. mort le 10 mars 1703 à Bruxelles.
      - Henri-Remi, né 10 octobre 1645, mort en 1652.
      - Luc, né 12 mai 1648, mort 1651.
      - Rombaut, né 12 décembre 1649, mort jeune.
      - Marie-Anne, née le 10 octobre 1651.
      - Jean-Luc, sculpteur, architecte, né le 28 août 1654, mort le 29 juillet 1704, épousa à Saint-Rombaut, le 22 octobre 1682, Jeanne-Marie de Croes.
      - Élisabeth, née le 11 juillet 1656, épousa N. Milaens.
      - Catherine, née le 14 août 1658, épousa Louis van Goorlaeken.
      - Corneille, né le 10 avril 1661, mort le 15 avril suivant.
      - Henri-Corneille, né le 10 mars 1663. décédé en 1730.
  - Antoine Fayd'herbe, sculpteur, épousa à Saint Rombaut, le 6 mai 1606, Charlotte van Casteele.
    - Livine, née 1 mars 1607.
    - Claire, née 17 janvier 1609.
    - Marie, sculpteur, née 22 janvier 1611.
    - Antonine, née 8 avril 1613.
    - Caroline, née 28 juillet 1614.
    - Pétronille, née 14 août 1616.
  - Marie Fayd'herbe.

[1] Armoiries : *d'argent à la fasce de gueules accompagnée de trois gerbes de sinople.*

IV.

Les sculpteurs du XVIIe siècle.

Sommaire : Les Fayd'herbe. — Rombaut Pauli. — Jacques Voorspoel. — Rombaut Verhulst. — Nicolas van der Vekene. — Laurent van der Meulen. — François Langhemans. — Jean van der Steen. — Les sculpteurs secondaires.

—

Les Fayd'herbe.

L'avénement des archiducs Albert et Isabelle ouvrit une nouvelle période à l'histoire politique de notre patrie ; il commença un règne de paix, dont les bienfaits influèrent nécessairement sur le développement artistique et sur le progrès matériel. Le XVIe siècle avait assisté au lever de la Renaissance, mouvement qui fut arrêté malheureusement, dans sa marche, par des guerres et par des dissensions civiles et religieuses. Mais lorsque ces tristes temps, dont les dévastations des iconoclastes signalèrent les plus mauvais jours pour l'art, furent passés, le calme fit renaître l'espérance et l'on songea à relever les ruines qui couvraient notre sol.

A la suite de la destruction des images, une ère de réparation commença ; les peintres et les sculpteurs affluèrent et tentèrent de rétablir dans les temples les œuvres d'art qui y manquaient. Nos sculpteurs se mirent à l'œuvre et peuplèrent les églises de pièces nouvelles. Ces productions toutefois apparurent avec un caractère inconnu jusqu'alors, car elles avaient perdu, sauf de rares exceptions, le type de l'ancienne école gothique; toutes étaient marquées au coin de la Renaissance; elles visaient à s'affranchir du vieux style et à imiter, avec plus ou moins de succès, les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Les relations avec l'Italie, devenues plus nombreuses et plus faciles, réagirent puissamment sur notre statuaire nationale, qui commença dès lors à subir les effets de l'influence étrangère de Michel-Ange. Sous cette inspiration se produisirent un grand nombre d'œuvres sans caractère propre, mais dans lesquelles on reconnaît un singulier mélange de la manière italienne jointe à la manière flamande.

Cette époque d'indécision et de tâtonnement était transitoire et ne pouvait durer, car notre sculpture devait nécessairement finir par tomber dans l'un ou l'autre type spécial; ce moment devait arriver lorsqu'une main puissante parviendrait à imprimer à l'art un mouvement général et décisif. C'est dans la première moitié du XVIIe siècle que Rubens créa le type spécial qui depuis caractérisa la Belgique; son vaste génie subjuguant toutes les branches de l'art, leur commu-

niqua la manière large et hardie qui le plaça à la tête de l'Ecole flamande. Les sculpteurs malinois éprouvèrent cette impulsion rubénique à divers degrés, mais elle se manifesta d'une manière non équivoque dans les œuvres de Luc Fayd'herbe. Ce personnage comptait dans sa famille plusieurs sculpteurs; avant donc de nous occuper de lui, nous dirons un mot de ses parents qui le précédèrent dans la carrière artistique.

§ 1. *Henri Fayd'herbe* [1].

Henri Fayd'herbe, fils du brasseur Antoine et de Livine Grauwels, sa première femme, naquit à Malines en 1574 [2]. Il était enlumineur, doreur et adroit sculpteur de petites figurines en albâtre. Au mois de septembre 1588, il entra dans la gilde de Saint-Luc de sa ville natale, et il commença son apprentissage chez Melchior d'Assonville, étoffeur, natif de Bruges. Le 17 juillet 1599 il fut reçu franc-maître. Après cette époque, il alla séjourner à Anvers où il demeurait, d'après une déclaration faite par le notaire Fabri, le 30 juillet 1608. L'acte officiel, dont il s'agit, fut dressé sur la demande des enlumineurs Rombaut van Avont et Philippe Wellens; il y est dit que Fayd'herbe, décorateur d'images, approchait de

[1] *Notes de Smeyers, de Maeyere, du Trieu,* etc., etc.

[2] Antoine Fayd'herbe acheta le 8 juin 1584 une maison, servant autrefois de brasserie, nommée l'*Éléphant,* à côté du pont dit *Hondsbrugghe,* dans la rue Sainte-Catherine (*Vierschaer*).

sa trente-troisième année; qu'autrefois il avait eu un atelier à Malines, mais qu'à la suite de revers il avait dû fermer sa maison, et qu'il vint alors à Anvers se mettre à la disposition d'autres maîtres en qualité de simple ouvrier. Une autre déclaration de 1610, nous apprend que maître Henri à cette époque encore résidait à Anvers dans la rue des Peignes et qu'il y travaillait aux gages de son ancien maître Melchior d'Assonville, également établi à Anvers. Cette seconde pièce rapporte que du temps où Fayd'herbe était encore à Malines, il y avait eu pour élèves Rombaut van Avont et Philippe Rael, et qu'il quitta sa ville natale à défaut d'ouvrage, la plupart des statuaires polychromant eux-mêmes leurs œuvres; or, notre artiste s'occupait surtout à mettre des statues en couleurs, car comme sculpteur d'albâtre il n'avait guère, faute de demandes, de nombreuses occasions d'exercer son talent.

Nous ne connaissons pas exactement l'année du départ de Fayd'herbe pour Anvers. En 1603 il était encore à Malines, car par une dépêche adressée le 4 novembre 1603, au Magistrat de Malines, le duc d'Havré appela notre artiste à Bruxelles, afin qu'il vînt dorer un tableau appartenant à l'infante d'Espagne [1].

Dans les notes délaissées par H. Fayd'herbe nous trouvons la mention de quelques-uns de ses travaux. D'après cette source, il conste qu'il travailla avec les sculpteurs-enlumineurs, Gaspar

[1] *Les peintres malinois*, p. 298.

Schillemans, Abraham van Avont et Martin van Calster. Il polychroma pour compte de son frère Antoine Fayd'herbe, à raison de 40 florins, une image de la *Sainte-Vierge* et *deux anges* taillés par ce dernier, ainsi que deux statues, *Sainte-Elisabeth* et *Saint-Augustin*, qu'Antoine fut obligé de vendre à l'hôpital d'Hulst, à raison de 6 florins, au lieu de 26 florins, à cause de la mauvaise qualité du bois.

Il reçut également 4 florins de son frère, pour avoir peint un blason en pierre, sculpté par celui-ci.

Il décora de couleurs, au prix de 24 florins, la croix triomphale et les figures accessoires, hautes de quatre pieds, que Martin van Calstere avait exécutées pour le couvent de Leliendael à Malines.

Les capucins de Bruxelles lui confièrent la peinture de quatre statuettes. Pour les jésuites de Malines, il bronza deux figures à raison de 180 florins, et il argenta pour les mêmes cinq bustes et quatre bras, ce qui lui valut 192 florins. Il couvrit enfin de feuilles métalliques une branche de laurier, destinée à la châsse de Saint-Rombaut.

En 1629, sa veuve reçut le paiement de la peinture de deux stations, placées au cimetière de Notre-Dame au-delà de la Dyle.

Fayd'herbe forma à Malines divers élèves dans l'art de polychromer; parmi ceux-ci nous connaissons Antoine Vermeulen en 1599, Jean Ceulemans en 1619, Jacques Lauwers en 1620, Gérard

vander Meulen en 1622, et Antoine de Helt en 1623 ; nous avons mentionné déjà ces personnages dans notre étude sur les peintres. C'est lui aussi qui dirigea les premiers essais de sculpture que fit son fils Luc Fayd'herbe.

Henri Fayd'herbe était meilleur poëte flamand qu'artiste, mais nous n'avons pas à l'apprécier sous ce rapport ; il était l'un des membres les plus actifs de la chambre rhétoricienne " de Peoene, „ où ses sonnets et ses compositions poëtiques eurent le plus grand succès. Notre artiste avait choisi pour devise un adage assez piquant : *Groote lust, selden rust.* Plusieurs de ses œuvres littéraires sont insérées dans le recueil poétique intitulé : *Schatkist der philosophen. Mechelen, by Jan Jaye.*

Il épousa dans l'église métropolitaine de Malines, le 9 mai 1599, Digne Ponsaert; après le décès de celle-ci il convola en secondes noces, à Saint-Jean à Malines, avec Cornélie Franchoys, fille de Corneille et de N. Raps, née en 1582; elle était sœur du peintre Luc Franchoys le vieux. Étant veuve à son tour, Cornélie Franchoys contracta une nouvelle union avec Maximilien Labbé, enlumineur et sculpteur.

Henri Fayd'herbe décéda à Malines le 30 avril 1629 ; ses obsèques eurent lieu à Saint-Rombaut avec service de troisième classe ; il fut enterré au cimetière paroissial, où une inscription tumulaire, qu'il avait composée lui-même, fut placée contre le mur de la petite chapelle de Saint-Rombaut. Cette épitaphe était ainsi conçue :

HIER LICHTER TWEE BY-EEN, S'HEEREN ROEPEN VERWACHTEN
T'WELCK WY DOOR SYN KRACHTEN GELOOFDEN OPENBAER
MAER MITS WY ZYN VOORWAER HEEL YDEL VAN GHEDACHTEN
SAL DEN LESER ACHTEN VOOR ONS BIDDEN TE GAER
WANT SOO GHY VOORWEET CLAER SOO CHRYDY LOON HIER
SELDEN RUST [NAER.

HENDRICK FAYD'HERBE STERF OP DEN 30 APRIL
ANNO 1629, ENDE CORNELIA FRANCHOIS ZYN
WETTIGHE HUYSVROUWE, STERFF DEN 26 AUG.
ANNO 1670.
BIDT VOOR DE ZIELEN.

Les décorations qui entouraient cette épitaphe furent taillées par la main du fils des défunts, Luc Fayd'herbe.

Sous cette pierre s'en trouvait une plus petite avec ces mots :

HIER IS BEGRAVEN
MAXIMILIAEN LABBE,
BEELTHOUWER,
26 NOV. 1675[1].

§ 2. *Antoine Fayd'herbe.*

Antoine Fayd'herbe, frère puiné du précédent, épousa à Saint-Rombaut à Malines, le 6 mai 1606, Charlotte van Casteele, dont il eut six filles. Le 11 juillet 1605 il avait été admis en qualité de maître dans la jurande des artistes malinois; son droit d'entrée s'éleva à 20 florins. Plus tard il

[1] *Mechelen opgeheldert in haere kercken*, etc., tome I, p. 156.

fut choisi doyen en 1621 et en 1628. Il mourut dans la rue de Sainte-Catherine, dans la maison « de Corenbloem » (le Bleuet), faisant le coin du pont sur la Mélane, le 8 octobre 1653.

Outre les œuvres de cet artiste dont nous avons déjà parlé dans l'article consacré à son frère Henri, nous citerons encore les suivantes : il avait livré au peintre Josse Stevaert une figure de *la Sainte Vierge*, taillée dans le bois provenant de l'arbre de Montaigu, au prix de trois florins [1]. Il exécuta une image du même genre et faite du même bois pour l'église de Saint-Jean à Malines; cette statuette, qui lui fut payée sept florins le 28 octobre 1623, est encore vénérée dans cette église; elle est de proportions fort petites.

En 1626-27, il toucha septante florins pour avoir peint et sculpté une image de *Notre-Dame des sept douleurs* pour compte de la confrérie de ce nom, établie dans l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle [2]. Nous croyons que cette image a disparu de l'église, lorsque celle du même sujet par Luc Fayd'herbe y a été placée.

Il exécuta, en 1626-27, cinq statues qui furent posées sur le buffet d'orgue de l'église d'Anderlecht, à raison de 90 florins.

Lors de l'entrée à Malines du prince-cardinal, la ville se mit en frais pour faire à ce personnage une brillante réception; une grande partie des

[1] *Chambre pupillaire,* 12 mai 1628.

[2] *Comptes de la confrérie de Notre-Dame des Sept Douleurs.*

décorations exigées par la circonstance furent exécutées par A. Fayd'herbe. L'artiste toucha 449 florins pour l'ensemble de son travail, qui comportait la sculpture d'images placées sur les arcs de triomphe ; des lions, des aigles et des blasons, ornant l'estrade dressée à la grand' place ; enfin la restauration de l'écusson et de ses supports, qui surmontait l'entrée du palais du Grand-Conseil. Ces dépenses sont consignées dans les comptes communaux des années 1634-35.

En 1635, il dirigeait un élève du nom de François Verstraeten ; celui-ci interrompit ses études et les acheva plus tard, le 16 mai 1651, dans l'atelier de Luc Fayd'herbe.

L'une des six filles de ce sculpteur, Marie Fayd'herbe, s'occupait également de l'art qu'exerçait son père. Convaincue de la valeur de son talent, cette fille voulut partager les avantages de la corporation de Saint-Luc, et à cet effet elle adressa une requête aux autorités communales le 20 décembre 1632. Le ton de sa lettre étant empreint de jactance, et peu flatteur pour les artistes de Malines qu'elle traitait de « fabricants à la douzaine, » huit sculpteurs répondirent le 12 janvier 1633 à sa demande, et s'offrirent à entrer en lice avec la jeune fille ; nous ne savons quelle fut le résultat de la proposition, mais nous croyons utile et intéressant de donner copie de la dépêche que le métier fit parvenir au magistrat, copie dont l'original repose à l'hôtel-de-ville de Malines.

« Alsoo Marie Fayd'herbe, Anthonis dochter, by sekere

haere requeste van december 1632 aen myne heeren schepenen deser ghepresenteert, seer vermetelyk ende beroemelyk vanteert dat zy soo goeden meesterse in de conste der beeltsneyden zouden wesen, dat er geen meester int ambacht vant selve wesende, haer en zoude connen beschamen, ververschende ende versterkende dit beroemelyk spreken oock by haere geschrifte van 20 december daer naer met deze woorden, dat zy de voorscrevene meesters int werken niet schuldich en is, maer en extimeert voor dozynwerkers, jae soo ist dat de ondergeschrevene meesters supposten van den schilders ambacht hun lieden rapport gedaen wesende vant geallegeerde van de voorscrevene Maria Fayd'herbe by de dekens van den selven schilders ambachte, sy lieden qualyck verdragen connende deze onwaerachtige ende vermetelyke positie die hun oock te zeer schandaleus is als strekkende tot verminderinge van hunne eere ende reputatie, over een gedragen hebben haer daer in te confonderen en te dien volgende verclaren by desen dat zy te vreden zyn elck besonder ende sonder assistentie van iemant ter werelt te compareren en hun te laeten vinden in sulcken camer ende plaetse als de voorscr. heeren schepenen sullen ordineren, ende aldaer om het constichste tegen de voors. Maria te werken, ende dat int maken van alderhande figueren te weten groote ende cleyn zoo van hout als van steen, verre zy ook begeert te compareren, dies wy ondergeschreven ons submitteren ten seggen van meesteren van ander steden ompartydig wesende. In teeken van dien hebben wy ondergeschrevene die al te saemen onderteekent desen 12 january 1633.

« François van Loy; Rombaut Verstappen; Peeter de Cael; Rombout Rigouts; Lieven van Eeghem; Baptiste van Loy; Franchois Delva; Maximiliaen Labe. »

Marie Fayd'herbe naquit à Malines le 22 janvier 1611. Nous ne possédons aucun détail ni sur sa vie, ni sur son talent, ni sur ses œuvres.

§ 3. *Luc Fayd'herbe*[1].

Luc Fayd'herbe est l'artiste le plus populairement connu à Malines, bien qu'il ait eu dans l'art de la statuaire des émules sérieux parmi ses concitoyens : Colyns, Pauli, Verhulst ne lui étaient à certains égards pas inférieurs, mais leur réputation locale ne s'étendit jamais autant que celle de Luc Fayd'herbe. Les causes de la grande renommée qu'acquit notre statuaire dans sa ville natale sont triples; d'abord l'époque du décès de Fayd'herbe n'est éloignée de notre temps que d'un siècle et demi ; ses œuvres sculpturales foisonnent à Malines, où non seulement peu d'églises, de monastères et d'édifices civils ne renferment de productions de sa main, mais où même bon nombre d'amateurs exhibent encore quelque morceau dû à son talent; enfin, architecte, statuaire et sculpteur, il a laissé de chacun de ces genres dans sa ville des monuments importants, qui ont continué à y entre-

[1] *Biographies manuscrites par E. J. Smeyers, de Maeyere, de Bruyne.* — *Notice sur la vie et les ouvrages de Lucas Fayd'herbe,* par A. Van der Poel. Malines, 1854. — Ch. du Trieu de Terdonck, *Notice sur la vie et les ouvrages de Luc Fayd'herbe.* Malines, 1858. — *Mechelen opgeheldert in haere kercken, cloosters,* etc. — De Bie, *Gulden Cabinet van de vry edel schilderkunst.* — F. Goethals, *Histoire des lettres, des sciences et des arts,* t. IV, p. 177. — *Album biographique,* publié par J. A. Chabannes, tome I. — *Mechels berigt,* 1783, etc. — J.-B. Schayes, *Hist. de l'architecture en Belgique.*

tenir le souvenir de sa mémoire. Cette dernière circonstance a puissament contribué à mettre Fayd'herbe en relief et au-dessus de certains collègues dans l'art, Malinois aussi, mais qui n'ont pas eu le bonheur ou l'occasion de laisser leurs productions en héritage à leur patrie.

Si la célébrité de Luc Fayd'herbe a été un peu surfaite au détriment de quelques-uns de ses concitoyens, il est incontestable cependant qu'il possédait un grand et beau talent. Enfant de l'école de Rubens, il traduisit par le ciseau les principes de grandeur et de largesse, qui distinguaient le pinceau du maître : il comprenait l'idée Rubénique et il la rendit souvent avec succès dans les images qu'il exécuta. Comme architecte son savoir-faire était également remarquable ; il avait une conception grandiose et hardie, dont la coupole de Notre-Dame d'Hanswyck et le maître-autel de la basilique métropolitaine de Saint-Rombaut, fournissent chacun dans leurs genres de frappants exemples.

Comme plusieurs disciples de l'école de Rubens, Fayd'herbe n'hésitait pas à compromettre parfois la vérité d'une ligne de dessin, ni à exagérér une partie anatomique lorsqu'il lui semblait que l'aspect éloigné ou général exigeait ces infractions dans ces statues. Cependant, malgré l'étonnante facilité dont il était doué, il était prudent, car chaque fois qu'il devait exécuter une œuvre importante, il priait quelque peintre, le plus sou-souvent Jacques de Horne, de la lui esquisser sur toile, en grisaille, afin qu'il put ainsi juger de l'effet que son morceau devait produire.

Luc Fayd'herbe fut baptisé à Saint-Rombaut le 19 janvier 1617; il naquit dans une maison appelé “ *le Saint-Esprit*, „ rue Sainte-Catherine, où habitait son père, Henri Fayd'herbe. Sa mère, Cornélie Franchoys, était la sœur de Luc Franchoys le Vieux et la tante des excellents peintres Luc Franchoys le Jeune et Pierre Franchoys. Celle-ci ayant perdu son mari lorsque son fils Luc avait à peine douze ans, ne tarda pas à contracter une nouvelle union avec un sculpteur médiocre, Maximilien Labbé, lequel continua dès lors à diriger le talent naissant de son beau-fils, mais dont Henri Fayd'herbe avait déjà commencé l'instruction artistique. Après avoir étudié sous cette direction insuffisante, Luc quitta Malines lorsqu'il était âgé de dix-neuf ans; il se rendit à Anvers, où Rubens l'accueillit parmi ses élèves en 1636. J'ignore à quelle faveur il dut de recevoir l'hospitalité sous le toit même du célèbre artiste; le disciple passait la plupart de ses journées en compagnie du grand peintre et il fut honoré par lui d'une amitié et d'une bienveillance toutes spéciales. Cet ensemble de circonstances eut une forte influence sur le développement intellectuel du jeune Malinois, et le sens artistique de Rubens pénétra peu à peu dans le cœur de son apprenti. Trois années de cette précieuse direction suffirent pour former le goût et la main de notre compatriote, qui avait en même temps puisé de grands enseignements dans l'illustre entourage, qu'il rencontrait journellement dans l'atelier du prince de l'École.

En 1640, Fayd'herbe fut reçu en qualité de franc-maître dans la jurande des artistes de Malines. Ce n'est pas sans regrets qu'avait eu lieu la séparation entre le maître et l'élève, car au moment du départ de son protégé, Rubens éprouva le besoin de conserver quelqu'objet façonné par cette main qu'il avait conduite et qu'il aimait; les deux artistes s'échangèrent donc des souvenirs, produits de leurs talents réciproques, le grand peintre pria le jeune sculpteur de lui exécuter plusieurs petites figurines en ivoire, d'après des modèles qu'il ne dédaigna pas de dessiner lui-même. Ces objets ornèrent l'atelier d'Anvers tant que vécut Rubens; après le décès de celui-ci, ces pièces sculpturales furent vendues et achetées pour enrichir les collections de l'électeur palatin [1]. Non content d'exprimer à Fayd'herbe en personne le prix qu'il attachait à son talent, Rubens voulut lui donner une attestation publique de son estime; à cet effet il lui délivra le 5 avril 1640 un brillant certificat, rédigé en langue flamande et signé de son nom. Cette pièce rapporte que Fayd'herbe avait travaillé pendant plus de

[1] Une lettre écrite par Rubens à Fayd'herbe, datée du château de Steen sous Elewyt, le 17 août 1638, et dont l'original m'appartient, prouve la grande confiance que le maître avait en son élève. Il résulte de cette missive que Luc avait la garde de l'hôtel de son maître pendant que celui-ci se trouvait à son château et qu'il avait la direction de l'atelier; à ce sujet Rubens lui fait dans son épître diverses recommandations relatives à l'envoi de tableaux, aux soins à donner à son cabinet de travail, à la récolte des fruits de son jardin, etc.; enfin il l'engage à fermer la maison et à venir le réjoindre à Steen.

trois années sous l'inspiration de Rubens; que ce maître conservait de lui plusieurs ivoires d'un travail bien compris; que la statue de Notre-Dame, œuvre d'une grande beauté et qu'il avait exécutée pour l'église du Grand Béguinage à Malines, était son œuvre personnelle pour laquelle il n'avait usé du concours de personne et à laquelle nul artiste ne pourrait apporter d'améliorations. En conséquence de ces rares dispositions, Rubens prie toutes les villes de vouloir accorder à Fayd'herbe les franchises et priviléges que celui-ci pourrait réclamer dans la suite.

C. De Bie, l'historiographe des peintres, contemporain de Fayd'herbe, a mentionné cette pièce honorable dans son ouvrage; depuis M. Gachet, dans ses *Lettres inédites de P. P. Rubens*, en a traduit le texte. La recommandation qu'avait faite Rubens relativement aux franchises à accorder à son élève, reçut bientôt sa confirmation à Malines; car le 23 juillet 1640, l'autorité communale de cette ville octroya à L. Fayd'herbe l'exemption des droits sur la bière et sur le vin, des contributions personnelles, du logement militaire et de l'obligation de monter la garde, lui permettant de remplacer ce dernier devoir par la fourniture d'un lit garni et une certaine indemnité pour l'entretien du guet [1].

A peine rentré dans la commune natale, le jeune statuaire y fixa son établissement définitif et s'y mit en ménage; le 1 mai 1640, il épousa dans

[1] *Archives de Malines. Rood-boeck,* tome I, p. 274.

l'église métropolitaine, Marie Snyers, fille d'André et de Marguerite Peeters. Leur union fut si longue et heureuse que le 15 mai 1690, les époux célébrèrent le cinquantième anniversaire de leur mariage. A cette occasion leur gendre Louis van Goorlaecken, époux de Catherine Fayd'herbe, leur dédia une pièce de vers flamands étendue, qui a été imprimée à Malines chez Jean Jaye.

De leur mariage provinrent douze enfants; parmi ceux-ci quelques-uns, conservant les traditions artistiques de la famille, cultivèrent l'art, mais sans atteindre jamais à un haut degré de perfection. Nous reviendrons sur ces artistes à la fin de cette notice.

Fayd'herbe mourut d'une maladie de langueur, épuisé, sans doute, par le travail. E. J. Smeyers rapporte que vers la fin de son existence la maladie prit le caractère de la phthisie et qu'elle altéra autant le moral que le physique du grand artiste : son esprit était devenu si faible que peu avant sa mort il exigea que l'on plaçât un bâton à côté de son lit, il s'imaginait alors avoir sous les yeux la verge d'Aaron. Il s'éteignit, sans souffrances, le 31 décembre 1697. Bien qu'il se fût réservé un caveau sépulcral dans l'église d'Hanswyck pour lui et pour ses héritiers, ainsi que le droit de placer des inscriptions funéraires sur les arcades qui soutiennent le dôme [1], sa dépouille fut déposée dans l'église de Saint-Rombaut, non loin de la chaire, sous la tombe d'André Snyers et de

[1] Protocoles du notaire Croon. Acte du 24 juillet 1676.

son épouse Marguerite Peeters [1]. Les obsèques furent célébrées le 3 janvier 1698 dans l'église métropolitaine.

Nous ignorons à quelle cause il faut attribuer que ni Fayd'herbe, ni ses enfants n'ont été enterrés dans l'église d'Hanswyck, où ils avaient acheté leur droit d'inhumation. Les pierres de marbre noir encastrées dans les cintres des petites nefs sous la coupole ne reçurent leurs destinations que dans le courant de ces dernières années; l'une d'elles porte la mention funèbre du dernier Fayd'herbe, prêtre, mort en 1840; sur une autre l'on rappela la mémoire de l'auteur même du temple, en ces termes :

D. O. M.
ET
PIAE MEM.
ILL. SCULPTORIS
LUCÆ FAYD'HERBE
HUJ. ECCL.
CONDITORIS
QUI OB. 31 x^{bris} 1697.
R. I. P.

Fayd'herbe était d'une constitution nerveuse et grêle, il était peu élevé de taille. Son portrait fut peint par Gonsalès Coques et gravé par Pierre de Jode; cette miniature appartient aujourd'hui à M. van den Wiele-van den Nieuwenhuysen, de Malines; elle servit à la gravure qui orne le *Gulden cabinet* de De Bie et à une lithographie

[1] *Mechelen opgeheldert*, etc., tome I, p. 125.

exécutée en 1854 par Aug. van den Eynde. Un autre de ces portraits, peint lorsqu'il était plus jeune, fut exécuté par Pierre Franchoys; il est conservé au Musée de Malines (nº 37). M. van den Wiele possède aussi un remarquable tableau par Jean-Ant. de Coxie, où sont représentés outre le grand sculpteur, son fils, sa bru et ses petits-enfants [1].

La ville de Malines érigea en 1854 une statue à Luc Fayd'herbe; cette œuvre remarquable, placée dans le vestibule de l'hôtel-de-ville, a été confiée à la main habile de Jean-Bapt.-Joseph de Bay.

Luc Fayd'herbe mourut dans la demeure qui lui appartenait, sise dans la rue de la Chaussée. Il acheta cette propriété le 3 septembre 1669 [2]; la maison portait au moment de l'acquisition le nom : *Roi de France,* mais en vertu d'une autorisation de la ville du 23 décembre 1669, l'artiste lui donna pour enseigne *le Roi d'Espagne.*

Il est à regretter pour le talent du maître malinois qu'il n'ait pu étudier de près les chefs-d'œuvre de l'antiquité; ce complément manquait à son savoir et le statuaire lui-même ne se faisait aucune illusion à cet égard, puisqu'il avait formé, au sortir de l'atelier d'Anvers, le projet de se perfectionner en Italie; son établissement matrimonial l'empêcha de réaliser ce désir, comme nous le voyons par la lettre de félicitations de mariage que Rubens lui adressa le 9 mai 1640 [3].

[1] *Les peintres malinois,* p. 191.
[2] *Adhéritances de Malines.*
[3] Gachet, *Lettres inédites de P. P. Rubens.*

Fayd'herbe s'était voué corps et âme au développement de l'art à Malines, aussi dans le but de faire progresser l'enseignement artistique dans sa ville natale, il forma avec d'autres artistes un plan pour établir une académie. Poursuivant cette idée, il voulait rompre complétement avec les anciens principes qui gouvernaient les maîtrises et les corporations, mais ce fut là l'obstacle qui fit échouer l'accomplissement de sa pensée [1]. Plusieurs fois le statuaire manifesta la répugnance que lui causait l'antique organisation des gildes et il tâcha de réagir contre elles dans chaque circonstance ; ainsi il prit parti pour J. Cossiers, peintre anversois, qui avait été, en 1656, appelé à décorer de tableaux l'église du Grand-Béguinage de Malines et qui de ce chef fut poursuivi par le métier ; mais le sculpteur et le peintre perdirent leur cause devant les doyens de Saint-Luc. Cependant Fayd'herbe, n'abandonnant point son ami Cossiers, crut avoir trouvé un moyen qui permit au peintre anversois de continuer à exercer son talent à Malines. A cet effet, il prit en 1661 Cossiers dans sa maison, le faisant passer pour son serviteur et voulant ainsi le couvrir par sa franchise personnelle ; cette fraude cependant ne lui réussit guère et Cossiers dut céder devant les statuts de la gilde.

Après avoir effleuré la vie de Luc Fayd'herbe, jetons un regard rapide sur ses œuvres ; nous diviserons celles-ci en œuvres d'architecture et en

[1] Voir *La peinture et la sculpture à Malines*, p. 51.

œuvres de sculpture; souvent, il est vrai, notre maître a uni son double talent dans l'exécution de ses monuments architectoniques.

Parmi les constructions de Luc Fayd'herbe, l'église paroissiale du monastère d'Hanswyck à Malines est son travail le plus important. La façade de cet édifice mesure plus de 20 mètres de long, et le vaisseau de l'église a une profondeur totale de 41 mètres. La façade du temple a été achevée dans le courant du siècle actuel sous la direction de M. Bouwens, architecte communal de Malines; celui-ci fit construire le fronton de l'église d'après le plan de Fayd'herbe, mais une erreur dans les proportions de la partie moderne a gâté l'aspect général de la construction.

La partie principale de l'édifice et d'une hardiesse vraiment surprenante, est le dôme qui couronne l'église; cette coupole, la première qui ait été élevée en Belgique, a une hauteur intérieure de 117 pieds. L'artiste a réservé tout son talent pour cette partie, au détriment même des nefs et du chœur de l'édifice. Si ce reproche peut lui être fait à juste titre, il faut cependant tenir compte des difficultés qu'il avait à vaincre pour établir une église sur un terrain étroit et resserré entre la Dyle et la voie publique. L'emplacement étant en pente vers la rivière, l'architecte se vit obligé de construire une crypte étendue pour pouvoir ensuite obtenir le niveau voulu pour le temple.

L'église de Notre-Dame d'Hanswyck fut commencée en 1663. Fayd'herbe se plaignit souvent de n'avoir pu réaliser son plan comme il l'aurait

voulu, grief qu'il imputa au monastère. Cette circonstance exige naturellement une grande circonspection dans le jugement que l'on voudrait porter sur cet édifice. De nombreuses discussions, des procès même s'élevèrent entre les moines et l'architecte; ces querelles, dont l'examen serait long et oiseux, ont été exposées avec assez de précision dans la notice sur L. Fayd'herbe par M. du Trieu de Terdonck [1]. La question même de savoir si l'autel principal de l'église est dû à notre architecte, est indécise encore; il est sûr cependant que ce dernier n'en revendiquait pas la paternité entière [2].

Luc Fayd'herbe associa son fils Jean-Luc à l'érection du temple de Notre-Dame d'Hanswyck. Le 10 septembre 1676, Jean-Luc Fayd'herbe se chargea d'une partie du voûtage de la nef de l'église; il s'engagea à parfaire la voûte du côté de la façade, moyennant un salaire de 300 florins, mais la journée des ouvriers, la fourniture de la petite bierre pour ceux-ci et les matériaux devaient être aux frais du couvent.

Nous regrettons de ne pouvoir examiner en détail ici les beautés et les défauts de l'église d'Hanswyck; les appréciations de cette nature ont été faites en partie dans les opuscules cités qui nous ont guidés pour la rédaction de cette notice biographique [3].

[1] *Notice sur la vie et les ouvrages de Luc Fayd'herbe,* 1858; notice publiée par A. Van der Poel, 1854.

[2] *Idem.*

[3] Neuf vues de l'église et du couvent d'Hanswyck, gravées

Le second monument que Fayd'herbe éleva à Malines est démoli depuis 1836 ; c'était un corps de bâtiment faisant face à la rue du Brul, et servant d'entrée au palais de Pitzembourg de l'ordre teutonique. Cette construction en pierre de taille, ornée de pilastres à bossage et d'un balcon, datait de l'année 1664 ; elle est reproduite en gravure dans *le grand Théâtre sacré de Brabant*, tome I, et dans le troisième volume de Sanderus, *Chorographia sacra Brabantiæ.*

L'église claustrale du monastère de Leliendael à Malines, également représentée par le burin dans le tome I de l'ouvrage cité de Sanderus et dans le premier volume du *Théâtre sacré de Brabant*, a été édifiée en 1674 d'après les dessins de Fayd'herbe (1662). Cet oratoire existe encore et présente un aspect élégant ; nous en avons parlé avec détails dans une brochure intitulée : *Le monastère du Val-des-Lys*, Louvain, 1868 [1].

Il était également l'ordonnateur de l'ancienne chapelle du grand séminaire, démolie en 1750, mais dont le plan est conservé par une gravure, dans le *Théâtre sacré de Brabant.*

par L.-J. Fruytiers, d'après les dessins de J.-B. Joffroy, ornent l'histoire flamande de ce monastère par P. Siré (1738). M. Schayes a donné également une vue intérieure de ce temple.

[1] Le vaisseau de l'église a une nef unique, dont la longueur est de 34 mètres 25 centimètres sur 10 mètres 56 centimètres de large. M. Schayes, dans son *Histoire de l'architecture en Belgique*, a donné la description de cet édifice.

Luc Fayd'herbe est l'auteur de plusieurs habitations particulières bâties à Malines ; parmi celles-ci nous connaissons d'une manière positive la maison située dans la rue de Sainte-Catherine, au coin du pont sur la Mélane. Cet édifice, élevé en 1684, offre un ensemble gracieux de décorations géométriques et d'enroulements en pierre de taille. Il est à supposer aussi que la maison *le roi d'Espagne*, propriété de notre artiste, a été rebatie par ses soins et sur ses dessins; cependant, le genre adopté dans cette façade n'a point le type du maître et paraît postérieur à son temps. Avant de se fixer en cette demeure où il mourut, Luc en occupa, mais pendant peu de temps, une autre dans la ruelle aux Chevaux; jusqu'à ces dernières années on y voyait deux bas-reliefs en terre cuite, représentant le buste du sculpteur et celui de son épouse.

Toutes les constructions de Luc Fayd'herbe ont le caractère du siècle de Rubens; on y rencontre des ornements rustiques, des pilastres et des colonnes à bossage, des châpiteaux corinthiens, des frontons rompus et des consoles renversées; ces productions ont un aspect riche et régulier, mais elles pèchent souvent par une lourdeur qui ne compromet cependant pas l'élégance.

Le maître-autel de l'église métropolitaine de Saint-Rombaut, ainsi que les tombeaux adjacents des archevêques, doivent être classés parmi les œuvres architectoniques recommandables de notre compatriote. Cet autel, sans

doute, contraste désagréablement avec le style de la basilique qu'il dépare; mais considéré en lui-même, on ne peut lui refuser une imposante simplicité; ses proportions sont grandioses et en parfaite harmonie avec les vastes dimensions de la cathédrale. Fayd'herbe lui-même considérait cet autel comme un de ses morceaux principaux, et à certains égards il n'avait pas tort. Il acheva cet ouvrage en 1665, ainsi que l'indiquent les deux chronogrammes du fronton, RVMOLDO CREVSENVS et SANCTUS RUMOLDUS; le savant jésuite G. Hesius et Vervoort approuvèrent le projet de l'architecte; le premier de ces deux artistes engagea même la ville à faire reproduire sur cuivre cet édicule qu'il considérait comme une merveille.

Lorsque Fayd'herbe construisit son autel, le chapitre métropolitain lui confia un travail d'ensemble se rattachant à cet objet principal et comprenant une clôture complète du chœur; le sculpteur s'engagea par écrit à mener cette entreprise à bonne fin; il fut convenu que celle des deux parties contractantes, qui se refuserait à l'exécution du plan admis, paierait une amende de 500 patacons. Fayd'herbe fut le premier à rompre l'accord et solda l'amende comminée; voici dans quelles circonstances : Lorsque son maître-autel était placé, il fut lui-même tellement ravi de l'effet que produisait son œuvre, qu'il ne voulait pas en offusquer la vue par une clôture à l'entrée du chœur, et il préféra une perte pécuniaire plutôt que la perte du mérite artistique

de son travail. Le chapitre ne tint cependant pas compte des considérations présentées par Fayd'herbe, car en 1672 il chargea Jean van der Steen de la besogne que l'auteur du maître-autel avait déclinée pour de si bons motifs. Cette clôture du chœur disparut en 1812.

En 1669, Luc Fayd'herbe plaça à peu de distance de l'autel en question, le monument funéraire de l'archevêque André Cruesen; un cénotaphe du même genre est répété symétriquement du côté de l'épitre, où il rappelle la mémoire de l'archevêque à Precipiano. L'une et l'autre de ces tombes figurent dans le *Théâtre sacré du Brabant*.

Les deux arcades qui surplombent les deux tombes archiépiscopales adjacentes de part et d'autre au maître-autel, ne sont pas entièrement de l'ordonnance de Luc Fayd'herbe; celui-ci, en élevant les tombeaux de Hovius et de Cruesen, n'avait qu'indiqué pour l'avenir une sorte de projet d'après lequel ces tombes formeraient des dépendances du monument central; remarquons néanmoins que les statues seules du tombeau de Cruesen sont dues à son ciseau; l'image qui décore le cénotaphe de Mathias Hovius ne lui est qu'attribuée. La partie architectonique des deux monuments placés du côté de l'Évangile a été conçue par Fayd'herbe, mais plus tard, lorsque l'on dressa les monuments de A. de Berghes et de H. de Precipiano du côté de l'épître, l'on ne suivit plus avec fidélité le plan que la symétrie régulière aurait exigé.

Fayd'herbe fut aussi l'auteur du tombeau de Jacques de Bruxelles et de Philippe Daneels. Ce monument simulait un portique, orné de blasons et encadrant un cercueil couvert d'un linceuil. Il paraît en gravure dans le tome I du *Théâtre sacré du Brabant*, p. 68. Cette œuvre se trouvait à Malines dans l'ancienne église des Récollets, ainsi que la tombe de Pierre van den Broucke, sur laquelle notre statuaire plaça une image de *la Sainte-Vierge* en pierre.

Bon nombre d'autels furent ordonnés d'après les modèles d'architecture fournis par Luc Fayd'herbe. Dans ces conditions furent construits les monuments suivants :

A Louvain, dans l'église de Saint-Pierre, en 1658, l'autel de Notre-Dame dite *Sedes Sapientiæ;* à Malines, l'autel principal en marbre d'Italie du couvent des Lépreux (*Sieke lieden*) fut entrepris par lui; le 20 novembre 1651, il toucha de ce chef la somme de 1600 florins; dans la même ville, à l'église de Sainte-Catherine, l'autel de Saint-Joseph dont les génies et les décorations sculpturales sont de la main même de l'architecte. Ce dernier édicule fut érigé par les soins d'Isabelle Danesyn, laquelle eut à ce sujet un procès avec Fayd'herbe en 1648.

Les nombreuses discussions qui surgissaient à chaque instant entre Fayd'herbe et entre ceux qui lui confiaient un travail, ne donnent guère une idée avantageuse de l'aménité de son caractère. A Malines il se créa ainsi des difficultés successives avec l'administration paroissiale d'Hans-

wyck, avec le chapitre de Saint-Rombaut, avec la donatrice de l'autel de Saint-Joseph à Sainte-Catherine ; à Anvers, il intenta un procès à un ancien marguillier de l'église de Saint-Jacques, N. Colyns, duquel il exigeait le paiement du modèle fait pour le jubé de ce temple. Malgré son humeur capricieuse, on ne cessait d'avoir recours à l'expérience du bâtisseur malinois; on le consultait fréquemment, même de l'étranger, car ce fut encore lui qui fut appelé à donner son avis sur les conditions de solidité de l'édifice de l'église des jésuites, aujourd'hui Saint-Michel, à Louvain [1].

L'église abbatiale d'Averbode en Campine fut commencée par Fayd'herbe en 1664; elle fut terminée en 1670. Ce temple, en forme de croix latine, a une longueur de 251 pieds sur une largeur, dans le transept, de 138 pieds et 6 pouces; la voute mesure 70 pieds de hauteur sous clef. Le *Théâtre sacré du Brabant*, tome I, et la *Chorographia sacra Brabantiæ*, tome I, donnent chacun la vue de cet important édifice, que nous regrettons de ne pouvoir examiner de près dans cet aperçu sur la vie et les œuvres de notre compatriote [2].

Une quantité infinie de statues monumentales sortirent des mains de Luc Fayd'herbe.

A Bruxelles, il plaça dans la collégiale de Ste-Gudule les images en pierre des apôtres *Saints-Simon* (1641) et *Jacques le Majeur* (1636) [3]; dans

[1] Van Even, *Louvain monumental,* église Saint-Michel.

[2] Voir J.-B. Schayes, *Histoire de l'architecture en Belgique.*

[3] A l'occasion des statues d'apôtres qui décorent les piliers de

l'ancienne église des Jésuites un groupe en marbre, *Saint-Joseph et l'Enfant Jésus,* morceau qui a été transporté dans la suite au château de Seneffe.

A l'église de Saint-Gommaire, à Lierre, il décora l'épitaphe funéraire d'Adrien de Bie [1].

Le 11 mai 1652, notre sculpteur s'engagea par contrat à livrer à l'église d'Audenarde l'autel du Rosaire, à raison de 450 florins.

Il a été également l'auteur du maître-autel de l'église de Wechter et des trois autels de l'église de Haeren, non loin de Vilvorde. L'autel principal de cette dernière église n'existe plus.

Nous passerons sous silence la quantité énorme

l'église de Sainte-Gudule, nous citerons une pièce de vers flamands qui en fait connaître les auteurs :

In de sinte Goedele kerk
zyn twelf apostels een schoon werk,
t'beeld van Christus onsen Heere
sneed *van Delen* tot zyn eere.
Men kan de maegd gesneden zien
door douden *Arnoldus Quellin*
Jan, Jakobus en Mattheus
zyn gesneden door *Tobias;*
door *Quesnoy;* Barthelemeus,
Paulus, Thomas en Matthias
maer *Fayd'herbe* Simon snede
en Jacobus Major mede.
Peeter, Philippus snee *van Milder.*
van Andreas is het wilder
den beeldhouwer op te zoeken
Ik en vind hem in geen boeken.

[1] M. A. Bergmann, dans son ouvrage, *Geschiedenis der stad Lier* (p. 300), attribue à Fayd'herbe cinq œuvres d'art placées dans l'église de Saint-Gommaire. — Voir aussi : *Épitaphes et objets remarquables de l'église de Lierre,* par M. Redig. *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique,* tome V, 1848 (p. 24).

de morceaux de la main de Luc Fayd'herbe que nous voyons apparaître, tant à Malines qu'ailleurs, dans les catalogues des collections anciennes et modernes, car cette nomenclature serait trop longue et parfois peu sûre; mais nous citerons les œuvres que nous connaissons de lui dans sa ville natale; par celles-ci l'on pourra suffisamment étudier sa manière et apprécier son talent.

Il laissa à l'église de Notre-Dame d'Hanswyck, les deux immenses bas-reliefs, de forme semi-circulaires, ornant la coupole. Ces œuvres, en terre cuite, ont une élévation de 4,50 mètres sur 7 mètres de long; on les trouve reproduites en gravure par J. B. Joffroy et L. Fruytiers, dans l'histoire flamande d'Hanswyck, de P. Siré. Le sujet du bas-relief de droite est la *Nativité du Sauveur*. La Sainte-Famille, dans le coin gauche, s'abrite sous un portique ruiné. Saint-Joseph couvre de son manteau la divine Mère, qui tient son Fils. Deux femmes et un berger apportent à Jésus leurs hommages. Sur le haut du portique chante un coq; au sommet de l'arcade se dressent deux petits personnages s'efforçant de regarder dans l'intérieur de l'étable. Au milieu de la composition s'avance un pasteur amenant à grands efforts un bœuf et un âne; une chèvre bondit derrière lui. Au fond apparaît une ville, sous les murs de laquelle paissent des troupeaux. Enfin dans le coin à droite, deux nouveaux visiteurs descendent les degrés d'un escalier, obstrué par un tronc d'arbre renversé.

Le deuxième bas-relief présente le *Sauveur suc-*

combant sous la croix. Ce sujet occupe le centre. Jésus y est entouré par quatre bourreaux qui le maltraitent. Le chemin de la voie douloureuse est tracé au milieu de constructions délabrées. La route tournant au fond du tableau laisse entrevoir toute la première partie du cortége sanglant : on y découvre des cavaliers armés, munis de bannières et de trompettes. A la suite du Sauveur, quatre hommes à cheval sortent d'une porte dont la herse est à moitié soulevée. Sur des piliers rompus se hissent des personnages pour mieux insulter le Christ. On compte dans ce dernier bas-relief vingt-deux personnages et neuf chevaux.

Le grand mérite de ces deux pièces colossales réside surtout dans leurs vastes proportions; car bien que la composition en soit riche, elle est tourmentée et noyée dans une foule de détails, qui nuisent à l'effet de l'ensemble et qui sont souvent peu proportionnés entre eux. Lorsque l'artiste traitait avec ceux d'Hanswyck pour le maître-autel, il leur écrivit une lettre dans laquelle il récusait le jugement de deux experts, partiaux à ses yeux, que le monastère voulait désigner. Il refusa le témoignage de Jean van der Steen et celui de Quellyn; ce dernier, disait-il, avait déjà critiqué avec âcreté l'agencement de ses *grands bas-reliefs*. Les grandes figures et les groupes concourant à ces compositions ont beaucoup de mérite et d'expression; mais l'ensemble de ces tableaux pèche par le manque de goût, par la prétention et par la recherche.

Dans ces œuvres, il faut tenir compte à

Fayd'herbe de la hardiesse de son entreprise, car il produisit les plus grands bas-reliefs que la Belgique eût jamais vus avant lui, et depuis leur exécution nul artiste n'a essayé chez nous de travailler dans des proportions pareilles. L'effet que devaient produire ces deux morceaux, vus du bas et à grande hauteur, a été admirablement compris par leur auteur; en ce point encore se revèle un grand côté de son génie.

Voici les autres œuvres de Luc Fayd'herbe qui décorent l'église d'Hanswyck : dans la façade, au-dessus de la porte d'entrée, figure une des statues les plus gracieuses et les plus sentimentales de notre statuaire, c'est la *Sainte-Vierge et l'Enfant Jésus*. Marie, soutient son fils debout sur le globe terrestre, tandis qu'elle-même repose debout sur un nuage, parsemé de petites têtes angéliques.

A l'intérieur du temple, dans la coupole, les bustes, de grande dimension, de *Saint-Augustin* et de *Saint-Ambroise*, figures énergiquement taillées et d'un mérite sérieux.

Dans le chœur, de chaque côté de l'autel, au-dessus des portes de la sacristie, se trouvent les bustes en marbre de la *Sainte-Vierge* et de *Saint-Augustin*.

Dans l'église métropolitaine de Saint-Rombaut sont conservées jusqu'à ce jour les statues suivantes du maître malinois [1].

[1] Pour les détails relatifs aux places qu'elles occupent et pour certains renseignements plus complets, voir notre *Inventaire historique des tableaux et des sculptures se trouvant à Malines*, 1869.

Non loin du grand portail, dans la grande nef. Un groupe, *Sainte-Anne ayant la Sainte-Vierge debout à côté d'elle*, exécuté en 1670 pour la Sodalité des Jésuites de Malines; *Saint-Joachim assis, un génie tenant un livre ouvert à côté de lui*, ce morceau, de même provenance que le précédent, date de 1672. Au-dessus des niches qui renferment ces groupes sont appendus deux petits séraphins dans l'attitude du vol.

Saint-Charles Borromée administrant le Viatique à un pestiféré, statue en pierre, mais dont la tête est en terre cuite, placée contre le pilier nord du chœur (1675). Le pilier symétrique du côté droit supporte *Saint-Joseph ayant à côté de lui l'Enfant Jésus debout sur le monde* (1672), pierre blanche.

Dans le pourtour du chœur, un buste de *Mater dolorosa;* cette figure est un fragment d'une statue qui fut jadis en pied. L'image primitive en pierre étant détériorée, a été réduite à ses proportions actuelles en 1813. Un buste en marbre blanc : *le Sauveur bénissant.*

Un grand groupe en pierre : *Saint-François Xavier agenouillé devant la Sainte-Vierge assise, tenant son Fils sur les genoux;* au-dessus de ces statues trois petits génies ouvrant un livre. Cette composition ample et facile, d'un beau caractère, provient également de l'ancienne Sodalité. Actuellement elle surmonte le cénotaphe consacré à la mémoire des Berthout, seigneurs de Malines.

Dans le chœur, la gigantesque statue en pierre de *Saint-Rombaut*, debout sur le faîte du maître-

autel; aux pieds du martyr sont artistement groupés ses deux meurtriers, dont les torses nus revèlent un profond talent.

A côté du maître-autel s'élève, du côté de l'Évangile, *le tombeau d'André Cruesen;* l'archevêque, en habits pontificaux, est agenouillé devant le Sauveur ressuscité, tenant d'une main la croix, de l'autre une palme. Derrière le prélat se tient le Temps, vieillard ailé, qu'un génie en pleurs essaie de conjurer. Les figures sont en marbre blanc, ainsi que les décorations architectoniques du monument. Cet édicule paraît en gravure dans van Gestel, *Historia archiepiscopatus Mechliniensis,* et dans Le Roy, *Théâtre sacré du Brabant*, tome I.

Le tombeau, à côté du précédent, de Mathias Hovius, supporte la statue de l'archevêque défunt, couché dans l'attitude du sommeil; il a à ses pieds un lionceau. Cette image, en pierre grise, largement traitée, est attribuée au même auteur que le morceau précédent. Le monument figure aussi dans le tome I du *Théâtre de Brabant*.

Église de Notre-Dame au-delà de la Dyle. — Ce temple renferme un bas-relief en terre cuite de moyenne grandeur, l'*Érection de la croix*. Cette œuvre d'un type vigoureux, inspiré d'après Rubens, se trouve reproduite par le burin d'Antoine Op de Beeck, dans la *Généalogie de la famille Corten* (*Histoire de l'église et du chapitre de Notre-Dame au-delà de la Dyle*). Elle figure également dans la *Belgique monumentale*, tome II.

Au premier pilier de la grande nef, près du

transept nord, se dresse une grande statue en pierre, *la Sainte-Vierge ayant son Fils sur les bras*, une des meilleurs pièces de Fayd'herbe, qui l'exécuta, dit-on, d'après un croquis fourni par Pierre Paul Rubens; mais on rapporte aussi que l'œuvre étant achevée, Rubens ne fut point satisfait du modèle qu'il avait fourni à notre statuaire.

L'image en bois de la *Mère des Sept Douleurs*, qui occupe l'un des petits autels devant le chœur, a été achevée par notre artiste en 1642, au prix de 260 florins [1].

Cette statue, quoique fort expressive, est cependant lourde dans le jet de la draperie ; il lui manque le caractère ascétique qui fait le mérite d'une image religieuse, tandis qu'elle a un type matériel et profane.

En 1657, Fayd'herbe exécuta pour la même église la clôture en marbre de la chapelle de Saint-Disme.

Eglise de Saint-Jean. — Dans le chœur, de chaque côté du grand-autel, Fayd'herbe plaça deux armoires à reliques. L'une, élevée en 1675 à la mémoire de Jacques, comte de Groesbeeck, et de Claire d'Anneux, son épouse, est d'une ordonnance simple, se composant uniquement de décorations de marbre noir et blanc et de deux vantaux, ornés d'arabesques. Une charmante statuette, en terre cuite, du *Salvator mundi* surmonte l'édicule. L'autre, d'un plan à peu près pareil au premier, est couronné par une petite niche, ren-

[1] *Comptes de la confrérie de Notre-Dame.*

fermant la tête de saint Jean posée dans un plateau. La famille de Vendeville confia le 2 octobre 1675 ce travail au sculpteur, qui l'entreprit au prix de 225 florins, s'engageant à le livrer pour le 1 février 1677.

Dans la nef méridionale, on remarque le *monument funèbre du chanoine Rombaut Huens*. Ce tombeau, fixé contre le pilier du transept, figure un bas-relief, encadré d'ornements de marbre; une longue draperie, formant dais, occupe le fond de la composition. Rattaché dans sa partie supérieure, le rideau laisse retomber ses plis latéraux sur les deux colonnettes de l'encadrement. Sous les plis supérieurs du pavillon se tient la Sainte-Trinité, devant laquelle la Sainte-Vierge agenouillée intercède pour le défunt; celui-ci, revêtu du camail, est à genoux vis-à-vis de la divine Mère. Plus bas on lit l'inscription (1651).

Autrefois cette église possédait de notre statuaire une image de Saint-François de Paul, en pierre blanche; ainsi qu'une épitaphe de marbre orné, placée dans la nef nord de l'église, à la mémoire de J. F. van Slingelant, secrétaire du Grand-Conseil, mort en 1647.

Eglise des SS. Pierre et Paul (autrefois les Jésuites). — Une opinion reçue dit que Fayd'herbe contribua à l'érection de cet édifice; c'est une erreur : il est l'œuvre d'un jésuite, le P. Losson, qui en fournit non seulement les plans, mais également une grande partie des fonds nécessaires à l'achèvement. Ce religieux, anversois de naissance, est un artiste inconnu jusqu'ici, bien qu'il

ait sa place marquée dans l'histoire architectonique belge.

On attribue à L. Fayd'herbe l'autel de Sainte-Appoline; nous trouvant en présence de l'auteur véritable de l'église, nous n'oserions trancher le point de savoir auquel de ces deux architectes revient la paternité du plan de cet autel.

La statue en marbre blanc de la *Sainte-Vierge ayant son Enfant debout à ses côtés*, qui occupe l'autel de la nef ouest, est une grâcieuse production de Fayd'herbe. Dans la chapelle de la Sodalité contigue à l'église, se trouvait de notre maître un bas-relief en pierre de France; il représentait l'*Assomption*.

Eglise du Grand-Béguinage. — Cette église fut bâtie par Jacques Francquaert, qui n'a pu l'achever à cause de son décès; Fayd'herbe eut ensuite la conduite de la construction. C'est lui qui exécuta la statue en pierre de *Sainte-Catherine*, placée dans la façade au-dessus de la porte d'entrée, ainsi que le grand haut-relief, *Dieu le Père*, qui occupe le fronton extérieur du temple; toutefois faisons observer que la tête du Père Eternel s'étant détachée, a été refaite postérieurement.

C'est dans la nef septentrionale de cette église que se trouve placée la statue en pierre de la *Mater dolorosa*, dont nous avons parlé et qui valut à son auteur de si chaleureuses félicitations de la part de Rubens.

Cette image a pour pendant dans la nef opposée une grande statue également en pierre, le *Rédempteur*, que Fayd'herbe fit sur la demande de

Marie et de Claire Cappelo. Cette œuvre renferme de précieuses qualités d'exécution, mais elle a un type profane, qui convient peu à une image religieuse.

Le groupe en marbre blanc, *la Sainte-Vierge assise ayant l'Enfant Jésus sur son giron*, qui domine le faîte du maître-autel, est d'un faire magistral ; la difficulté résultant de l'éloignement et de la hauteur où cette œuvre est posée, y est habilement vaincue.

Au grand séminaire de Malines est conservée une statue en marbre blanc, *la Sainte-Vierge ayant l'Enfant Jésus sur les bras*, par L. Fayd'herbe.

Eglise de l'ancien prieuré de Leliendael, aujourd'hui servant aux hospices de Saint-Joseph, des vieillards, de Saint-Hedwige et au pensionnat du Brul.

L'autel, en forme de portique de marbre, a été élevé sur les dessins de L. Fayd'herbe en 1674. On attribue au même artiste le groupe en pierre, *la Sainte-Vierge tenant l'Enfant Jésus par la main*, qui est fixé à l'extérieur de la façade de cet oratoire. La façade de l'église de Leliendael a été complétement achevée, mais dans le courant du XIX[e] siècle on a démoli le frontispice du temple, sous le prétexte qu'il menaçait ruine.

Plusieurs églises et maisons religieuses supprimées à Malines, possédaient également des morceaux de Luc Fayd'herbe.

Dans l'ancienne église de Saint-Pierre se trouvait la tombe armoiriée de Henri de Vicq, président du Grand-Conseil, décédé en 1651; les déco-

rations en marbre noir et blanc de ce monument funèbre passaient pour l'œuvre de Fayd'herbe.

La plupart des productions dont Fayd'herbe décora le couvent et l'église des Jésuites de Malines ont été conservées et même nous les avons rencontrées déjà à Saint-Rombaut et à Saint-Pierre; de ces différentes œuvres une seule semble avoir disparu, c'est un bas-relief de pierre blanche, représentant *l'Assomption*, qui orna la chapelle de la Sodalité jusqu'en 1776; l'oratoire ayant été démoli à cette époque, le bas-relief fut démonté; il se perdit ainsi par négligence et par oubli.

Luc Fayd'herbe, dont la main avait contribué à à la décoration de la plupart des édifices religieux de sa ville natale, fut à diverses reprises invité par l'administration communale à fournir des travaux à la cité. Le nom du célèbre statuaire-architecte fait plusieurs apparitions dans les comptes communaux de Malines; mais il ne se trouve mêlé qu'à l'exécution de morceaux d'une importance secondaire; c'est ainsi qu'il fournit deux vases de pierre, en forme de lampadaire, qui furent placés de chaque côté des fenêtres de la prison. Ce travail lui valut 24 livres [1]; en 1654 il contribua au placement de l'image en cuivre du Sauveur, qui fut érigée au portail de l'église métropolitaine et dont il avait, sans doute, fourni le modèle [2]; plus tard, il fut chargé du plan et de la conduite des travaux d'érection d'une estrade

[1] Comptes de Malines, 1640-41.
[2] Idem, 1654-55.

qui devait être dressée devant l'hôtel-de-ville, à l'occasion de la conclusion de la paix entre les royaumes d'Espagne et de France [1]. Il donna le dessin du catafalque et de la chapelle ardente que la ville fit faire lors du service funèbre de Philippe IV, célébré à Saint-Rombaut [2]. Le dessin original de cette décoration funéraire est encore la propriété de la ville et figure au Musée communal (nº 164); il a été reproduit en gravure in-folio par Pierre de Jode, 1666. Il livra le plan du théâtre qui devait être placé pour la Joyeuse entrée de Charles II à Malines.

Le Musée de Malines possède de notre artiste diverses pièces :

La sainte Vierge portant l'enfant Jésus sur les bras. Pierre de France. Hauteur $2^{m},90$. Ce groupe provient de la chapelle de la Sodalité des Jésuites de Malines (*Catalogue du Musée*, 1869, nº 16).

Buste d'Hercule. Terre cuite. H. $0^{m},88$ (nº 17).

Buste d'Omphale, reine de Lydie. Id. id. (nº 18).

Ces deux morceaux ont été acquis le 10 septembre 1840 par la ville, à la vente de l'abbé J.-L. Fayd'herbe, dernier descendant mâle du célèbre statuaire. A la vente de ce prêtre furent présentées aux enchères les œuvres suivantes de L. Fayd'herbe :

L'enfant Jésus debout sur un globe devant lequel s'incline le petit saint Jean. Terre cuite, avec socle

[1] Comptes de Malines, 1659-60.

[2] Idem, 1667-68.

de marbre, achetée 52 francs par M. E. Ketelaars, échevin.

Salvator mundi. Terre cuite. H. $0^m,52$ centim. Esquisse de la statue du grand Béguinage, vendue fr. 6-52.

Saint Jacques le Majeur. Terre cuite. H. $0^m,37$. Réduction de la statue se trouvant à Sainte-Gudule, vendue 5 francs.

Le Sauveur tenant sa croix. Bois. Sous un trône en bois doré et sculpté. H. $1^m,43$. L. $0^m,85$. Vendu 50 francs.

Saint Georges à cheval. Terre cuite. H. $0^m,50$. L. $0^m,50$. Vendu fr. 10-50.

Deux bas-reliefs en bois : *Saint Roch invoqué par les pestiférés*, onze figures; *Jésus-Christ descendu de la croix*, huit figures. H. $0^m,59$. L. $0^m,32$. Vendus 110 francs.

Parmi les sculptures authentiques de Fayd'herbe, nous citerons celles qui demeurèrent dans la maison où mourut son fils Jean-Luc. L'on y voit encore une grande statue en pierre représentant *Hercules*; un bas-relief représentant *la Fuite en Egypte*; et la réduction des deux grands bas-reliefs qui ornent le dôme d'Hanswyck ; *l'enfant Jésus*, marbre blanc; deux bustes en marbre blanc : *le Sauveur* et *la Sainte Vierge*.

Il est impossible de rappeler les innombrables productions qui sortirent des mains de Fayd'herbe; la quantité en est fort grande. Par une requête qu'il adressa au mois d'octobre 1685 au gouverneur général des Pays-Bas, afin de lui permettre de reproduire en marbre les traits de ce person-

nage, nous apprenons à connaître qu'il avait exécuté de cette manière le portrait de P.-P. Rubens, des parents et des grands-parents du comte de Marchin, du marquis et de la marquise de Trazegnies.

Une autre requête, présentée le 16 février 1650 au magistrat de Malines, fait ressortir qu'il exécuta des travaux décoratifs pour la chapelle des arbalétriers à Saint-Rombaut.

Nous savons aussi qu'une statue de *la Sainte Vierge avec l'enfant Jésus* fut exécutée en 1641 par notre artiste, et qu'elle prit place contre le mur du refuge de Roosendael, rue de la Blanchisserie.

Fayd'herbe travailla beaucoup d'après les dessins de Rubens; sous cette inspiration il exécuta en ivoire une salière, que les biographes citent comme un vrai chef-d'œuvre. La pièce se composait d'un triton et de trois femmes nues; le tout d'une exécution tellement parfaite, qu'elle défiait toute comparaison avec d'autres objets de sculpture fine.

Luc Fayd'herbe eut sous sa direction un grand nombre de sculpteurs qui se signalèrent honorablement dans l'art; parmi ceux-ci les plus remarquables sont les Malinois : J.-F. Boeckxstuyns, Nicolas van der Vekene, François Langhemans, van Hesen, et le Bruxellois Jean van Delen. Malgré sa célébrité et sa popularité, Luc Fayd'herbe ne fonda jamais une école proprement dite : Boeckxstuyns est peut-être le seul d'entre ses élèves qui fut fidèle aux traditions de son maî-

tre, dont il hérita la manière large et hardie. Cette absence d'influence doit être moins attribuée à Fayd'herbe lui-même qu'au moment où il fit son apparition, et aux changements de mœurs et de goûts qui signalèrent le XVIIIe siècle, période de décadence pour l'art flamand en général.

§ 4. *Les enfants de Luc Fayd'herbe.*

Luc Fayd'herbe eut de son mariage avec Marie Snyers douze enfants, dont nous avons donné la nomenclature dans le tableau généalogique cijoint. L'un de ces fils étudia la sculpture et l'architecture, c'est dans cette dernière branche de l'art que Jean-Luc se signala d'une manière spéciale : ses œuvres ont toutes le caractère de l'école de son père.

Jean-Luc Fayd'herbe, né à Malines dans la paroisse de Saint-Rombaut, le 28 août 1654, épousa le 22 octobre 1682 à Saint-Rombaut, en cette ville, Jeanne-Marie de Croes. Dès son enfance, il profita tout naturellement de l'enseignement paternel. Reçu maître dans la gilde malinoise, il adressa en compagnie des suppôts du métier, une supplique à l'autorité locale la priant de vouloir instituer à Malines une Académie des beaux-arts. Nous avons vu que cette demande, faite le 14 juin 1684, demeura sans effet. Jean-Luc Fayd'herbe était sculpteur et architecte; comme sculpteur ses œuvres nous sont inconnues,

mais comme architecte, il nous a laissé la façade du monastère de Leliendael, aujourd'hui l'hospice des vieillards, rue du Brul, à Malines. Cet édifice, élevé en 1687, porte le cachet du style de son père; c'est une construction massive, mais non dépourvue d'élégance; dans le même goût est conçue la façade du local du Serment de la nouvelle arbalète au Marché aux Grains. Lorsque son père s'occupait de l'érection du maître-autel de Saint-Rombaut, en 1665, il confia à son jeune fils la tâche de présider au placement des pesantes colonnes de marbre de cet autel. La difficulté était grande pour un apprenti, mais l'enfant, doué d'une rare précocité, surmonta les obstacles et s'acquitta de la besogne que son père lui avait confiée. Celui-ci, heureux de ce premier succès de son enfant, lui donna en souvenir de sa satisfaction un groupe représentant *Ganimède assis sur un aigle*, par Jérôme du Quesnoy. Cette statue fut dans la suite la cause de sa mort. Voici dans quelles circonstances : J.-L. Fayd'herbe plaça l'œuvre de du Quesnoy dans le jardin de la maison, qu'il s'était construit en 1696-97 dans la rue du Brul, près du coin de la rue du Lierre ; plus tard ayant agrandi son jardin, il résolut de reculer la statue jusqu'au fond de ce nouveau terrain; à cet effet il fit construire un échafaudage et des poulies pour soulever la masse, mais au moment où il voulut faire agir la machine pour déplacer la statue, un morceau de bois lui tomba sur le corps et le contusionna grièvement. Il mourut des suites de cette blessure le 29 juillet 1704. La

maison de J.-L. Fayd'herbe est devenue la propriété de la famille de Meester, l'escalier qui y subsiste encore est de l'ordonnance de cet artiste.

Jean-Luc, admis dans la gilde des sculpteurs d'Anvers, y donnait l'instruction artistique à deux élèves, Rombaut Verbiest et Pierre Verpoorten, en 1673-74 [1].

Fayd'herbe fut enterré avec sa femme dans la grande nef à Saint-Rombaut. Son épitaphe ne mentionne pas le noble art qu'il cultivait et ne lui donne que la vulgaire désignation de marchand :

D. O. M.
HIER LEGT BEGRAVEN S^r^
JOANNES LUCAS FAYD'HERBE
COOPMAN IN SYNEN TYT, STERF
DEN 29 JULIUS 1704
ENDE JOUF.
JOANNA MARIA DE CROES
SYNE WETTIGHE HUYSVROU
STERF DEN 13 JANUARY 1712
MET HUNNE KINDEREN EN
NAERKOMELINGEN.
BIDT VOOR DE ZIELEN.

Les sculptures de J.-L. Fayd'herbe sont introuvables ; nous savons seulement par De Bie qu'il imita au ciseau, d'après A. van Dyck, une scène : *la nativité du Sauveur*.

L'une des filles de Luc Fayd'herbe, Anne-Barbe, baptisée à Saint-Rombaut le 4 décembre 1643, avait épousé le 24 juin 1666 le sculpteur

[1] Rombauts et Van Lerius, *Le Liggere d'Anvers*.

bruxellois Jean van Delen ; les relations d'amour entre ces époux prirent naissance dans l'atelier du père d'Anne-Barbe, où le jeune van Delen travaillait en qualité d'élève. Van Delen mourut à Bruxelles le 10 mars 1703; son épouse le suivit dans la tombe le 14 novembre suivant. Ils laissèrent quatorze enfants. On a prétendu que Anne-Barbe Fayd'herbe s'était également livrée à la sculpture; mais aucune preuve n'est venue jusqu'ici justifier cette assertion. M. de Cannart d'Hamale, sénateur, à Malines, possède deux charmantes terres-cuites, hautes de près d'un mètre, et que la tradition attribue à l'épouse de van Delen. Ces figures, marquées l'une et l'autre VD., représentent *Minerve* et *Diane*. Les deux déesses sont chacune représentées sous les traits d'un génie. Minerve est figurée par un enfant du sexe masculin, portant le casque sur la tête; une légère draperie voile le milieu de son corps; de la main il tient une lance; à ses côtés se tient l'oiseau obligé, le hibou. Diane, au contraire, apparaît sous l'image d'une petite fille, portant un croissant sur le haut du front et ayant un arc à la main; à ces côtés s'élance une levrette. Ces groupes, d'un aspect délicieux, ont le caractère le plus léger et le plus gracieux imaginable. Ils sont supérieurs à toutes les productions connues de J. van Delen.

Nous ne pouvons terminer la notice sur la famille Fayd'herbe sans faire connaître Maximilien Labbé ou L'abbé, le sculpteur qui épousa Cornélie Franchoys, veuve d'Henri Fayd'herbe et mère de Luc.

Cet artiste, d'un talent médiocre, ne nous a laissé aucune de ses œuvres; nous savons seulement qu'il exécuta, pour être placée dans les trophées de procession de la gilde de Saint-Luc, une statuette en bois de ce saint. L'image qui devait faire pendant à cette dernière, fut confiée à François van Loo.

Il épousa la veuve Fayd'herbe dans l'église métropolitaine le 7 janvier 1631, en présence du peintre Luc Franchoys le vieux et de Rémi Labbé.

Il occupa les fonctions décanales de la corporation des peintres en 1635, 1639, 1650, 1653, 1658, 1661; il était également membre du serment des archers; les registres de cette association marquent que le sculpteur se retira de la compagnie le 8 août 1672, parce qu'il allait quitter la ville. A ce moment Labbé, veuf depuis le 26 août 1670, songeait sans doute à établir son séjour ailleurs, mais il faut croire que le mauvais état de sa santé l'empêcha de réaliser ce projet, car il mourut trois ans après. Ses obsèques furent célébrées à Saint-Rombaut le 28 novembre 1675; il fut enterré au cimetière paroissial, non loin du lieu où reposaient Henri Fayd'herbe et Cornélie Franchoys. Sous l'épitaphe de ces derniers était placée une petite pierre bleue portant ces mots :

HIER IS BEGRAVEN
MAXIMILIAEN LABBÉ
BEELTHOUWER.
26 NOVEMBR. 1675.

Il décéda dans une maison de la rue Sainte-Catherine. Cette demeure, " le Saint-Esprit, " provenant des Fayd'herbe, était sise entre " le Heaume d'or, " où avait demeuré le peintre Maur Moreels, et entre l'habitation de feu Antoine Fayd'herbe. Labbé avait acheté dans le voisinage de sa maison, en 1638, une propriété, " la Rose blanche, " à côté du " Cheval volant. "

Rombaut Pauwels dit Pauli.

Rombaut Pauwels, statuaire et architecte, vit le jour à Malines en 1625; il mourut à Gand en 1700.

Il semble que ce personnage se maria deux fois, car le registre aux décès de Saint-Rombaut consigne, au 24 septembre 1643, le trépas d'un enfant né de Rombaut Pauli et de Victoire van Oppenroy, et dans la même paroisse les livres baptistaires marquent deux enfants issus de Rombaut Pauli et d'Agnès Collaert; l'un né le 13 février 1654 et l'autre le 24 juillet 1655.

Le 7 juillet 1636, le jeune Pauwels fut inscrit comme apprenti dans le métier de Saint-Luc, il entra alors en qualité d'élève dans la maison de Rombaut Verstappen; mais avant la fin de l'année il avait changé de maître et s'était mis sous la direction de Jacques Voorspoel. Son éducation étant terminée, il se rendit en Italie dans le but de perfectionner sa main; à Rome il eut le bon-

heur d'être admis aux leçons de son compatriote François du Quesnoy. C'est probablement à son retour d'Italie que Pauwels fit subir à son nom la transformation qui y donna la tournure italienne de Pauli. Rentré dans la patrie, en compagnie de Jérôme du Quesnoy avec lequel il était fort lié, il se fixa dans sa ville natale et s'y livra à l'exercice de son art, au mépris des règlements de la gilde de Saint-Luc, dont il ne faisait pas partie; cette négligence lui attira des désagréments et des poursuites de la part des jurés de la corporation.

L'on constate par les procès-verbaux du métier que Rombaut Pauli encourut, le 3 novembre 1642, une amende de 4 florins pour avoir travaillé à Malines sans être franc-maître, ce qui constituait une infraction à l'article XXIII des statuts de la jurande. A la suite de ce fait, notre statuaire se mit en règle et il fut agrégé à la compagnie en qualité de maître en 1643.

Recevant peu de commandes et tourmenté par la rude concurrence que lui faisait Luc Fayd'herbe, Pauwels se décida à aller habiter Gand. C'est là que la plus longue et la plus intéressante partie de sa vie s'écoula, mais nous ignorons l'époque précise à laquelle il se transporta en cette ville, où il fut admis comme franc-maître en 1656; cette date étant donnée, ainsi que celle de la naissance de son enfant à Malines (24 juillet 1655), l'on peut déterminer à peu près le temps vers lequel il changea de résidence Un acte du 18 mai 1680 de la chambre pupillaire de Malines rapporte qu'à ce

jour notre sculpteur et Agnès Collaert, fille de François, demeuraient à Gand. En 1685, il fut revêtu de la dignité décanale de la gilde gantoise; parmi ses élèves, on cite Jean et Henri Matthys, tous deux de Gand; à Malines il avait eu deux apprentis : l'un, Jacques Vleminckx, entra dans son atelier le 2 janvier 1644; l'autre, Antoine van Kercken, y vint le 13 février 1653.

Pauwels, bien plus connu en Flandre qu'à Malines, ne laissa dans sa ville natale que des œuvres peu nombreuses et de ses commencements; on y voyait jadis dans la façade de l'église du petit Béguinage, *un groupe d'anges soutenant un ostensoir;* au cimetière de Saint-Jean, plusieurs *stations de la Passion du Sauveur*, pièces en pierre tendre, qui furent détruites par les intempéries des saisons. Il exécuta pour l'église paroissiale de Saint-Jean, en 1654, au prix de 3 livres de gros, *la tête de saint Jean-Baptiste, déposée dans un plat.* Cette sculpture, en bois, existe encore à l'église.

Enfin, M. Neeffs du Trieu possède dans sa maison, rue de Beffer à Malines, deux groupes en pierre de taille, que Pauwels sculpta pour être placés dans la façade; ces morceaux sont fixés aujourd'hui dans une muraille du côté de la cour[1]. L'un des groupes représente *un enfant versant à boire à un autre enfant;* l'autre représente *un enfant donnant des raisins à son compagnon.* Dans ces deux œuvres les enfants sont

[1] *Mechelsch bericht,* 1787, p. 683.

agenouillés l'un en face de l'autre. Ces sculptures sont évidemment des commencements du sculpteur, dont le talent se développa dans la suite. La hauteur des figures est de près de $0^m,60$. Ces groupes et la tête de Saint-Jean sont les seules pièces qui existent encore à Malines de R. Pauwels.

La ville de Gand possède les œuvres capitales de Pauli : M. Kervyn de Volkaersbeke, dans son ouvrage *Les églises de Gand*, fait connaître les divers travaux auxquels le sculpteur malinois se livra dans les édifices religieux de sa ville d'adoption. Dans la chapelle de Saint-Yves, à l'église de Saint-Bavon, se trouve la tombe des deux premiers évêques de Gand, Corneille Jansenius et Guillaume Lindanus; ce monument, élevé en 1595, a été restauré par R. Pauli en 1657 [1].

Dans cette église la clôture de marbre, fermant la chapelle dédiée aux saints Pierre et Paul, est du même artiste, qui l'exécuta en 1669 [2].

Le mausolée de l'évêque Charles Maes par Rombaut Pauli, fut placé en 1666. Voici comment M. Kervyn décrit ce monument : « Couché sur un sarcophage, le prélat revêtu de ses habits pontificaux, la mitre en tête, et s'appuyant sur la main gauche, goûte les douceurs d'un paisible sommeil, symbole de la sérénité d'âme qu'une

[1] Kervyn de Volkaersbeke, *Les Églises de Gand,* t. I, p. 37.
[2] Idem, t. I, p. 78.

conscience pure apporte au juste à son heure dernière. C'est bien là le sentiment que l'artiste a voulu exprimer, et il y a réussi avec un rare bonheur. Tout dans cette belle œuvre est d'une vérité frappante. La pose du vénérable prélat est naturelle, les traits de son noble visage respirent bien le repos, cette tranquillité d'âme dont nous venons de parler. Les draperies sont largement traitées; en un mot, l'ensemble présente un caractère imposant qui convient parfaitement au sujet. Placé en face du chef-d'œuvre de Jérôme du Quesnoy, ce monument ne perd rien de son effet; c'est là le plus bel éloge qu'on puisse lui adresser [1]. „

La description que l'on vient de lire nous épargne le soin d'émettre d'autres appréciations sur ce tombeau et sur le talent de son auteur. Pauli s'y révèle grand modeleur et connaisseur expérimenté du secret si rare de la draperie de l'étoffe.

Les œuvres de notre maître ne se bornent pas à celles que nous avons admirées dans la cathédrale. Dans la chapelle de la Sainte-Vierge, à l'église de Saint-Michel, le rétable de l'autel est décoré d'une magnifique statue de marbre représentant *La Mère du Sauveur assise ayant près d'Elle son divin Fils* [2], d'après l'œuvre de Michel-Ange que l'église de Notre-Dame à Bruges possède encore aujourd'hui.

[1] Kervyn de Volkaersbeke, t. I, p. 114.
[2] Idem, t. II, p. 55.

Nous transcrivons d'après M. Kervyn les renseignements suivants touchant les pièces que Pauli exécuta pour l'église de Notre-Dame à Saint-Pierre[1]. « En 1781, dit M. E. de Busscher, le chœur était entouré de quatre-vingt-six stalles en bois de chêne, à l'usage des dignitaires et des religieux de l'abbaye. Ces stalles, très-artistement travaillées, y avaient été placées durant la prélature de l'abbé Engrand et exécutées sous la direction de Rombaut Pauwels, dit Paoli, de Malines. La boiserie des stalles et du grand buffet d'orgue constituait, selon M. Lecat, une œuvre admirable, un ensemble composé de variations infinies, où l'art du sculpteur et du menuisier avait rassemblé tout ce qu'il y a de beau dans ce genre; où le ciseau de l'artiste et le rabot de l'artisan avaient rivalisé de précision de contours et de netteté d'exécution. Bordures, cadres, ornements, bas-reliefs, groupes et statues, tout y était de main de maître. Parmi les nombreuses figurines et statues, qui toutes se distinguaient par la pensée et l'expression, aussi bien que par le dessin, la disposition et le jet des draperies, on signalait particulièrement les statues de Saint-Pierre et de Saint-Paul, placées à l'entrée du sanctuaire, et celles des quatre évangélistes, qui décoraient les siéges du prélat et du prieur[2].

[1] Tome II, p. 227.

[2] Baert, Ph. *Mémoire sur les sculpteurs et architectes des Pays-Bas,* publié par le Bon de Reiffenberg, cite ces figures parmi les morceaux capitaux de Pauwels. Voir *Compte-rendu des séances de la Commission royale d'histoire,* 1848, p. 74.

„ Ces stalles avaient été faites à l'instar de celles de l'ancien oratoire, confectionnées et sculptées en 1409 par Jean Bulteel, maître-sculpteur de Bossuyt, dans la châtellenie de Courtrai. Également ornées de statuettes de saints, de figurines, de feuillages et d'animaux symboliques, les stalles de Bulteel furent brisées et brûlées par les Calvinistes en 1578.

„ Au milieu du chœur se voyait un lutrin en bois, œuvre du même Pauwels, et non moins remarquable sous le rapport de l'invention que les sculptures des stalles. Assis sur trois dauphins entrelacés, un ange portait sur la tête un globe sur lequel était posé un aigle aux ailes déployées, et soutenant de la serre droite l'écu d'armes de la puissante abbaye. Les ailes servaient de pupitre, et une guirlande de fleurs et de feuillage parfaitement imitée, qu'il tenait du bec, descendait jusqu'au pied du lutrin. „

Ph. Baert recommande également deux autres œuvres de Pauli, *une Vierge Marie en marbre* dans la chapelle de l'évêché, et un groupe de *la sainte Vierge accompagnée de l'enfant Jésus*, provenant des Jésuites à Gand.

Aux renseignements qui précèdent M. Pinchart ajoute que Rombaut Pauwels fut chargé en 1653 de l'exécution du maître-autel de la confrérie de la Sainte-Croix, établie dans l'église de Saint-Michel à Gand[1].

Avant de s'établir à Gand, Pauli était déjà en

[1] A. Pinchart, *Archives des lettres, des arts*, etc., t. II, p. 305.

relation avec cette ville. Ceci résulte d'une poursuite que l'artiste intenta à Rombaut Verhaghen, messager de Malines, au mois d'août 1653. Pauwels avait fait remettre, par l'entremise de Verhaghen, au baron de Rhodes à Gand un projet de sculpture dessiné sur papier gris. Cette étude, qui lui avait couté trois semaines de travail, ne parvint point à sa destination. Il prouva que le jour de Pâques closes la servante de son beaupère avait remis les plans susdits au messager, et que son apprenti Jean van der Steen, âgé de dix-neuf ans, s'était également rendu chez le messager pour demander des nouvelles du paquet qui lui avait été confié. Ces pièces étant perdues, le sculpteur réclamait quarante florins de dommages.

Jacques Voorspoel.

Ce statuaire naquit à Malines du mariage de Jean Voorspoel et de Catherine Verhulst; il épousa à Saint-Rombaut le 12 septembre 1636 Anne Scheppers, née en cette paroisse le 16 octobre 1607 du mariage du peintre Jean et de Jeanne van Conincxloo. Les témoins de la cérémonie nuptiale de notre sculpteur furent son frère Pierre Voorspoel et Jean van Recht, tous deux peintres. Le 22 septembre 1636 il devint membre du serment de l'arc à Malines, mais il quitta cette milice en 1648.

L'éducation artistique de Voorspoel commença en 1610; le 9 mai de cette année il partit pour Gand, où il entra dans la maison de Jean de la Port; à son départ il emporta un mouchoir en cadeau pour la femme de son maître; quelque temps après, encore en 1610, sa famille envoya à Jean de la Port une somme de 24 florins en solde de six mois de nourriture pour son jeune apprenti et d'achat d'instruments de sculpture. Le 28 juillet 1616, Voorspoel, revenu à Malines, y fut reçu dans l'atelier de Martin van Calstere [1]. Ses années d'apprentissage étant révolues, il fut inscrit comme maître de la gilde malinoise de Saint-Luc, association dont il devint doyen en 1643 et en 1645.

Il mourut à Malines le 27 août 1663; l'obituaire de Saint-Rombaut mentionne son décès en ces termes :

„ 27 augusti Jacobus Voorspoel aent kerchof. „

La maison, sa propriété, qu'il habitait était située dans la rue de Sainte-Catherine et portait l'enseigne : *de Gulden Wereld* [2]. La ville de Malines lui avait accordé, par disposition prise en chambre de Police, le 10 septembre 1640, une exemption annuelle " *in faveure van conste* „ de six tonnes de bière forte, de six tonnes de petite bière et de tout logement militaire [3].

Notre concitoyen avait aussi pendant quelque

[1] *Chambre pupillaire,* 1617. État.
[2] *Livres des sections.* Archives de Malines.
[3] *Roodboeck,* vol. I, p. 275. Archives de Malines.

temps étudié pour se perfectionner dans l'art, sous la direction de Jérôme du Quesnoy, à Gand; après la mort de ce maître, il travailla à Bruxelles, où il acquit la franche-maîtrise en 1654; en 1660 il était encore en plein renom dans cette dernière ville.

Il exécuta pour l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles, aux frais du comte d'Ysembourg, l'autel en marbre noir et blanc de Notre-Dame de la Délivrance; il est également l'auteur du monument funèbre, en marbre noir et blanc, du comte d'Ysembourg, dans le même temple. Cette tombe, ornée de figures et des seize quartiers, porte l'image du gentilhomme défunt, grandeur nature. Elle est reproduite au burin dans le *Théâtre sacré de Brabant.* t. I, p. 205.

Le monument, en forme de portique, porte au-dessus du frontispice le blason d'Ysembourg, soutenu par deux génies; aux deux extrémités de la corniche se tiennent deux chérubins ayant l'un l'écusson du défunt, l'autre celui d'Arenberg. Dans la baie du portique, sur un sarcophage couvert d'une draperie amplement jetée, est couché, dans l'attitude du sommeil, le comte d'Ysembourg en costume de guerre, mais revêtu d'un manteau qui retombe derrière lui. L'un de ses bras soutient la tête, appuyé sur deux coussins superposés, l'autre main retient le bâton du commandement. Au-dessus de cette image un petit ange soulève, dans son vol, une draperie. Enfin des deux côtés du sarcophage sont assis des personnages en costume romain et rappelant singulièrement la pose des figures du tombeau des Médicis.

La ville de Malines ne possède que deux œuvres connues de ce statuaire, encore sont-elles de ses premières années et par là bien inférieures en exécution aux pièces qu'il plaça à Bruxelles. Ce sont les statues, en pierre blanche, de Saint-Pierre et de Saint-Paul qui se trouvent devant le chœur dans l'église de Saint-Jean. Ces morceaux, de grandes proportions, sont d'un faire médiocre et fort raides; les socles qui les supportent sont d'une composition difficile et maniérée. Elles ont été placées en 1636, au prix de 425 florins les deux.

Anne Scheppers mourut dans sa ville natale le 19 octobre 1683; elle avait passé un testament devant le notaire Jean Coop, et elle le ratifia devant l'échevinage de Malines le 19 septembre 1646.

Les comptes de l'église métropolitaine de Malines mentionnent un paiement de xij sous fait en 1639 à Jacques Voorspoel, qui avait remis à neuf la main et une partie des pieds au Christ placé près de la porte dite *Trouw-deur*.

Rombaut Verhulst.

R. Verhulst couronna dignement par ses chefs-d'œuvre la vie des héros auxquels la république batave consacra des tombeaux. Cet éminent artiste est inconnu dans sa patrie, où il n'a laissé aucune production, celles-ci sont toutes en Hol-

lande et consistent en majeure partie en monuments funèbres.

Verhulst avait un talent accompli, il modelait avec grâce et facilité ; aussi profond physiologiste qu'anatomiste, il rendait admirablement l'expression des visages et les formes des mains Dans l'ordonnance de ses mausolées on peut lui reprocher le manque de variété, car il obéissait à un type presque stéréotypé, dans lequel il faisait entrer des éléments semblables et qu'il disposait ordinairement de la même manière : un bas-relief, des trophées d'attributs et des génies. Subissant l'influence de son temps, il partagea le goût des ornementations surabondantes et massives, dont la Hollande du XVIIe siècle était si amateur; mais ajoutons à sa louange qu'il rendait ces décorations architectoniques de main de maître.

Rombaut Verhulst vint au monde à Malines; il y reçut le baptême dans l'église métropolitaine le 15 janvier 1624 :

« 1624. 15 january. Rumoldus Verhulst filius legitimus Christiani-Philippi et Catharinæ de Hondt. »

Bien que son père ne fut pas artiste de profession, il appartenait néanmoins à une famille dont plusieurs membres avaient cultivé la peinture; par sa mère, Rombaut tenait également au monde des arts [1].

Dès l'enfance, Rombaut Verhulst sentit sa vocation; il entra le 1 août 1633 en qualité d'ap-

[1] *Les peintres malinois,* p. 329 et suiv.; 438 et suiv.

prenti dans l'atelier du sculpteur Rombaut Verstappen, payant à cette occasion une rétribution de 6 florins à la corporation de Saint-Luc. Après avoir pendant quelque temps suivi les leçons de son premier maître, il continua à étudier sous la direction de François van Loo. D'après les notes de Smeyers, Verhulst se transporta ensuite à Anvers et plus tard en Hollande; mais nous ferons observer que le *liggere* anversois ne fait pas mention de notre artiste. Kramm assure, d'après Terwesten, qu'il visita l'Italie, où il eut l'occasion de profiter des enseignements d'un grand artiste et d'étudier la statuaire antique.

C'est vers les premières années de la seconde moitié du XVIIe siècle que R. Verhulst se fixa en Hollande. Il ne cessa d'y résider et il mourut, dit-on, à La Haye en 1696. Il fut différentes fois doyen de l'association des artistes de cette ville; il fut appelé d'abord à ces fonctions le 24 octobre 1668, et il en était revêtu de nouveau le 9 novembre 1694.

Van der Helst peignit les traits du sculpteur malinois; ce tableau figura au catalogue de S. van Hulst, n° 43, édité à La Haye en 1737.

Kramm, Immerseel, van den Einde et van der Willegen, Bogaerts, Piron, Baert et d'autres biographes ont parlé de Verhulst, mais d'une manière défectueuse; la notice la plus complète est celle qui a paru dans la revue *Vlaamsche school*, 1863 [1]. Nous n'essayerons pas de combattre l'opi-

[1] Page 197. Article par M. Neeffs du Trieu (Seffen).

nion de P. Terwesten, qui prétendait que Rombaut Verhulst naquit à Bréda en 1630. Cette assertion est toute gratuite et tombe d'elle-même.

Kramm nous apprend qu'outre les grandes productions de Verhulst que nous allons citer, l'artiste s'occupait parfois aussi de fouiller l'ivoire, comme le prouve le catalogue des objets rares de P. Loquet, Amsterdam, 1783, où figure un groupe d'ivoire dû au maître malinois et réprésentant *Hercule assomant le brigand Cacus.*

Voici les monuments funèbres que Rombaut Verhulst exécuta en Hollande.

A Delft dans la vieille église (*oude kerk*), le mausolée de l'amiral Tromp. Ce tombeau a été exécuté par Verhulst d'après les plans de l'architecte Jacques van Campen. Tromp y est représenté couché sur un sarcophage orné d'un bas-relief représentant un combat naval ; il est vêtu de son costume de guerre ; la tête repose sur un canon et le corps est étendu sur un gouvernail ; le casque se trouve à côté du défunt. Derrière l'amiral, sept génies entourés d'emblèmes guerriers sont taillés en haut-relief ; les uns soutiennent des écussons, les autres sonnent du clairon. Au-dessus de ce groupe se déroule l'épitaphe. L'édicule est couronné par les armoiries de Tromp ; aux deux côtés de celles-ci surgissent deux tritons soufflant dans une conque. Des trophées d'armes et d'armures sont appliqués aux pilastres encadrant le haut-relief et l'inscription.

Ce monument paraît en gravure dans Bizot :

Supplément à l'histoire métallique de Hollande, 1690. La planche est gravée par W. Swidde.

Par décision du 21 juin 1666, les Etats de Zélande confièrent à Rombaut Verhulst l'exécution de la dernière demeure des amiraux Corneille et Jean Evertsen. En 1809 ces deux monuments avaient été endommagés; mais en 1816, le roi Guillaume I les ayant fait restaurer par le sculpteur van Huije, les fit transporter de l'ancienne église de Middelbourg dans l'église de Saint-Pierre en cette ville. Ils ont été reproduits par le burin de Bindorp.

En 1669, le sculpteur malinois acheva le tombeau, épitaphe ornée, de Thibout, placé dans l'église de Haagtekerk, près Middelbourg.

Dans la vieille église à Amsterdam existe du même maître le cénotaphe d'Isaac Swerius. Le portrait en oval du défunt est surmonté d'une tête d'ange réunissant les deux écus de Nassau et des Etats. Des décorations formées de pièces se rapportant à la marine et à la guerre entourent l'image du vice-amiral. L'inscription funéraire placée plus bas est environnée de drapeaux, de cordages, d'armes qui s'échappent du cadre du portrait. De part et d'autre de l'épitaphe se dresse un génie; enfin, sous l'inscription est placé le blason de Sweers; il surmonte un bas-relief représentant un combat naval, qu'encadrent des feuilles de chêne et des torches. Deux génies, enlacés dans la partie inférieure du monument, cachent à demi une tête de mort.

Cette tombe, ainsi que la suivante, sont gravées

dans le *Supplément à l'histoire métallique de Hollande*, où la seconde est du burin de J. Mulder; la première est anonyme.

La nouvelle église d'Amsterdam renferme le tombeau, long de 30 pieds, de Michel de Ruyter. Ce monument est tout entier de Verhulst, qui en fournit les plans aussi bien que l'exécution en 1681.

Muni du bâton de commandement, l'amiral est étendu sur un sarcophage. Des deux côtés du héros se lèvent deux tritons soufflant dans leur conque. Derrière la statue on voit un bas-relief, simulant une bataille navale, couvert d'une couronne maintenue par des génies en pleurs; quatre autres génies présentent les blasons des Provinces-Unies et ceux de Hollande. Plus haut se trouve une Renommée. Enfin, les armoiries du guerrier, entourées des emblèmes de son métier et de drapeaux, dominent l'édifice. L'inscription funéraire est appliquée sur la face du sarcophage. De part et d'autre du monument est placée une statue de marbre, la *Prudence* et le *Courage*. Cette œuvre de Verhulst a été diverses fois lithographiée, notamment par Frans Buffa et fils, d'Amsterdam.

En 1661 fut érigé par notre compatriote, dans l'église de Saint-Pancrace à Leyde, le monument funèbre de l'héroïque gouverneur van de Werff. Cette œuvre est gravée par Philippe et Jemaer[1]. Ce cénotaphe assez simple porte en médaillon le portrait du défunt.

[1] *Beschryving der stad Leyden,* door Fr. Mieris.

Dans l'église de Saint-Pierre en cette ville, le tombeau de Jean van Kerkhoven, seigneur d'Heenvliet, époux de lady Catherine Stanhope, comtesse de Chesterfield; et la tombe des Meerman. La ville de Leyden renferme encore du maître malinois diverses œuvres : *le Lion* du Bourg; les décorations de la maison appelée *Boterhuis*, et celles du poids de la ville (*Waag*) exécutées en 1661 au prix de 3827 florins. Au-dessus de la porte d'entrée du lazaret, situé près de la ville, Verhulst plaça en 1661-1664 un bas-relief, figurant une scène des ravages qu'exerce la peste [1]. Enfin les ornementations de la *Zylpoort*, formées d'emblèmes guerriers, et les lions de cette porte sont encore de R. Verhulst. Dans l'église principale d'Utrecht se trouve le tombeau du lieutenant-amiral Guillaume-Joseph van Ghendt. Le défunt est représenté armé et étendu sur un sarcophage, orné d'un bas-relief avec bataille navale. Derrière la statue on lit l'épitaphe, encadrée d'attributs militaires, casques, armes, boucliers, etc. Au sommet du monument se dresse une pyramide entourée de bannières, devant lesquelles sont debouts deux génies, et à côté d'eux sont placées les armoiries des Provinces-unies et celles de Nassau. On trouve la reproduction de ce mausolé dans Bizot.

Les biographes van der Willigen et van den Einde nous apprennent que Verhulst entreprit pour l'église de Mildwolde (Groningue), le 8 oc-

[1] *Beschryving der stad Leyden*, door Fr. Mieris.

tobre 1664, le monument funèbre en marbre noir et blanc du seigneur et de la dame de Nienoort. Ce tombeau, haut de 15 pieds et large de 12 pieds, porte les effigies des époux défunts, grandeur naturel. Au-dessus des statues se détache l'écusson de leur maison entouré de 32 quartiers. Les sept enfants des époux sont également reproduits dans cette œuvre, que Verhulst s'était engagé à faire au prix de 7,500 florins. Quatre de ces enfants portent l'épitaphe; un autre, placé au sommet de l'édicule, figure la Renommée; le sixième est posé du côté gauche ayant un petit miroir à la main; le septième a disparu, il se trouvait, sans doute, du côté droit, où l'on remarque aujourd'hui la statue d'un personnage armé, qui est le second mari de la conjointe; cette dernière figure n'est point de notre compatriote. Le monument porte la date de 1669.

Le tombeau d'Adrien Clant, en son vivant député à la conférence de Munster, que renferme l'église de Stedum (Groningue) est attribué à Rombaut Verhulst. Clant, appuyé sur un sarcophage de marbre rouge, est couché sur un matelas, le corps enveloppé d'une draperie, savamment jetée. Sa tête repose sur un coussin. Au-dessus du mort se déroule l'inscription encadrée d'ornements. Le blason de sa famille est soutenu par deux griffons au sommet du monument; aux côtés latéraux sont appendus les seize quartiers. Ce travail fut achevé vers 1672.

Enfin l'église de Katwyck possède également un monument funèbre dû à R. Verhulst.

Dans le musée de sculpture à La Haye sont conservés de cet artiste les bustes suivants, tous datés de 1683 : *Fréderic-Henri; Guillaume II* et *Marie Stuart, princesse d'Angleterre*, sa femme; *Guillaume III.*

A la famille du statuaire R. Verhulst appartiennent également les artistes qui suivent :

JACQUES VERHULST naquit à Malines où il signa le manifeste de la jurande de Saint-Luc en 1619. Il était marié avec Cornélie van Borm, qui acheta avec lui, le 1er février 1635, une maison *den bonten Os,* au marché au Poisson. Les adhéritances de Malines le qualifient “ *kleystekker.* „

PIERRE VERHULST, fils de Jacques et de Cornélie Cooman, fut baptisé à Saint-Rombaut le 2 janvier 1727. Ayant embrassé l'état de tanneur que professait son père, il fut admis comme maître dans ce métier le 21 juin 1751. Il épousa Catherine van Rymenam, dont il eut Pierre-Antoine, peintre[1]. S'étant dégoûté de l'industrie qu'il exerçait, le tanneur se livra à la sculpture. En 1760, il exécuta une statue de *la Sainte-Vierge avec le divin Enfant* en bois, qui se trouve encore placée à Malines rue de la Plaine, près de la Dyle[2]. Cette image est médiocre. Il apporta quelques restaurations à la figure du Père éternel, qui décore la façade de l'église du Béguinage. Il répara en 1775, au prix de 18 florins 6 sous, la statue de

[1] *Les peintres malinois,* p. 464.
[2] *Saemenspraeke over Mechelen,* p. 135.
[3] VAN MELCKEBEKE, *De schermersgilde,* 1873.

Saint-Lambert, qui ornait l'extérieur du local où les escrimeurs de Malines tenaient leurs réunions [1]. La ville lui commanda en 1756-57 le modèle en cire de deux blasons, l'un du cardinal-archevêque, l'autre de la cité, pour être coulés sur la nouvelle cloche de Saint-Rombaut. Cette besogne lui valut douze florins. En 1765-66, il toucha encore 20 florins pour avoir fourni les écussons de la ville et de l'archevêque pour une autre cloche, également destinée à l'église métropolitaine.

Nicolas van der Veken [1].

Peu d'artistes parvinrent à donner autant de grâce et autant de naïveté à leurs œuvres que Nicolas van der Veken. La plupart de ses productions sont en bois; elles respirent toutes une facilité et une simplicité inimitable. Le genre que notre sculpteur traitait avec le plus de succès était les sujets angéliques, aussi toutes les églises de Malines renferment des génies et des séraphins dûs à sa main; toutefois il ne se borna point à cette spécialité et il mit au jour des images de saints, dont l'expression ne le cède en rien à ces figures d'anges. Il réussissait même parfaitement dans l'exécution des statues rappelant les plus cruels mystères de la religion : nous citerons

[1] Smeyers, de Maeyere, de Bruyne et Joffroy, et les rédacteurs du *Mechelsche berigt* (1783, p. 141; 1785, p. 91; 1786, p. 659), ont donné des renseignements biographiques sur ce personnage.

comme preuve l'excellente statue du Sauveur souffrant, *Ecce Homo,* que l'on vénère dans l'église métropolitaine. Cette dernière œuvre a un type religieux que l'on n'est pas habitué à rencontrer dans les productions du XVII[e] siècle.

Nicolas van der Veken ou van der Vekene reçut l'onde baptismale dans l'église de Saint-Rombaut le 20 octobre 1637. il naquit du mariage de Henri et d'Anne Claes. Son père, HENRI VAN DER VEKEN, était probablement le sculpteur que mentionnent les comptes communaux de Malines en 1614-15, et qui dans le courant de ces années apporta des restaurations au navire faisant partie annuellement du cortège de l'*Ommegang*.

Dès sa jeunesse la plus tendre Nicolas, obéissant aux inspirations artistiques qu'il ressentait, entra le 20 novembre 1647 dans l'atelier de Maximilien Labbé; d'ici il passa aux mains de Luc Fayd'herbe, chez lequel il travailla en compagnie de van Delen, de J. F. Boeckxstuyns et de F. Langhemans. Tout en s'appliquant spécialement à la sculpture, il voulut aussi apprendre la peinture et à cet effet il suivit pendant quelque temps les leçons de Nicolas Smeyers; il profita de cet enseignement, car il revêtit de couleurs avec un rare talent plusieurs statues qu'il exécuta dans la suite. Le 1[er] février 1662, il acquit le privilège de la franche-maîtrise, versant à cette occasion une rétribution de xl florins.

Van der Veken était, d'après E. J. Smeyers, un homme droit, plein de bon sens, d'un esprit original et fort religieux. Il ne se maria jamais et

faisait partie de la sodalité chez les Pères Jésuites. Il habitait dans la rue de la chapelle, quartier du Ham. C'est là qu'il mourut en 1704. On le trouva, un matin, mort dans son appartement. Il était assis sur une chaise, enveloppé d'un manteau et ayant une chaufferette sous les pieds. Ses contemporains supposèrent qu'il mourut asphyxié par le brasier.

Notre sculpteur fut à diverses reprises chargé de la direction du métier de Saint-Luc ; nous le trouvons exerçant les fonctions décanales de cette association en 1680, 1683, 1690, 1692. Il signa encore en 1702 le manifeste que sa corporation adressa à l'autorité communale de Malines.

Il avait également fait partie du serment des escrimeurs de sa ville natale.

Nicolas van der Veken forma différents élèves, parmi lesquels plusieurs, porteurs du même nom patronymique que lui, appartenaient vraisemblablement à sa famille. Gilles van der Veken travailla sous la direction de Nicolas ; il se livrait à la sculpture et à la peinture et il devint franc-maître dans le courant de l'année 1680 [1]; Corneille van der Veken fut admis aux leçons de Nicolas le 15 mars 1671; un autre Corneille van der Veken vint profiter de la même direction à partir du 18 septembre 1687. Certain François de Leenher fut aussi l'élève de notre artiste.

Du nom de van der Veken nous rencontrons encore deux sculpteurs contemporains de Nicolas;

[1] *Les peintres malinois,* p. 481.

l'un, nommé JEAN VAN DER VEKEN, acquit la maîtrise en 1670; l'autre, FRANÇOIS VAN DER VEKEN, était, dit-on, le demi-frère de Nicolas; on lui attribue une part dans l'exécution des figures décoratives du maître-autel, érigé dans l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle en 1690.

Les œuvres de Nicolas van der Veken sont trop nombreuses pour que nous les étudiions toutes en détail; nous nous bornerons à citer ses morceaux principaux et ceux que possède encore sa ville natale. Aux appréciations générales que nous avons émises au commencement de cette notice, nous ajouterons que cet artiste trop peu connu avait autant de facilité pour le jet des draperies et pour l'exécution des ornementations fleuries et feuillées, que pour la reproduction des figures humaines. Rarement il s'est essayé dans la statuaire proprement dite; croyant, sans doute, que le genre grandiose et sévère ne convenait pas à son ciseau sentimental et délicat, il n'a jamais voulu ternir ainsi la gracieuse mémoire qui lui a survécu dans ses œuvres. Il ne fouilla qu'exceptionnellement la pierre ou le marbre, car on ne cite d'autres pièces de lui en cette matière que les décorations de la façade du local de la corporation des merciers, qui était établi aux Bails de fer de Malines.

Quiconque a vu quelques productions de Nic. van der Veken saisira bientôt son caractère; toutes les images sorties de ses mains portent un cachet irréfutable.

Les principaux morceaux de sculpture que

créa le talent de Nic. van der Veken pour la ville de Malines sont[1] :

A l'église métropolitaine de Saint-Rombaut, les décorations de l'autel du saint Sacrement dans la chapelle paroissiale. L'image du Sauveur, *Ecce homo*. Bois, hauteur 1^m,40. Cette statue, placée sur l'autel de la chapelle du saint Nom, se distingue par les meilleures qualités d'expression ; elle a été exécutée en 1688 ; lorsque van der Veken l'eut achevée, il se chargea lui-même de la revêtir de couleur. L'artiste reproduisit le même sujet pour le couvent des Apostollines de Malines ; cette dernière statue, possédée encore par les religieuses, n'est pas moins remarquable que la précédente : le cardinal de Franckenberg la trouvait si expressive, qu'il disait que cette image lui inspirait plus de dévotion que n'importe quel livre de méditation. Le tabernacle, placé à l'intérieur du maître-autel à Saint-Rombaut; deux charmants bas-reliefs, représentant l'un la *Dernière cène,* l'autre *la Récolte de la manne dans le désert*, décorent ce meuble. On peut les citer comme des modèles de délicatesse et de composition.

Les deux anges qui soutenaient le tableau de Notre-Dame de la Concorde, à Saint-Rombaut, mais qui ont disparu aujourd'hui, étaient du même auteur.

[1] Pour le détail et la description des œuvres de Van der Veken, qui existent encore à Malines, nous renvoyons à notre *Inventaire historique des tableaux et des sculptures de Malines.*

Église de Saint-Jean. — Le confessional, achevé en 1703, qui se trouve placé actuellement dans le transept septentrional. On y remarque deux bonnes figures en bois de chêne, celle de Saint-Roch et celle de Saint-Augustin, et les bustes des Saints Charles-Borromée et François de Sales.

En 1680 l'artiste exécuta le groupe représentant *la Sainte-Trinité* et l'image de *Notre-Dame de Bon secours.*

Le confessional placé dans le transept méridional, exécuté en 1692 au prix de 297 florins. Il est orné des figures en pied du bon Pasteur et de Saint-Jean-Baptiste, et des bustes de Saint-Nicolas et de Sainte-Barbe.

Le dais sous lequel on expose le groupe de la Sainte-Trinité.

Deux chérubins que l'on place en temps de fête sur l'autel.

Église de Sainte-Catherine. — Le confessional en chêne dans la chapelle de Saint-Antoine de Padoue; les deux confessionaux du transept et celui de la chapelle du Saint-Sacrement. Le premier et le dernier de ces quatre meubles sont décorés de figures en pied; les deux autres sont revêtus de cariatides.

Les têtes et les mains du groupe de la Sainte-Famille; ces images étant recouvertes d'habits, les parties cachées ne sont pas sculptées.

Une jolie statuette en bois de *Saint-Joseph* ayant l'Enfant Jésus sur les bras.

Jadis cette église renfermait deux bancs d'œuvre de notre sculpteur.

Église des Saints-Pierre et Paul. — Les sept confessionnaux et les boiseries lambrissant les petites nefs de l'église, ont été partiellement décorés par van der Veken de figures emblématiques en pied, de feuillages et d'enroulements artistement combinés entre eux. Les deux premiers confessionnaux de chaque côté dans le haut de l'église sont entièrement de sa main.

Couvent des Sœurs noires. — Une statuette en bois de l'*Enfant Jésus.*

Couvent des Apostollines. — Statuette en bois de *Saint-Antoine de Padoue ayant l'Enfant divin sur les bras.* H. 0^{m},282. Cette œuvre a été admirée à l'exposition des objets d'art religieux, ouverte à Malines en 1864 (v. Catalogue n° 122).

Il exécuta le Pélican, qui se trouve sur le maître-autel de l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle : cette pièce lui fut payée 30 florins le 25 décembre 1689.

Les biographes de N. van der Veken citent comme une de ses œuvres capitales une image de *Saint-Hubert*, haute de seize pouces, que l'artiste exécuta en bois de poirier pour l'église de Lombeeck Notre-Dame.

Van der Veken travailla presque exclusivement pour les églises et les couvents; son nom n'apparaît qu'une seule fois dans les comptes de la ville et encore pour un travail de restauration sans importance, apporté à l'image du Sauveur placée sur le pont de la Fontaine[1]. Bon nombre de ses

[1] Comptes de Malines, 1685-86.

œuvres sont perdues; nous savons cependant que les suivantes ont existé à Malines :

Ancienne église des Saints-Pierre et Paul. — Statue de *Saint-Roch*, enluminée par son auteur.

Église des Jésuites. — *Le Reliquaire de Saint-François-Xavier.*

Carmes chaussés. — Statues de *Saint-Joseph* et de *Sainte-Madeleine de Pazzi.*

Ursulines. — Un trône soutenu par des anges, sous lequel on exposait le saint Sacrement.

Alexiens. — A l'infirmerie, il y avait un petit autel dont les figures décoratives étaient de van der Veken.

Le musée communal de Malines renferme une fort gracieuse statuette en bois, haute de 0^{m},47, représentant *Saint-Ives*, patron des procureurs. Cette œuvre, notée dans le Catalogue (n° 61) parmi les productions de maîtres inconnus, est de Nicolas van der Veken. Les peintures polychromes qui la couvrent y ont été appliquées par lui-même.

Laurent van der Meulen.

Une notice assez étendue sur les œuvres de ce sculpteur a paru dans le *Messager des Sciences* en 1836; un autre article a trouvé place dans l'*Album biographique*, publié en 1850 par J. A. Chabannes, tome II. Nous ne reprendrons point la description très-complète de certaines produc-

tions du ciseau de van der Meulen qu'a donnée le premier des deux ouvrages cités, mais nous nous étendrons davantage sur la biographie même de l'artiste.

Laurent van der Meulen vit le jour à Malines en 1645; son père, Pierre, natif d'Erondeghem (Alost), avait épousé une malinoise, Elisabeth Schuermans; ses grands parents étaient Amand van der Meulen et Catherine Blondel, tous deux habitants d'Erondeghem.

Laurent se décida assez tard à commencer l'étude de la sculpture, car il entra dans la maison du sculpteur Pierre van der Stock le 10 novembre 1665, et il devint maître dans son art à Malines en 1689.

Le 26 août 1691, il épousa dans la chapelle des Oratoriens Cornélie Thérèse de Croes, qui mourut dans la paroisse métropolitaine le 28 janvier 1702. Celle-ci avait une sœur Jeanne-Marie de Croes, qui avait épousé Jean-Luc Fayd'herbe, sculpteur et fils de Luc Fayd'herbe.

De son mariage naquit, le 19 septembre 1693, une fille unique, laquelle épousa Barthélemi Gyseleers-Thys.

Laurent van der Meulen décéda dans sa ville natale le 26 octobre 1719, dans la rue du Brul. Ses obsèques furent célébrées à Saint-Rombaut.

Avant d'avoir acquis la franchise de Saint-Luc à Malines, et lorsqu'il était encore célibataire, le jeune Laurent se rendit en Angleterre, où il étonna les amateurs par la finesse d'exécution de ses premiers essais. Voici comment, dans une

note de sa main, il consigne les détails de ce voyage :

Myne reyse van Brabant op Engelant.

Den 17 agusti wt Mechelen, den 18 van Antwerpen, den 20 geareveert tot Middelburch, den selven dach op Vlisselge, daer 8 dagen ghewacht naer den wint, van daer op Sluys ende van daer op Blanckenbergh, van daer op Ostende, daer wederom dry dagen gewacht naer den wint, dan vertrocken op Niewpoorte, daer eenen dagh ghewacht, dan met den paekket op Doeveren, den selven dagh op Cantelberghe, van daer op Rochister, van daer op Grantante, dan met een boot by waeter op Londen. 1675.

LAURYS VAN DER MEULEN [1].

Laurent van der Meulen n'avait aucune relation de parenté avec le peintre de batailles Antoine van der Meulen. Il n'eut qu'un seul enfant. Il n'eut également qu'un seul frère, Amand van der Meulen, baptisé à Hanswyck le 15 mars 1636 et décédé avant 1686; mais il eut quatre sœurs, à savoir : Marie, Madeleine, Anne et Catherine.

Il semble que notre sculpteur se livrait quelque peu à la peinture, car on lui attribue le portrait de sa fille, tableau qui passa dans la famille Gyseleers-Thys. Le cadre qui entourait cette effigie était également de sa main.

Laurent van der Meulen travailla énormément, mais il s'appliqua surtout à la sculpture décorative et particulièrement à celle des cadres. Dans

[1] Extrait d'un manuscrit ayant appartenu à M. van Hulthem, N° 313.

ce genre il réalisa des merveilles de finesse et de patience. Ordinairement la disposition de ces œuvres se composait de trophées compliqués, profondement fouillés et superposés, de feuillages, de fleurs, d'oiseaux, de crustacées et parfois accompagnés de génies. Toutefois l'exécution de ces figures humaines n'atteignait point à la perfection de ses natures mortes.

L'église métropolitaine de Saint-Rombaut renfermait autrefois un encadrement, très-détaillé, entourant un cantique au Saint-Sacrement, écrit à la plume par J. Elinckx. Cette pièce, sculptée par notre artiste, excita pendant longtemps l'admiration des visiteurs qui entraient dans la chapelle du Vénérable. Elle a disparu depuis près d'un siècle sans que l'on sache ce qu'elle est devenue.

Les décorations feuillées appliquées aux pilastres du maître-autel de l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle, à Malines, sont également de van der Meulen. Ce personnage partagea 804 florins avec les sculpteurs Langhemans et Boeckstuyns, qui avaient concouru avec lui à l'ornementation de ce monument, élevé d'après l'ordonnance du Bruxellois Pastorana [1]. Je possède la quittance originale se rapportant à la partie qui avait été confiée à maître Laurent : le 15 mars 1690 il toucha 60 florins en paiement de ses sculptures.

A la vente d'objets d'art délaissés par le con-

[1] Comptes de l'église de Notre-Dame, 1692-94.

seiller-pensionnaire de Malines Gyseleers-Thys, petit-fils de van der Meulen, furent exposées le 11 juillet 1775 les morceaux suivants dûs au ciseau de van der Meulen. Je copie textuellement le catalogue imprimé à Malines chez J. F. van der Elst :

1. Vier stukken beteekenende de vier elementen, uijtgebeeld in verscheijde daer op relative gediertens seer konstiglijk gesneden door Van der Meulen. Hoog 3-2. — Breed 2-1.

2. Verscheijde verciercels voor eene schouwe, door den selven.

3. Eenen spiegel, waervan de lijst seer konstiglijk gesneden, door den zelven.

4. Eene seer konstige gesnede tafel, door den zelven.

5. Twee ovale portretten, waervan de lijsten gesneden door den zelven.

6. Eenen Christus seer konstig gesneden in eenen lijst door den zelven. Hoogde 1 v. 2 $^1/_2$ d.

7. Eene lieve Vrouwe, door den zelven. H. 1 v. 5 $^1/_2$ d.

8. Vier borstbeelden, door den zelven. H. 3 v. 2 d.

9. Eene lieve Vrouwe met haer kinden en S. Jan, door den zelven. H. 2 v. 8 d.

10. Item. H. 2 v. 8 d.

Nous possédons un calepin ayant appartenu à L. van der Meulen. Le sculpteur a réuni dans ce livret diverses esquisses et projets de sculptures; l'inspection de ces croquis nous confirme dans l'opinion que nous avions déjà et suivant laquelle nous pensions que l'artiste éprouvait souvent des difficultés pour agencer et mettre en

rapport les diverses ornementations dont ils se proposait d'user dans ses œuvres.

Toutes les pièces qui précèdent furent acquises par l'abbaye de Saint-Adrien à Grammont. Après la suppression des ordres religieux, elles furent éparpillées : quatre d'entre elles partirent pour l'Angleterre, c'étaient des cadres. Les autres demeurèrent la propriété de MM. de Rudder et Ducaju à Gand.

Pour la description de ces œuvres nous renvoyons encore à l'article du *Messager des sciences historiques*. Cette revue donne la reproduction de deux cadres, gravés par M Ch. Onghena. On retrouve les mêmes planches dans l'*Album biographique*. M. Pierets de Croonenburg avait également un cadre surmonté d'un aigle, d'une disposition pareille à celui que grava M. Onghena. Lors de la vente de cet amateur, M. de Rudder se rendit encore, au prix de 700 francs, acquéreur de cet objet, qui fut alors lithographié par *A. J. van den Eynde*, 1838, à Malines.

L'auteur de l'article du *Messager* semble croire qu'une partie des œuvres qu'acheta l'abbaye de Grammont avait été exécutée pour Philippe V, et que ce furent les événements politiques qui mirent notre patrie sous la domination autrichienne en 1713, qui empêchèrent qu'elles pussent être livrées à leur royal destinataire.

François Langhemans [1].

Le 18 mars 1661 fut baptisé à Saint-Rombaut François Langhemans, fils de François et de Sara Sloots Cet enfant, notre futur sculpteur, épousa plus tard, le 13 juin 1686 dans la paroisse métropolitaine, Marie Zeghers; celle-ci mourut le 6 décembre 1690, lui laissant deux enfants en bas âge, Jean-François et Marie-Suzanne, alors à peine âgée d'un an. Le 18 juillet 1691, Langhemans contracta une nouvelle union dans la même paroisse avec Marie-Cécile de Wille, née le 13 mars 1675 de Simon et de Jeanne Weyndrickx. Marie-Cécile de Wille était orpheline lorsque le sculpteur rechercha sa main; mais comme elle était encore mineure, son tuteur jugea bon de refuser le consentement au mariage projeté. Les jeunes gens se voyant dans l'impossibilité de vaincre les résistances du tuteur, résolurent de se soustraire à son autorité; Marie-Cécile pria donc son fiancé de la conduire à Anvers à la maison des lépreux, où elle descendit, tandis que François reçut l'hospitalité dans la même ville chez un de ses parents nommé Desprez. La disparition des amoureux ne resta pas longtemps secrète, on en connut les circonstances, le fait fut dénoncé et poursuivi du chef de rapt par le conseiller fiscal du Grand-Conseil; de son côté, l'official de l'archevêché résolut également de poursuivre l'affaire. Bref,

[1] *Manuscrits* de Smeyers, de Bruyne, etc.

après une instruction assez longue les deux futurs obtinrent l'autorisation de s'unir en mariage.

Les registres de la chambre pupillaire nous apprennent que la jeune épouse se livra aussitôt après son mariage au commerce de la dentelle de Malines. Ces sources nous disent que dans l'intérêt des mineurs issus du premier lit de Langhemans, il fut dressé un inventaire de ses biens; dans cet état figure la demeure de l'artiste, située aux Tuileries, à côté de la maison des Bateliers, et portant l'enseigne : *Saint-Christophe.* Les objets d'ateliers consistant en tableaux, marbres, pierres, modèles, dessins, plâtres, etc., furent évalués à 1579 florins par Jacques Smeyers et par Hubert de Kael [1]. Comme on le voit par cette énumération succinte et par le chiffre élevé de l'évaluation, la collection de Langhemans était déjà assez importante; dans la suite, elle le devint encore davantage, lorsqu'il y ajouta les nombreuses pièces qu'il acquit à la mortuaire de Luc Fayd'herbe, où il acheta le 26 avril 1698 pour 768 florins 19 sous d'objets. Langhemans ne connaissait pas la valeur de l'argent; il achetait sans avoir égard à ses ressources et si bien qu'il finit par être criblé de dettes. Le nerf de la guerre, qui est aussi celui des ménages, faisant défaut, il en résulta des tiraillements domestiques, des querelles, de fréquentes difficultés entre mari et femme, enfin mille reproches qui aboutirent à un divorce. Nous avons rencontré

[1] *Chambre pupillaire,* 10 janvier 1691; 12 janvier 1692.

diverses pièces, datées des années 1701, 1702 et 1703, relatives au partage des biens des époux séparés.

A la suite de ces désagréments, Langhemans s'expatria; il parcourut l'Allemagne, puis revint à Malines, où il fut inscrit parmi les membres du serment de l'arquebuse le 12 octobre 1713. Il mourut dans sa ville natale vers 1720.

François Langhemans commença sa carrière artistique sous la direction de Luc Fayd'herbe à Malines. Après avoir étudié pendant quelque temps sous cette direction habile, il alla travailler en Angleterre, où il se rendit en compagnie de Jean van der Steen. Ce dernier fut obligé de quitter Londres à cause de certaines difficultés qu'il y éprouva, mais Langhemans y prolongea encore son séjour. A son retour il fut revêtu de la franche-maîtrise de la gilde malinoise de Saint-Luc; dont il devint doyen en 1682. Sa signature apparaît sur deux requêtes du métier datées l'une du 4 mars 1702, l'autre de 1679.

Le 30 janvier 1698 l'autorité communale de Malines lui accorda, à raison de son art, la franchise des droits de bière forte, qu'il avait postulée par requête du 30 décembre 1697.

Nous avons vu qu'après son divorce le sculpteur partit pour l'Allemagne; ce voyage lui réussit, car il fut honoré du titre de sculpteur ordinaire de l'électeur-palatin Jean-Guillaume. Il laissa plusieurs de ses productions à Dusseldorf et dans l'abbaye de Sybourg, diocèse de Cologne.

En Belgique ses œuvres sont assez nombreuses;

outre celles dont il dota l'abbaye norbertine de Grimbergh, on en trouve de sa main à Bruxelles et à Malines.

A Bruxelles, Langhemans plaça dans l'église de Sainte-Gudule le mausolée en marbre noir et blanc de Pierre Roose, président du Conseil privé, décédé en 1673. Le portrait de ce seigneur est reproduit en haut relief sur la tombe, dans un médaillon soutenu par deux génies de marbre; deux autres génies soutiennent également le blason du défunt. Ce monument est gravé dans le *Théâtre sacré de Brabant*, t. I, p. 203. Cette tombe présente un ensemble de figures agréables, bien que l'on puisse reprocher aux génies de marbre des formes un peu grêles et trop allongées.

L'église métropolitaine de Malines renferme de notre maître une médiocre statue de *Sainte-Marie-Madeleine*, en pierre de France; elle fut placée le 12 mai 1701, en commémoration des frères van den Zype; une statue de *Saint-Libert*, également en pierre de France, don d'Aimé de Coriache. En 1699, Langhemans décora de figures l'autel de la Sainte-Vierge qui occupe le transept nord de l'église. Le plan de cet édicule est de Jean van der Steen, lequel plaça un autel à peu près semblable dans le transept opposé. Langhemans entreprit le 29 juillet 1698, à raison de 4400 florins, l'exécution de l'autel, sans comprendre dans l'adjudication les piliers de marbre dont la fourniture était à charge de la fabrique. La frise du monument est ornée de

rinceaux et de six médaillons portant les bustes de saints personnages. Sur le sommet de l'autel se trouve *la Sainte Vierge assise, ayant l'Enfant Jésus à ses côtés*. Celui-ci tient en main l'instrument futur de sa passion. Deux anges, munis de trompettes, sont posés de part et d'autre du groupe principal; ces dernières figures sont peut-être les meilleurs ouvrages de notre sculpteur; elles dénotent une facilité que l'on ne retrouve guère dans les autres productions qu'il a laissées dans cette église.

Il est l'auteur de la statue de *Saint-Antoine de Padoue*, qui décore l'autel de ce thaumaturge à l'église de Sainte-Catherine, et qui autrefois était vénérée dans l'église des Recollets à Malines. L'image de *Saint-Laurent*, placée près du chœur à Sainte-Catherine, avait été entreprise par le statuaire en 1718, mais il en confia l'exécution à un de ses élèves, nommé Piérard, de Lyon. Cette statue est sans mérite. Il contribua également à l'exécution de quelques parties sculpturales du maître-autel à Notre-Dame au-delà de la Dyle.

Le grand séminaire lui commanda une statue en pierre de *Saint-Michel*, patron de l'institution. Cette figure a été placée, dans le principe, au-dessus de la porte d'entrée du bâtiment.

La ville de Malines favorisa notre statuaire et lui confia maints travaux : en 1709-10, il reçut 145 florins pour avoir exécuté une tête de géant et quelques sceptres pour les maures qui figuraient dans l'*Ommegang*. En 1714-15, il toucha une somme de 60 florins pour une statue du bon

larron, *saint Disme,* qui fut placée sur le pont de la Fontaine. Ce paiement couvrait le prix de l'œuvre d'art, de son placement, de la peinture et de la ferraille qui y fut employée. Dans le courant de la même année lui furent payés 808 florins 16 sous pour une cheminée de marbre, avec encadrement de glace et de trumeau, destinée à l'hôtel-de-ville. L'année suivante (1715-16) il contribua à la sculpture des portes et des boiseries d'un des salons de l'hôtel-de-ville, et de ce chef il eut 107 florins. A cette époque, le sculpteur compta 21 florins à la ville pour deux voyages qu'il avait faits à Bruxelles, afin de s'y occuper du présent que la cité voulait offrir au nouvel archevêque, Thomas-Philippe d'Alsace; il demanda 23 florins 2 sous pour la sculpture de la corniche du dais sous lequel devait être placé le portrait de l'empereur Charles VI. Enfin, il exécuta en 1718, à raison de 240 florins, la statue assise de *Neptune*, qui surmonte actuellement la pompe monumentale dressée sur le marché au bétail. Cette œuvre, d'un aspect satisfaisant, est une des meilleures productions de Langhemans [1].

Le sculpteur F. Langhemans s'occupait également d'architecture; diverses constructions existantes encore à Malines peuvent donner une idée de son talent architectonique : les bâtiments qu'il éleva ne se distinguent par aucun trait caractéristique, mais ils sont grâcieux et bien compris.

[1] Voir *Inventaire historique des tableaux et des sculptures se trouvant à Malines* (1869), p. 303.

C'est lui qui, depuis le 24 mars 1714 jusqu'au 17 août 1715, fournit, à raison de 228 florins, les plans des maisons élevées à la Grand'Place, depuis *la Coupe* jusqu'à la demeure inclusivement *Suyker-huys*, au coin du marché aux Souliers; le modèle de la maison faisant l'angle de la Grand'Place et de la rue des Vaches, ainsi que le plan de modification et de modernisation de la façade de l'hôtel-de-ville. En 1716-17, il travailla avec ses ouvriers à la façade du palais du Grand-Conseil, ce qui lui valut 22 florins 18 sous [1].

Le 23 octobre 1714, Langhemans conclut un accord avec le prévôt de Leliendael, Grégoire de la Bastita, agissant au nom de son monastère. En vertu de cette convention, le statuaire s'engageait à exécuter une statue de *Saint-Norbert* en pierre, pour être placée dans la façade de l'église claustrale; l'image devait être taillée de trois morceaux, elle devait avoir une hauteur de neuf pieds et une plinte de sept pouces : le tout en conformité du modèle approuvé. L'ostensoir que le saint devait avoir en main serait en cuivre doré, ainsi que la branche d'olivier et la crosse. Le sculpteur était tenu de mettre l'image en place pour les Pâques en 1715. Le couvent se chargerait des frais d'échafaudage et paierait la somme de 100 ducatons, plus une gratification d'une pistole si l'ouvrage était conforme au projet déposé. La maquette dûment achevée de la statue deviendrait la propriété du prieuré.

[1] Comptes de Malines. Voir aux années respectives.

Parmi les œuvres perdues de Langhemans, nous citerons l'autel principal de l'église des Pauvres-Claires à Malines et le tabernacle qu'il s'engagea par contrat du 15 juillet 1706 à placer dans l'ancienne église de Saint-Pierre. L'artiste donna à ce petit monument la forme d'un autel, haut de 20 à 21 pieds non compris le dais. Il promit d'y mettre une statue du Sauveur, haute de 5 $^1/_2$ pieds, en bois de tilleul; le tout à raison de 600 florins, à solder en trois termes.

Jean van der Steen.

Le sculpteur et statuaire Jean van der Steen, ou aussi van den Steen, vint au monde à Malines vers 1635. Il se fit admettre en qualité d'élève dans la maison du sculpteur Antoine Bauens dit Bayens, le 29 décembre 1646 ; lorsqu'il était âgé de dix-neuf ans en 1653, il était apprenti à Malines chez Rombaut Pauli, puis il continua son éducation artistique à Anvers sous la direction d'Artus Quellyn le jeune. Bien que ses goûts le portassent à l'étude de l'art, son esprit de piété le poussa à embrasser l'état religieux. Il prit l'habit de novice au couvent des Jésuites à Malines ; après quelque temps d'épreuve il quitta cet établissement pour rentrer dans le monde;

[1] *Bericht van Mechelen*, 1783, p. 80. Notes de Smeyers, de Maeyere et de de Bruyne.

mais ensuite, de nouveau incertain de sa vocation, il pria le recteur des Jésuites de Malines de vouloir lui permettre de recommencer un second noviciat. Toutefois, ayant fait un court séjour au couvent, il le quitta enfin définitivement.

A la suite de ces tergiversations, van der Steen sentit que sa position devenait embarrassante dans sa ville natale, et il se rendit en Angleterre en compagnie de François Langhemans, sculpteur comme lui.

Nos deux Malinois travaillèrent pendant quelque temps à Londres; mais bientôt on apprit par des indiscrétions que van der Steen avait appartenu à l'ordre des Jésuites, alors très-suspecté en Angleterre; de ce chef, notre artiste allait être arrêté, mais averti en temps il regagna les rives de sa patrie. Son compagnon tomba entre les mains de la justice et ne fut relaxé par elle que lorsqu'il eut prouvé qu'il n'avait à sa charge aucun des griefs imputés à son ami.

Rentré à Malines, van der Steen y devint franc-maître sculpteur en 1670. J. van der Steen fut un des promoteurs, en 1684, du projet d'ériger à Malines une académie des beaux-arts[1]. Il mourut célibataire dans sa ville natale au commencement du XVIIIe siècle. Il y avait formé un élève nommé De la Haye.

La ville de Malines fournit plusieurs artistes

[1] *La peinture et la sculpture à Malines,* t. I, pp. 52 et 53.

du nom de van der Steen; parmi ceux-ci elle compta Gaspar van der Steen, lequel ayant étudié à Anvers, devint maître à Malines le 13 juillet 1666.

Philippe van der Steen, époux d'Élisabeth de Hondt[1], signa la requête des associés de Saint-Luc en 1679; il figure dans les comptes communaux de 1633-34, comme ayant reçu, en juillet 1633, vi livres pour plusieurs têtes démoniaques qu'il avait sculptées à l'occasion de l'*Ommegang*.

Les œuvres de Jean van der Steen sont nombreuses à Malines. En 1672, il exécuta pour l'église métropolitaine de Saint-Rombaut la clôture du chœur, que Luc Fayd'herbe s'était refusé de placer pour ne pas compromettre l'effet de son maître-autel. Cette grande entreprise comprenait, en outre, l'exécution des deux autels placés sous le jubé. Les portiques qui se trouvent actuellement au bas des nefs latérales dans cette église, sont deux fragments de l'œuvre de van der Steen; ils prirent leurs places actuelles en 1810. Leur ordonnance est simple et se compose de deux colonnes ioniques de marbre blanc, sur lesquelles s'étend une frise décorée d'instruments musicaux. Le rideau simulé, qui ferme une partie de la baie, n'est pas de notre artiste.

Le 21 juillet 1698, il entreprit pour la nation des maçons l'érection de l'autel dit aujourd'hui de Sainte-Anne, au prix de 4,400 florins; les piliers

[1] *Adhéritances*, 5 décembre 1671.

de marbre blanc n'étaient compris dans cette somme. Sur la frise de cet autel qui présente la forme d'un portique, sont reproduits les outils de la profession des bâtisseurs. Un groupe de Sainte-Anne, ayant à sa droite la Sainte-Vierge debout et sur son genou l'Enfant Jésus; couronne le monument. Un petit chérubin apporte à Marie un sceptre, tandis que de part et d'autre du groupe un génie tient un cartouche et une trompette. Le Saint-Esprit entouré de rayons, couronne le tout. Deux anges, appuyés sur les extrémités du fronton, prennent leur essort; l'un porte une branche d'olivier, l'autre une cassolette.

Si les statues de van der Steen ont un caractère de maigreur et de gêne très-prononcé, et si ses draperies n'ont aucune élégance; ses dessins architectoniques et ses plans sont plus heureux, comme on peut particulièrement le voir dans l'église du Grand-Béguinage à Malines. Il plaça dans ce temple le portail principal, construit en 1671 en marbres noir et blanc. Deux colonnes en marbre blanc soutiennent un frontispice de marbre noir, sur lequel se détache le buste de Saint-Pierre en marbre blanc; aux extrémités de l'entablement s'élèvent deux torchères. A la naissance du cintre formant le tympan de la porte, sont placées deux têtes angéliques. Les battants de la porte même portent des médaillons en bois de chêne.

Aux deux côtés de cette porte se trouvent un ange maintenant une coquille en forme de bénitier. Ces génies, grandeur nature, sont debouts

et exécutés d'un marbre blanc des plus purs. C'est surtout à cause de la beauté de la matière que ces deux pièces furent désignées, sous la république, pour être transportées au Louvre. Malgré les attributions diverses dont ces statues ont été les objets, il est aisé de voir qu'elles sont de la main de van der Steen.

Le maître-autel de cette église est également de l'ordonnance de notre artiste. Ce monument, érigé en 1671, est construit en marbre noir, relevé de décorations en pierre et en marbre blanc, mais les figures sculptées de la Sainte-Vierge et de l'Enfant Jésus sont de Luc Fayd'herbe. L'on pourrrait cependant admettre que les deux statues de Saint-Alexis et de Sainte-Catherine, posées près des côtés latéraux de l'autel, sont de van der Steen.

Le sculpteur malinois travailla également pour le dehors, car il acheva en 1685 le tabernacle placé dans le chœur de l'église de Saint-Nicolas à Gand, édicule dont Jacques Pieters avait entrepris l'exécution en 1683 [1].

Les sculpteurs secondaires du XVII[e] siècle.

ROMBAUT VERSTAPPEN, statuaire et sculpteur, franc-maître depuis 1626, eut pour gloire principale d'avoir été le maître de deux artistes

[1] KERVYN DE VOLKAERSBEKE. *Les Églises de Gand,* t. II, pp. 178, 179.

distingués, Rombaut Pauwels dit Pauli et Rombaut Verhulst. Il naquit à Malines de Jean Verstappen. Le 6 novembre 1618, il épousa dans l'église métropolitaine Jacqueline Waemers; devenu veuf, il se remaria dans le même temple, le 20 mai 1626, avec Marie de Gorttere. Il décéda dans sa ville natale le 18 juillet 1636, dans sa maison *les Trois Fontaines*, située sur la Grand'Place entre les enseignes *le Porc* et *le Paon*. Il laissa son épouse veuve avec trois filles, dont l'aînée avait dix ans en 1640.

Nous voyons par un état, dressé en chambre pupillaire à Malines le 15 mars 1640, que ce sculpteur avait fourni des statues aux églises de Linter (près Tirlemont), de Ramsdonck, de Berlaer et de Cappelen-au-Bois, et qu'il avait exécuté un crucifix pour Sr Jean de Hondt. Ne connaissant point ses œuvres, nous ne pouvons apprécier ni sa manière ni son talent.

Il avait un frère, Jean, qui fut tuteur de ses filles. Marie de Gorttere convola en secondes noces à Saint-Rombaut, le 14 mars 1637, avec le peintre François de Wilde.

En 1633-34, les comptes communaux mentionnent un payement de VI livres fait à R. Verstappen, qui avait exécuté la couronne en bois sculpté qui fut déposée sur le catafalque lors des obsèques de S. A. Isabelle, à Saint-Rombaut.

Nous rencontrons fréquemment le nom de De Dryver parmi les peintres et les sculpteurs malinois ; outre les coloristes dont nous avons déjà

parlé et outre l'éminent sculpteur Rombaut de Dryver, qui florissait au XVIe siècle, nous signalerons encore les personnages suivants, issus de la même souche et travaillant au ciseau ; malheureusement leurs œuvres ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

Jean de Dryver, sculpteur, fils du peintre Remi et de Pétronille Wabbels, naquit à Malines le 21 janvier 1628. Il était trésorier de la gilde de Saint-Luc en 1674 et 1681 ; il était doyen de cette jurande en 1675, 1679, 1681, 1683, 1685, 1687, 1689.

Jean de Dryver avait épousé Catherine Franckart; de son union provint un fils, Remi, qui devint peintre [1].

Le peintre-sculpteur François de Dryver, dont nous avons déjà parlé, appartenait à une autre branche des de Dryver. Aux détails que nous avons donnés sur ce personnage [2], il faut ajouter qu'il vit le jour à Malines le 23 février 1635 ; ses parents étaient Remi de Dryver et Marie Vleminckx. Il épousa Marie Genits, dont il eut Remi de Dryver, baptisé à Saint-Rombaut le 26 octobre 1662. Ce dernier convola dans sa ville natale avec Marie Smets. Nous supposons avec raison que ce dernier Remi est le même que le sculpteur Remi de Dryver, qui était uni par les liens matrimoniaux avec Marie Pollet, avant le

[1] *Les peintres malinois,* p. 446.
[2] Idem, p. 447.

9 mars 1700 [1]. Notre artiste et Marie Pollet, son épouse, achetèrent le 9 mars 1700 une maison, appelée *den Dry-Hoeck*, dans la rue de Sainte-Catherine, à côté de la brasserie nommée *le Cornet de poste* [2].

Barthélemi van Elsen, enlumineur, que nous avons classé parmi nos peintres, mérite ici également une mention, car nous le trouvons qualifié dans les actes publics, tantôt de peintre, tantôt de sculpteur. Sa femme, Élisabeth Verhulst, approchait des quarante-sept ans en 1668. Il était possesseur d'une maison, rue Sainte-Catherine, près du pont, au coin du lieu dit *stads heimelykheid*.

Conrad van de Kerckhoven fut admis comme franc-maître sculpteur à Malines le 12 avril 1637, étant encore célibataire. Peu de temps après cependant il se maria avec Émerence van den Eynde, dont il était l'époux dès avant 1642 [3]; dans la suite il épousa Marie Meremans, veuve d'Antoine Cours. Cet artiste était propriétaire d'une maison dans la rue de Sainte-Catherine; cette demeure portait l'enseigne *la Pucelle de Malines* et était sise à côté de celle nommée *le Monde* [4].

Jean Verbeke ou Verbeeck, sculpteur mali-

[1] *Adhéritances de Malines.*
[2] Idem.
[3] Idem.
[4] *Chambre pupillaire,* 14 octobre 1653.

nois, probablement rattaché par des liens de famille aux peintres du même nom, exécuta en 1627, au prix de 38 livres, la première station placée à l'extérieur de l'église Notre-Dame au-delà de la Dyle. Cet édicule en marbre affecte la forme d'un portique; le bas-relief, représentant *la Présentation de Marie au temple*, et les décorations sculptées, en pierre d'Avennes, sont dues à la main de cet artiste [1]. Jacques Boonen fit les frais de ce monument. En 1629, le même maître fit pour compte de Guillaume de Mérode, au prix de 42 florins, une autre station faisant suite à la série dont la précédente était la première; l'ordonnance générale de cette construction, sans être pareille à celle des autres stations, est conçue néanmoins dans le même caractère : ici le bas-reliefs figure *le crucifiement du Sauveur*. A première vue, l'on constate que ces œuvres sont les productions d'un artiste secondaire.

Encore dans le courant de cette année, Verbeke apporta quelques changements à la tête du Christ au tombeau, qui gît sous l'autel de la Sainte-Croix dans la même collégiale de Notre-Dame.

La ville employa diverses fois notre sculpteur. En 1626-27, elle le chargea de lever le plan de certains terrains avoisinant l'auberge *het Hollebloxken* à Pasbrug ; elle l'envoya aussi à Bruxelles pour qu'il y copiât un dais orné d'étoffes, que

[1] *Comptes de l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle*, 1627.

la cité voulait faire imiter pour être porté au-dessus de l'image de Notre-Dame d'Hanswyck. Ces besognes lui valurent XXIX liv. [1]. En 1627-28, il livra un socle en pierre argenté sur lequel devait être posée la statue de Saint-Libert à Saint-Rombaut ; cette pièce lui fut payée II livres X sous [2]. Enfin, en 1628-29, il exécuta le dais processionnel pour Notre-Dame d'Hanswyck ; il avait entrepris ce morceau à raison de LXXXIV livres ; mais il employa le menuisier Antoine du Flos en sous-œuvre [3].

François Delvaux ou Delval, ordinairement nommé Delva et aussi Delvoe, pratiquait la sculpture à Malines en qualité de franc-maître dès 1619. Il travailla fréquemment sur commandes faites par l'administration communale de Malines. Les comptes de la ville de 1624-25 mentionnent une dépense de XV livres payée le 6 juillet 1625 pour frais de nourriture à maître F. Delvaux, qui avait pris en son atelier un enfant trouvé du prénom de Nicolas Anthoin ; en 1626-27, il toucha encore une somme pareille du même chef. Il est à supposer que Delvaux avait découvert dans cet orphelin des dispositions artistiques spéciales, car par ses fonctions de concierge de la Maison des enfants abandonnés, il avait la direction des enfants placés dans cet hospice, soin qu'il partageait

[1] Comptes de Malines.
[2] Idem.
[3] Idem.

avec Jossine Vergalen, son épouse[1]. Ce n'est qu'à partir de 1629-30 que nous rencontrons dans l'état des dépenses de la ville, la mention des œuvres de Delvaux; sur cet exercice est porté un payement de 17 livres 10 sous dû au sculpteur qui avait taillé quelques figures indéterminées et qui avait apporté des restaurations au matériel de la cavalcade pour l'*Ommegang* annuel.

En 1637, il eut la conduite et l'arrangement du cortége de la cavalcade de cette année; il exécuta dans le courant de la même année une paire de lions en bois pour être placés sur une des portes de la ville, cette dernière œuvre lui valut seize livres[2]. En 1638-39, il répara la tête du cheval Bayard pour la sortie de l'*ommegang* du mois de juillet 1638. Des besognes semblables lui incombèrent successivement à l'occasion de ces fêtes communales dans les années 1645-46 et 1653-54.

François van Loo ou van Loy et même Verloy, sculpteur malinois, qui fut trésorier du métier de Saint-Luc en 1645 et doyen de cette compagnie en 1635, 1637, 1640, 1643, 1647, 1652 et 1654. Il était également en 1654 proviseur de la confrérie du Saint-Sacrement dans l'église de Sainte-Catherine. Le portrait de cet artiste, membre de l'Association des arquebusiers de Malines, est reproduit sur la grande toile re-

[1] Comptes de Malines, 1634-35.
[2] Idem, 1637-38.

présentant les confrères de ce serment en 1630 et conservée au musée de Malines. Nous avons déjà fait observer plus haut que les deux seuls noms marqués sur cette peinture sont ceux de deux artistes : François van Loo et Martin van Calster.

Je suppose même, avec quelque raison, que ces deux personnages étaient beaux-frères et que F. van Loo avait pour sœur Barbe van Loo, épouse de Martin van Calster.

Van Loo épousa en premières noces Marguerite Daneels, dont il eut deux enfants; l'un, Jean-Baptiste, est inscrit sur le registre aux baptêmes de Sainte-Catherine à Malines en ces termes : « Reconciliatus est Joannes-Baptista „ Verloy filius Francisci et Margueritæ Daneels; „ susceperunt Martinus van Calster et Elisabeth „ van Doorne, 14 juny 1601. „ Plus tard un second enfant figure dans la liste des baptisés : « Reconciliatus Franciscus priùs Nicolaus, filius „ Francisci van Loo et Margarite Daneels; etc. „ En secondes noces il épousa Catherine Mattheussens, veuve de Jean van Doorne, sculpteur. Nos époux dictèrent leurs dernières volontés au notaire Louis van den Bossche, acte qu'ils ratifièrent devant le magistrat le 22 août 1626; ils procréèrent plusieurs enfants, parmi lesquels nous connaissons Martin, Jacques et François.

Franç. van Loo devint franc-maître le 25 septembre 1607. Dans le *Messager des sciences historiques* (1874), p. 499, se trouve rapportée une note intéressante relative à notre artiste. M. Willequet possède un exemplaire du *Schilderboeck* de

van Mander, volume qui fut jadis la propriété de notre artiste, et sur lequel celui-ci consigna des annotations qui nous guiderons dans la rédaction de cette notice.

D'abord on lit sur le livre :

“ Desen boeck hoort toe Franssoes van Loi, „ beeltsneider, 1612. „

Plus bas le sculpteur indique quelles sont les œuvres qu'il mit au jour en 1632; à savoir :

A Laeken, près Bruxelles : *La Sainte-Vierge ayant le corps inanimé de son Fils sur les genoux; le Saint-Sépulcre avec les figures des trois Marie, de Saint-Jean, de la Sainte-Vierge, de Nicodème et de Joseph d'Arimathie*, tous grandeur nature; *une Résurection.*

Vilvorde, à Notre-Dame de la Consolation : *Un Saint-Sépulcre.*

A Malines, dans l'église métropolitaine : *Six Anges à mi-corps*, en albâtre, placés dans la balustrade entourant les marches de l'autel de Notre-Dame de la Concorde. Dans la chapelle paroissiale, sur l'autel du Vénérable : *un Bon-Pasteur* et *deux Anges* placés au frontispice de l'autel. Le *Bon-Pasteur*, dont il est parlé ici, occupe encore son ancienne place; c'est une statue de moyenne grandeur, d'une draperie surabondante et lourde, le jet de l'étoffe est empreint de recherche et de maniérisme, tellement que le Sauveur disparaît pour ainsi dire dans les plis et replis de son vêtement. Le caractère de la tête est satisfaisant.

A Malines, aux Récollets : *Un Christ, une*

Sainte-Vierge et *un Saint-Jean;* au réfectoire : *Saint-François embrassant le pied du crucifix.*

A Malines, aux Carmes chaussés : *Le Sauveur en croix;* dans le portail de l'église du côté du marché au bétail : *un Ecce Homo.*

A Lierre, dans l'église de Saint-Gommaire : *Deux images de la Sainte-Vierge, entourées de rayons,* pendues à la voute de l'église ; *un Saint-Christophe.*

A Hombeeck (Malines) : *Saint-Martin à cheval.*

A Duffel : *Saint-Georges à cheval.*

A Vorselaer : *Saint-Georges à cheval.*

A Malines, à l'extérieur de l'église métropolitaine, dans la niche de gauche, au pied de la tour : Un groupe en pierre, *la Sainte-Vierge ayant son Fils mort sur les genoux.*

Outre ces morceaux indiqués par l'artiste lui-même, nous savons encore qu'il était l'auteur de la statuette de Saint-Jean, qui ornait l'un des trophées de procession de la gilde de Saint-Luc ; l'autre trophée portait l'image de Saint-Luc lui-même, par Maximilien Labbé.

Les comptes communaux rapportent divers travaux exécutés par ce personnage ; en 1638-39, il fit les modèles des armoiries et des figures qui devaient être coulées sur la cloche nommée *Salvator ;* de ce chef il reçut onze livres dix sous ; en 1650-51, il restaura, au prix de dix-sept livres quatorze sous, diverses figures de la roue de la fortune, la tête et les mains du grand géant dit grand-père ; en 1653, il travailla aux autres

géants, au lion, au navire et aux petits chevaux qui figuraient dans l'*Ommegang*.

Jean-Baptiste van Loo, maître sculpteur à Malines, apposa son nom à la requête que le métier de Saint-Luc adressa en 1619 à l'autorité communale de Malines; le 12 janvier 1633 il signa, avec François van Loo et d'autres, le défit que les sculpteurs malinois proposèrent à Marie Fayd'herbe.

Pierre Caulier ou Cauderlier, l'un des signataires de la requête de la corporation de Saint-Luc le 6 novembre 1679, avait été admis à la franche-maîtrise de la sculpture le 12 juillet 1638; à ce moment il était marié mais sans avoir d'enfants.

Guillaume de Hageleere, fils de Jean et de Catherine Herregouts, sculpteur en 1615[1], naquit en 1589.

Henri Carels, fils de Henri et de Madeleine Gils, encore mineur le 7 mars 1619[2], devint sculpteur; il mourut le 25 novembre 1640 dans la maison de Jean de Rooster, au Bas-pré; il était alors veuf de Cornélie Gheens, qui lui avait donné une fille âgée de neuf ans et huit mois le 26 juin 1641[3].

[1] *Adhéritances de Malines.*
[2] *Chambre pupillaire.*
[3] *Idem.*

Jean van de Velde, sculpteur à Malines, qui épousa entre les années 1630 et 1631 Marie van Avont, née vers 1611 [1], fille de Rombaut et de Marie van Wechter.

Jean Laureys tailla le cadre pour le portrait du roi d'Espagne, peint en 1672 par Egide Smeyers [2]; il apposa son nom sur la requête du métier des artistes en 1679. Nous ignorons s'il faut reconnaître dans ce personnage le Jean Laureyssens, reçu franc-maître dans la gilde anversoise en 1661-62 [3].

En 1683, un autre sculpteur, Paul Laureys, exécuta, au prix de 26 florins 8 sous, un Christ en croix sur un Calvaire, destiné à l'autel de la chapelle de la maison-de-ville de Malines [4].

Valentin van der Lantscroon, sculpteur à Malines et bourgeois de cette ville [5], avait acquis la qualité de franc-maître à Anvers en 1674-75. Il épousa dans l'église de Sainte-Catherine à Malines, le 25 février 1651, Marie Pels, laquelle mourut en cette paroisse le 27 mai 1666. De leur union provinrent six enfants, tous baptisés dans l'église de Sainte-Catherine entre les années 1651 et 1664 [6]. Lorsque la chambre pupillaire fit dres-

[1] *Chambre pupillaire,* 31 janvier 1630 et 8 avril 1631.
[2] Comptes de Malines, 1671-72.
[3] Rombauts et Van Lerius, *Le Liggere d'Anvers.*
[4] Comptes de Malines, 1682-83.
[5] *Adhéritances de Malines,* 9 août 1675.
[6] Voir *Registre baptistaire de Sainte-Catherine à Malines.*

ser par les doyens du métier l'état de la valeur que représentait l'atelier de notre artiste, ceux-ci fixèrent leur évaluation à 235 florins et 4 sous le 31 janvier 1668. L'actif du sculpteur comportait également la propriété de deux maisons, sises dans la rue de Sainte-Catherine et dont l'une portait le nom *la Clochette*. Maître Valentin décéda avant le 1 octobre 1677 [1].

La ville lui commanda en 1653-54, une nouvelle tête pour la géante. Il fit le modèle de cette pièce en terre glaise avant de l'exécuter en bois. Ce travail et quelques réparations qu'il apporta au char des dix-sept provinces, lui valurent XXVII livres [2]. En 1669, il fit une autre tête pour le petit géant dit " *Claesken;* „ il restaura le lion, il exécuta un Cupidon, travailla au navire, au cheval Bayard et au vieux géant de A. Colyns, le tout à raison de 33 livres, à l'occasion de l'*Ommegang* annuel [3].

L'année suivante, il eut encore à apporter ses soins à la tête du géant et à celles des petits chevaux; ce qui lui valut 6 livres [4].

La tête de la géante prouve que Lantscroon avait un certain talent de modelage. Nous avons vu qu'il eut des fils qui embrassèrent l'état de la peinture [5].

Quant à la tête du petit géant " *Claesken*, „

[1] *Vierschaer de Malines.*
[2] Comptes de Malines, 1653-54.
[3] Idem, 1669-70.
[4] Idem, 1670-71.
[5] *Les peintres malinois,* p. 449.

elle a perdu son caractère primitif; car un sculpteur, GUILLAUME ROUCKAERT, reçut en 1679-80 4 livres 10 sous de la ville pour avoir modifié et amélioré ce travail (*een frayer fatsoen te geven*, disent les comptes). Nous n'avons recueilli d'autres renseignements sur ce dernier artiste.

Du nom de De Kael nous rencontrons deux artistes : PIERRE DE KAEL, qui, en 1640-41, restaura les mains de la géante, ainsi que la figure placée sur le char des dix-sept provinces, et qui exécuta plusieurs faces de démons pour la cavalcade, au prix total de 10 livres 16 sous [1]. L'artiste JEAN DE KAEL, dont la signature se trouve sur la requête du métier de Saint-Luc de l'année 1676, pourrait être le fils du précédent; bien que ce dernier n'eût pas encore d'enfants au moment de sa réception dans la gilde en 1626.

ANTOINE BAYENS, sculpteur, signa la pétition que le corps artistique de Malines présenta en 1619 à l'autorité communale. Il donna ses leçons en 1646 à Jean van der Steen. Bayens sculpta en 1616 quatre satyres pour être placés sur la cible du serment de la Vieille-Arbalète.

GAUTHIER VAN WINCELHOVEN, maître sculpteur et doreur depuis 1675, tailla, au prix de 18 florins, un cadre pour le portrait du roi Charles II, que J. Antoine de Coxie peignit en 1691 aux frais de la ville [2]. Il contribua à l'achèvement du buffet

[1] Comptes de Malines, 1640-41.
[2] Idem, 1690-91.

d'orgue à l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle, pour lequel il exécuta deux grands enroulements en bois sculpté au prix de 38 florins, dont il signa la quittance le 25 décembre 1689. Il toucha, en 1698, 22 florins pour un cadre qu'il avait taillé pour le tableau de l'autel de Sainte-Anne à Saint-Rombaut. En 1701, il peignit en couleur blanche les statues de Saint-Joseph et de Saint-Charles-Borromée dans la même église [1]. Wincelhoven était l'époux de Marie van der Steen, qui décéda le 22 novembre 1690. Il eut six enfants de son mariage. Jean-Baptiste, âgé de vingt-huit ans le 19 avril 1703; Arnold, âgé de vingt-six ans; Jacques, âgé de vingt-quatre ans; Anne-Marie, âgée de vingt ans; Rombaut, âgé de dix-sept ans, et Isabelle-Thérèse, âgée de quinze ans [2]. Il semble probable que ce fût l'un de ces fils qui était l'élève de C. Huysmans dont nous avons parlé [3].

Pierre Wincelhoven, sculpteur, fut reçu franc-maître dans la jurande des arts en 1651. Il est peut-être le fils Pierre, qui naquit le 21 décembre 1601 du peintre Jean et d'Elisabeth Craenen [4].

François van Hasselt fut accueilli le 15 janvier 1629 comme apprenti sculpteur dans l'association de Saint-Luc. Il est sans doute le fils du

[1] Comptes de l'église de Saint-Rombaut.
[2] *Chambre pupillaire,* 19 avril 1703.
[3] *Les peintres malinois,* p. 305.
[4] *Idem,* p. 304.

personnage homonyme qui signa la requête du métier en 1619. Notre sculpteur décéda le 6 novembre 1647, laissant à sa veuve Anne van den Broeck six enfants, dont l'aîné avait treize ans [1].

GASPAR SCHILLEMANS [2], sculpteur et peintre décorateur, fils de Jean et d'Elisabeth van Leyen, fit son entrée dans la jurande des artistes le jour de la fête patronale de saint Luc 1608; il était alors fort jeune. En 1619, il apposa sa signature à la requête que la gilde des peintres adressa à l'autorité communale. En 1620, nous rencontrons son nom dans le livre aux comptes de Henri Fayd'herbe, lequel s'était associé dans l'exécution de certaines œuvres le concours de G. Schillemans et d'Abraham van Avont.

Il remplit les fonctions décanales de son métier en 1626; 1630; 1633; 1638; 1642; 1644; 1646; 1647; 1651; 1655. Schillemans résidait dans la rue de Sainte-Catherine; sa maison, nommé *de Minne*, formait le coin de la rue des Beggards et aboutissait à une seconde maison lui appartenant, sise dans cette dernière rue [3]. Il épousa dans l'église de Sainte-Catherine, le 9 juin 1613, Marie Tisson, qui lui donna dix enfants, tous baptisés dans la même église de Sainte-Catherine. Il avait fait partie du serment des couleuvriniers ou arquebusiers de Malines, et il remplissait les fonctions de marguillier de

[1] *Chambre pupillaire,* 19 mai 1648.
[2] Voir *Notices par Smeyers et par de Maeyere.* MSS.
[3] *Livres aux sections.* Archives de Malines.

son église paroissiale au moment de son décès, survenu vers le 20 avril 1670. Cet événement est ainsi rapporté dans l'obituaire de Sainte-Catherine :

“ Gaspar Schillemans viduus et æditituus hujus „ ecclesiæ. 20 aprilis 1670. „

Nous ne connaissons point les œuvres de ce personnage ; nous savons seulement qu'il sculpta deux trophées de procession pour la corporation de Saint-Luc ; sur l'un figurait l'image de Saint-Jean l'évangéliste, sur l'autre celle de Saint-Luc; comme nous l'avons vu à la page 245.

Gaspar Schillemans eut un fils Corneille Schillemans, qui fut baptisé dans la paroisse de son père le 9 septembre 1618, et qui y décéda le 6 novembre 1689. Il embrassa également la carrière artistique, mais bien tardivement, car il ne fut admis dans la corporation que le 28 juillet 1670; en 1673 il fut élu doyen de cette compagnie et en 1679 il signa avec ses collègues la protestation du métier.

Une pierre tumulaire rappelait dans l'église de Sainte-Catherine la mémoire de quelques-uns des enfants de Gaspar Schillemans[1].

Rombaut Hallets. M. E. van Even révèle le nom de ce sculpteur malinois dans l'ouvrage *Brabantsch Museum*, 1860. C'est là, la seule et la première mention que nous trouvions de cet artiste, dont nulle trace n'est restée dans sa ville

[1] *Mechelen opgeheldert in kerken, cloosters,* etc., t. I, p. 379.

natale. Le 5 novembre 1624, le magistrat de Louvain délivra un octroi de franchise à Hallets, qui était venu pratiquer la sculpture en cette ville. Le maître y est qualifié « meester in de cleynstekerye, in allebastere ende aude materiaelen. » Il semble d'après ce passage que Rombaut Hallets appartenait à la catégorie si nombreuse des sculpteurs en albâtre, que Malines renfermait au XVIe et même au XVIIe siècle. Dans sa requête à l'autorité louvaniste, Hallets demanda l'autorisation de pouvoir se fixer avec sa famille à Louvain, d'y ouvrir un atelier sans être assujetti aux réglements de la corporation de Saint-Luc, et d'obtenir l'exemption de certains impôts communaux.

Philippe Baert, dans son *Mémoire sur les sculpteurs et architectes des Pays-Bas*[1], fait mention d'un sculpteur « VAN OOST de Malines, » élève de Grinlin Gibbons. Nous n'avons jamais rencontré ce nom ailleurs que dans le mémoire cité.

Nous relevons dans les comptes de l'église de N.-D. au-delà de la Dyle les noms de deux menuisiers, qui ajoutèrent quelques sculptures ornementales à leurs ouvrages; ce sont ANTOINE DE FLO, lequel entreprit, le 4 janvier 1618, la construction des clôtures pour l'autel de Saint-Blaise et pour l'autel de la Sainte-Croix; et BARTHELEMI VAN ROYE, qui exécuta, en 1627,

[1] *Compte-rendu des séances de la Commission royale d'histoire,* 1848, p. 92.

la clôture de l'autel de Notre-Dame. C'est par erreur et par suite d'une mauvaise interprétation du mot " tafereel, „ que dans nos peintres malinois nous avons traité ce sculpteur de peintre : Barthelemi van Roye entreprit, par contrat du 11 septembre 1618, pour l'autel des poissoniers à Notre-Dame au-delà de la Dyle, l'exécution d'un panneau, " tafereel, „ sur lequel il s'engage à représenter des sirènes et des tritons, et ce avant la mi-août prochaine et au prix de 625 florins[1].

---

[1] Comptes du métier des poissoniers.

Fayd'herbe (157) Joannes Lucas Fayd'Herbe (188)

Laurys van der Meulen (219) J. J. Langhemans (225)

Francis Bokxestuyns (256) Huybrecht de Kaal (226)

P: Valckx (279) Hans van avondt (118.) peterus verhult (211.)

T. Verhagen (263) Nicolaus van der Veken (212)

J. F: Van Turnhoudt (291) L. J: Parant (293)

V.

Les sculpteurs du XVIIIe siècle.

Sommaire : J.-F. Boeckstuyns. — Th. Verhaegen. — P. Valckx. — J.-F. van Turnhout. — Les sculpteurs secondaires.

La sculpture malinoise, représentée au commencement du XVIIIe siècle par J.-F. Boeckstuyns, avait encore dans son caractère des réminiscences de Luc Fayd'herbe, mais l'influence du style grandiose de ce dernier ne fut pas longue et fit bientôt place à la manière qu'adopta Théodore Verhaegen. Cet artiste mitigea l'ampleur sévère et large des œuvres de ses devanciers par l'introduction de plus de grâce; il transmit le type qui distinguait ses œuvres, jusqu'à deux générations après lui : Valckx fut son premier et son principal continuateur; celui-ci à son tour forma des élèves auxquels il inspira les traditions de son maître. Parmi ces apprentis, F. Laurant fut le plus longtemps fidèle aux principes de l'école de Verhaegen, mais malheureusement, après lui, cette bonne impression disparut quand elle vint, dans les premières années du siècle actuel, se heurter contre le goût du classique et le retour vers l'antique, qui se manifestèrent sous l'empire de Napoléon I.

Jean-François Boeckstuyns.

Ce statuaire naquit à Malines vers 1650. Les registres baptismaux de Saint-Rombaut renferment la mention d'un baptême administré le 3 juillet 1651 à un enfant nommé Gilles-François Boekstuyns, fils de Salomon et d'Émerence Willems; cet acte a été relevé par quelques biographes malinois, qui le prirent pour le certificat de naissance de notre statuaire; nous ne partageons pas cet avis et nous croyons devoir rapporter plutôt cette pièce à un autre sculpteur, Gilles Boeckstuyns, qui devint l'élève de F. Langhemans le 20 juillet 1662, mais sur lequel nous ne possédons pas de renseignements.

J.-F. Boeckstuyns ou Boeckxstuyns, aussi bien que Gilles, dont nous venons de parler, descendaient vraisemblablement d'un Boeckstuyns, potier malinois, lequel eut en 1607 une contestation avec Jean van Laer, également potier, au sujet du payement des tuyaux que Boeckstuyns avait placés à la fontaine de l'ancienne cour à Bruxelles [1]. Jean-François fit ses études d'art sous la direction de Luc Fayd'herbe, dont il adopta le style aisé et la manière large : l'on peut observer particulièrement ce fait en voyant les deux bustes placés dans la coupole d'Hanswyck. Il fut agrégé à la jurande de Saint-Luc de sa ville natale en qualité de franc-maître, le 3 juillet 1680.

[1] *Archives de Malines. Inventaire des papiers,* art. *Beaux-Arts.*

Les biographes, Smeyers, de Mayere et de Bruyne, s'accordent unanimement à dépeindre notre artiste comme un homme extrêmement vertueux, fort religieux et profondément dévoué aux arts. Dans le but d'inculquer à la jeunesse de bons principes d'art et de moralité, il réunissait dans sa demeure située dans la rue des Bâteaux, du côté de la rivière, après la grand'messe de chaque dimanche et de chaque fête, un certain nombre d'enfants indigents auxquels il enseignait gratuitement le modelage et la sculpture.

Il mourut le 27 juin 1734, à la suite d'une attaque d'apoplexie qui le frappa dans l'église métropolitaine de Saint-Rombaut, pendant qu'il y assistait à l'office divin. Il reçut la sépulture dans ce temple. Une pierre sépulcrale dans la même église rappelle la mémoire de Gilles-François Boeckstuyns et de son épouse Marie Davin, dite aussi Dauvin, qu'il avait épousée dans cette paroisse le 18 juillet 1680; Gilles-François, qui décéda le 29 septembre 1713, pourrait être l'artiste dont nous avons parlé qui se forma sous la direction de J.-F. Langhemans.

J.-F. Boeckstuyns laissa bon nombre d'œuvres dans sa ville natale; le caractère général de celles-ci se distingue par un faire sans apprêts, qui place le statuaire parmi les meilleurs artistes de son temps.

Voici les œuvres que nous pouvons attribuer d'une manière certaine à notre compatriote.

Église métropolitaine de Saint-Rombaut :

La chaire de vérité en bois de chêne, repro-

duite par le burin dans le *Voyage pittoresque* de Descamps, a été exécutée pour le prieuré de Leliendael à Malines. Boeckstuyns en est l'auteur principal, mais son plan subit quelques modifications de la part de Michel Vervoort, d'Anvers, qui en fit ensuite l'esquisse en terre cuite, conservée encore au musée de Malines. Le sculpteur fut aidé dans l'achèvement de cette pièce par divers élèves; parmi ceux-ci, il employa Théodore Verhaegen, âgé alors de dix-neuf ans. La chaire fut placée en 1723.

La partie inférieure de la composition simule un rocher, dans le creux duquel se trouve le sujet principal : saint Norbert, frappé de la foudre et renversé de son cheval, abattu à ses côtés. Au-dessus du roc se déroulent deux scènes, la Rédemption et la Chute de l'homme. Du côté droit du prédicateur se trouve le Sauveur en croix entre la sainte Vierge et saint Jean; l'humanité en pleurs est assise aux pieds de la croix et élève ses regards suppliants vers le crucifix. A gauche du côté de l'escalier est représenté en bas-relief l'épisode du paradis terrestre. Eve, séduite par le serpent, qui rampe sur les degrés pierreux de l'escalier, présente la pomme à Adam. L'abat-voix figure un vaste pommier entre les branches duquel flotte une nuée.

Autrefois cette chaire était appliquée contre le mur uni de l'église de Leliendael, mais lorsque le conseil de fabrique de Saint-Rombaut en avait fait l'acquisition en 1809, elle chargea J. F. van Geel de l'adapter à l'un des piliers arrondis de la cathédrale.

La conception générale de cette chaire est ingénieuse et originale, bien que trop détaillée; les figures qui la décorent sont de bonne exécution et devaient produire un excellent effet dans l'église claustrale à laquelle elles étaient destinées; mais pour un temple d'aussi grandes proportions que celui de Saint-Rombaut, il eut fallu plus d'ampleur dans l'ensemble et plus de largeur dans les personnages. Cette remarque, du reste, n'atteint en aucune façon l'auteur de l'œuvre.

Eglise de Notre-Dame d'Hanswyck. — Les bustes de Saint-Jérome et de Saint-Grégoire; ces œuvres en pierre blanche, d'une facture hardie, décorent la dôme de l'église où elles font dignement pendants à deux bustes par L. Fayd'herbe. Nous considérons ces deux images comme les chefs-d'œuvre du statuaire. On lui doit les confessionaux aussi artistement combinés que sculptés, qui occupent la nef septentrionale de l'église; les plans des confessionaux de la nef opposée sont également de lui mais exécutés par ses élèves.

Eglise du Grand-Béguinage. — Le portail latéral dans la nef septentrionale est de l'ordonnance de Boeckstuyns, qui est en même temps l'auteur des sculptures décoratives. Cet édicule en marbre noir et blanc est percé de trois portes. Les deux issues latérales sont surmontées de frontons triangulaires, renfermant chacun un médaillon taillé en bas-relief, représentant l'un Sainte-Catherine, l'autre Sainte-Begge; la porte centrale est couronnée par deux génies et par un buste de Sainte-Ursule. Dans ces morceaux la grâce et

la douceur de l'expression rivalisent avec la sage draperie des vêtements. C'est encore J.-F. Boeckstuyns qui remit une nouvelle tête sur la statue de Dieu le Père, haut-relief placé dans la façade de l'église; c'est également lui qui exécuta le banc de communion, long de cent pieds, qui se trouve dans cette église.

Il fournit les plans de la façade du local de la gilde des archers aux bails de fer, en 1728, et il exécuta une statue de *Saint-Sébastien*, destinée à l'extérieur de cet édifice. Au point de vue architectonique nous ne citerons pas la chambre de la gilde des archers comme un modèle à imiter. L'aspect général de ce monument est conservé, bien qu'il soit dépouillé aujourd'hui des statues et des ornements qui le relevaient autrefois. La construction coûta à la compagnie 9000 florins.

L'autel de la Sainte-Croix à Notre-Dame au-delà de la Dyle est de l'ordonnance et de l'exécution de Boeckstuyns. Ce gracieux édicule affecte la forme d'un portique en bois marbré; dans une niche centrale un ange, de grandeur naturelle, porte la croix du Sauveur et prend son essort vers le ciel. Ses pieds reposent sur une nuée, qu'une dizaine de petits chérubins entourent de toutes parts. Au sommet du monument se montre le Père éternel accompagné de deux séraphins; deux autres anges, munis de trompettes, proclament la gloire de Dieu le Père. La table de l'autel simule une grotte sépulcrale dans laquelle repose le corps inanimé de Jésus; cette dernière œuvre n'est pas de l'auteur de l'autel.

Il plaça au maître-autel de cette collégiale deux figures, dont il reçut le payement en 1689 et en 1690. La confrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs établie dans cette église, lui confia le trône ou le dais, destinée à l'image de la Mère de Dieu; cette œuvre lui valut 75 florins, soldés le 10 mai 1684. La statue de *Saint-Jacques-le-Mineur*, se trouvant dans la grande nef, est aussi de son ciseau.

Enfin il restaura quelques-unes des stations, élevées à l'extérieur de ce temple. Une note de sa main nous apprend qu'il y fit les travaux suivants, tous en pierre : une jambe à l'âne, dans le bas-relief de la fuite en Egypte; deux bras à la croix, le titre de la croix et les mains de Saint-Jean dans une autre station. Le sculpteur compta pour son travail, pour le plâtre employé, pour feraille et couleur à l'huile, deux patacons.

Les comptes communaux de Malines rapportent qu'il toucha, en 1692, la somme de huit florins pour restaurations à la station représentant le Sauveur mort sur les genoux de sa Mère; cette station faisait partie de la série des petits monuments établis au cimetière de Notre-Dame.

La ville lui compta au mois de février 1702 dix-huit florins pour le cadre du portrait de Philippe V, peint par van Orley; elle lui paya au mois d'août 1705 soixante-neuf florins pour les décorations dont il avait orné la porte de la salle du collége à l'hôtel-de-ville; elle lui commanda en 1717 une cheminée de marbre, au prix de cinq cents florins, pour être établie dans la de-

meure du président du grand-conseil, Christophe de Baillet; en 1718, il exécuta aux frais de la commune les ornements de l'estrade dressée à l'occasion de la joyeuse-entrée de Sa Majesté, ce qui lui valut dix florins neuf sous; enfin en 1720 il plaça dans le palais du grand-conseil une cheminée de marbre rouge au prix de soixante-quinze florins dix sous.

J.-F. Boeckstuyns donna le plan de la coupole qui surmonte l'église collégiale de Louvain; cette coupole, de forme circulaire, est en bois, ornée de pilastres ioniques et percée de huit grandes fenêtres cintrées [1].

La ville de Malines possède de cet artiste une bonne statue en terre cuite, représentant un *Amour endormi ayant une rose à la main,* œuvre, grandeur nature, conservée à l'hôtel-de-ville.

Boeckstuyns était, comme nous venons de le voir, non seulement sculpteur, mais aussi architecte, quoiqu'en cette dernière qualité il n'ait pas brillé d'une façon spéciale. Esprit actif, il ne s'occupait pas moins à perfectionner l'art industriel; une requête de sa part adressée au Magistrat de Malines nous en fournit la preuve. La pièce dont nous allons parler se rapporte à la fabrication des cuirs dorés, industrie fort en vogue à Malines au dernier siècle. Jean-François Boeckstuyns, célibataire, maître sculpteur, expose dans sa requête qu'il vient d'inventer un moyen ingénieux pour graver des planches de cuivre, propres à l'impression des cuirs dorés. Son procédé est neuf,

[1] E. van Even. *Louvain monumental,* p. 191.

dit-il, car jusqu'ici ces planches ont été ou coulées en métal ou taillées en bois. L'un et l'autre de ces moyens sont inférieurs en perfection à celui que le requérant possède ; ce qui est établi, du reste, par une attestation émanant des fabricants de cuirs dorés de Bruxelles; ces industriels, appréciant les avantages de son secret, l'engagent à venir s'établir dans leur ville, où il jouira de diverses exemptions des charges communales. Mais, dévoué à sa ville natale, l'exposant, suivant l'exemple de son père et de ses aïeux, sait ce qu'il doit à la patrie, et en conséquence il divulguera son invention à Malines, à la condition que la commune veuille bien lui accorder la franchise des logements militaires, d'accises et celle de bière, en proportion de sa mince consommation. La chambre de police, en date du 29 décembre 1713, octroya au sculpteur l'objet de sa demande [1].

Théodore Verhaegen.

Le 3 juin 1701 naquit à Malines Théodore Verhaegen ou Verhaghen, fils de Rombaut Verhaegen, ouvrier menuisier. Ce dernier, bien qu'étant resté pendant toute sa vie simple ouvrier et n'ayant voulu, par suite d'une idée étrange, se soumettre aux règlements exigés pour obtenir la franche-maîtrise de son métier, surpassait de loin en talent et en génie tous les maîtres ouvriers de la

[1] *Archives de Malines. Policey-Boeck*, t. X, 1714-1720. p. 231.

ville. Il dressa un plan ingénieux pour établir un pont tournant sur la Dyle, non loin de la grue ; il engagea les moines de Grimberghen à maintenir la tour de leur abbaye et leur fournit les moyens d'atteindre à ce but; en ce point il était en désaccord complet avec les ingénieurs les plus estimés du pays, qui tous avaient décidé la démolition de l'édifice, mais la mise en pratique des conseils de R. Verhaegen lui donna gain de cause.

Le jeune Théodore se livra à l'étude de la sculpture sous différents maîtres : il débuta chez J.-F. Boeckstuyns, passa de là à Anvers dans les ateliers de M. Vervoort, de Claude de Cock et de G.-J. Kerrickx, puis dans celui de D. Plumier à Bruxelles. A dix-neuf ans il abandonna ce dernier professeur et il revint à Malines où il travailla sous J.-F. Boeckstuyns à l'achèvement de la chaire à prêcher de Leliendael.

Verhaegen était de taille moyenne et chétif, mais il avait une imagination vive, un esprit inventif, original et peu façonné au monde; aussi son langage, souvent grossier, se ressentait de cette tournure de son intelligence. L'on cite de lui plusieurs facéties qui peignent le personnage sans faire honneur toutefois à son bon goût ou à sa délicatesse : ayant placé un confessionnal dans l'église des frères Cellites à Malines, le supérieur du couvent reprocha à l'artiste le peu de décence qu'il avait mise à une figure tenant un cartel; Verhaegen prit l'observation de mauvaise part et il écrivit à la craie sur le cartouche :

Heer bevrydt dese natie
Van dronckenschap en tentatie.

Un jour le président du séminaire lui fit également observer que la nudité de la statue d'Ève, à la chaire d'Hanswyck, était peu convenable dans une église. Le sculpteur répliqua qu'il comptait habiller la figure d'une soutane à petits boutons; or, il s'adressait au président qui avait introduit cette forme de costume dans le séminaire. Il n'épargnait personne, du reste, quand il s'agissait pour lui de placer un prétendu bon mot; ainsi, parlant de son fils devenu prêtre, homme très-vertueux, mais théologien médiocre, il disait qu'il avait la grande consolation que son fils n'aurait jamais semé de schisme dans l'Église. Ces quelques traits dépeindront suffisamment le personnage, qui s'occupait aussi de poésie légère flamande. Sa plume mit au jour une pièce satirique, oraison funèbre du canal de Louvain, et d'autres compositions du même genre. Smeyers raconte que Verhaegen faisait ses délices d'un livre de Meerman, *Gulde annotatien*.

Ses goûts de poésie sarcastique se développèrent surtout durant son séjour à Anvers chez C. de Cock, qui cultiva lui-même les muses et qui publia des vers sur la destruction par la foudre de l'église des Jésuites à Anvers. Cette singularité de Verhaegen se traduisait dans tous ses actes, dans son dîner, dans son lever et dans son coucher; il ne faisait, disait-on, rien comme un autre. C'est dans ses œuvres seulement que l'on ne découvre point la trace de cette excentricité naturelle; peut-être sa grande ambition parvenait-elle ici à dompter ses instincts naturels?

Cependant, même dans l'exercice de l'art qu'il comprenait si bien, il procédait d'une manière à part : il ne voulait ni modèles, ni livres, ni gravures, et il ne souffrait ni correction ni observation. Quelqu'un lui ayant dit vers la fin de sa vie que, ne possédant aucune gravure, il devait ignorer complétement l'état de la sculpture antique, cette remarque le piqua au vif et le poussa à acheter une farde de planches relatives à la statuaire; mais il ne la regarda jamais.

Si Verhaegen n'avait pas eu ce malheureux travers d'esprit, il serait parvenu bien plus loin encore qu'il est venu, car la nature l'avait merveilleusement doué; elle lui avait donné une main si sûre, qu'il exécutait d'un jet un bas-relief en bois, il le taillait sans avoir devant lui de projet et sans ébauche, entreprenant directement sa besogne et l'achevant à mesure qu'il avançait. Il avait conservé une partie du style large de L. Fayd'herbe, mais en voulant le mitiger par plus de grâce, il tombait dans plus de maigreur et parfois dans le manièrisme.

Aussi bon mécanicien qu'artiste, il inventa un pont flottant qui pouvait être établi par peu de monde, en moins de cinq minutes et qui pouvait supporter les plus fortes charges et le roulage des canons, tout en ne pesant lui-même que 1600 livres. Le même pont pouvait servir, au moyen d'une légère modification, à passer un torrent ou bien encore à franchir un ravin. Cette invention, que E.-J. Smeyers explique dans son manuscrit, fut appréciée et achetée à son auteur par le général

des alliés, Burmannia; le maréchal de Saxe, à son tour, la jugea digne d'attention et l'ayant examinée, il s'écria : « C'est un grand coup pour un f.... flamand! » Enfin le modèle du pont de Verhaegen fut envoyé au musée militaire du roi de France. Il avait imaginé aussi un moyen simple et rapide pour enfoncer les plus fortes pilotis en terre; mais il refusa de communiquer son procédé à qui que ce fût; même lorsqu'il mourut, il refusa de faire connaître à son fils diverses inventions utiles qu'il avait conçues.

Th. Verhaegen mourut des suites d'une attaque d'apoplexie le 25 juillet 1759, dans la paroisse de Saint-Jean[1]. Sa femme, Emerence van Hoogvorst, lui donna une fille et un fils, Jean-Théodore, qui devint prêtre et chapelain de l'église de Saint-Rombaut.

Il décéda dans la rue du Cimetière (rue de Stassart), dans une maison qu'il avait acquise le 14 septembre 1751. Cette demeure était située à côté de celle faisant le coin nord de la rue Saint-Jean et de la rue du Cimetière.

Les biographes contemporains de notre artiste, reconnaissent qu'il avait une puissance extraordinaire de talent sculptural, mais ils déplorent qu'il n'ait pas voulu soumettre son esprit original à l'étude régulière et raisonnée du dessin et du modèle humain : il aurait échappé ainsi, disent-ils, à cet excès de fougue et de sauvagerie qui l'a entrainé parfois dans des exagérations de propor-

[1] Obituaire de Saint-Jean : « 27 july 1759. *Theodorus Verhaghen, beeldhouwer, man van Emerentiana van Hoyvorst.*

tions. Ils lui reprochent encore d'être trop chargé dans ses dessins d'architecture [1].

Mais nous ne partagerons pas ce dernier reproche avec nos devanciers, et nous invoquerons à l'appui de notre opinion, le maître-autel de Saint-Jean et la chaire de Sainte-Catherine, tous deux élevés d'après les croquis de Verhaegen.

Si la carrière de Verhaegen ne fut pas longue, elle fut bien remplie, car la liste de ses œuvres est étendue et chacune des pièces sorties de ses mains est de première importance.

Il exécuta pour la ville de Malines les morceaux suivants :

Eglise de Saint-Rombaut. — Dans les deux transepts, les statues en pierre des *quatre Pères de l'Eglise*. Ces figures, placées en 1743, coûtèrent chacune 325 florins courant. Elles sont les meilleurs types caractérisant la puissance du ciseau de Verhaegen ; la conception de ces images est large et imposante ; la draperie ample et riche et la pose facile mais pleine d'une aisance majestueuse. Il est à regretter que l'artiste n'ait pas toujours suivi la manière qu'il avait adoptée ici ; dans la suite il s'est laissé séduire par une tendance vers la grâce, qui a enlevé souvent la grandeur à ses productions.

Aujourd'hui a disparu une autre œuvre de Verhaegen, un ostensoir maintenu par deux anges, (1729), qui se trouvait à l'extérieur de l'église, derrière le tabernacle ; l'inscription seule taillée

[1] *Bericht van Mechelen,* 1773, p. 83.
[2] *Idem,* 1785, p. 91.

sous cette représentation, continue à subsister.

Eglise de Saint-Jean. — Dans l'église précédente nous avons eu l'occasion d'apprécier le statuaire, dans l'église de Saint-Jean nous examinerons le faire du sculpteur en bois. Le 3 juillet 1736, Th. Verhaegen s'engagea par contrat à placer dans le terme de trois ans, la chaire de vérité actuelle et ce à raison de 2600 florins. La chaire fut placée en 1741, mais elle coûta 2856 florins 6 sous, à cause de quelques suppléments, tels qu'une balustrade non comprise dans le devis primitif. Le sujet inférieur de la chaire est un groupe naturellement arrangé; il représente le Bon Pasteur parlant au peuple. Jésus, muni d'une houlette, est assis au centre de la composition ; des agneaux circulent autour de lui ; à sa droite deux vieillards tendent l'oreille à ses discours. Ces physionomies sont pleines de vie et d'expression; elles contrastent avec l'air calme du Sauveur. A la gauche du Christ, un autre disciple se présente, animé du même désir d'entendre la parole sainte; devant le divin Pasteur, une jeune mère présente son petit enfant. Sur la cuve de la chaire sont reproduits, entourés d'arabesques, trois médaillons portant chacun une personnification d'une vertu théologale. L'abat-voix, prodige de menuiserie hardie, se maintient, sans aucun autre lien, en équilibre sur le portique d'entrée de la chaire. Le dais est surmonté de grands enroulements, se rejoignant vers le haut sous une sorte de vase. Autour de l'abat-voix sont groupés six petits génies d'une heureuse exécution.

Du même auteur nous admirons les deux bancs d'œuvre adossés au colonnes du transept. Ces stalles offrent des détails remarquables dans l'exécution des bas-reliefs de bois, dont elles sont décorées.

La tribune du côté sud fut mise en place en 1730 par Verhaegen, qui en avait entrepris l'exécution au prix de 100 florins, mais à charge pour l'église de fournir le bois, le fer, etc. Les comptes de l'église rapportent les noms des praticiens, qui contribuèrent sous la direction du maître à l'achèvement de ce meuble : ce sont F. Verhaegen, Théodore et François Coppens, D. Boeckstuyns, F. van Elewyt, F. van Basel et Théodore Fosté ; tous artistes dont nous n'avons pu retrouver les traces.

Trois bas-reliefs ornent la tribune, qui contourne les trois quarts du pilier. Le sujet du centre est saint Jean prêchant dans le désert ; celui de droite est le martyre de saint Jean, et celui de gauche est saint Jean écrivant son évangile dans l'île de Pathmos. Ces diverses scènes sont reproduites avec la fidélité, la finesse et le détail qu'y mettrait un pinceau ; dans les deux premiers épisodes on découvre une foule de personnages, des constructions, des végétaux, des effets de perspective, en un mot, tout un tableau de la nature.

Le sujet relatif à saint Jean dans l'île de Pathmos ne comporte d'autre figure que celle de l'évangéliste accompagné de son aigle ; il contraste avec l'animation des deux autres panneaux ; ici nous voyons un paysage calme et grandiose, que l'on pourrait dire être peint à la pointe du ciseau.

Des cariatides à bustes d'anges, figurant des vertus, séparent les bas-reliefs les uns des autres. Au-dessus de la corniche saillante s'élève un groupe de proportion moyenne : un bourreau présentant à Hérodiade la tête du Précurseur, dont le tronc gît par terre.

La tribune du côté nord a été placée le 3 juillet 1744; elle valut à Th. Verhaegen 1676 florins 11 sous, mais l'artiste avait pris sur lui tous frais résultant de l'achat du bois, de la feraille et du placement. Après avoir entrepris cette stalle, Verhaegen fut saisi d'une maladie des nerfs, qui l'empêcha de se consacrer entièrement à son travail; il se vit obliger d'en confier plusieurs parties aux mains de ses apprentis. L'ordonnance architectonique ici est pareille à celle que nous avons observée dans le transept opposé. Au milieu du dossier on découvre la résurrection de Lazare; à gauche, l'adoration des bergers; à droite, le Sauveur prêchant au peuple. Dans ces trois tableaux la composition est aussi riche et aussi compliquée que dans la première tribune. Le groupe, qui couronne l'édicule, est le Sauveur en croix soutenu par deux anges.

Autrefois on trouvait en cette église la pierre tumulaire de Henri Joseph de Kerrenbroeck, entourée de feuillages et d'enroulements dessinés par le même artiste. L'on y admirait de notre sculpteur un fort beau cadre en bois, abondamment orné, servant à renfermer les noms des membres de la confrérie de la très-sainte Trinité.

Cette dernière œuvre, perdue aujourd'hui, était

fixée contre une colonne de la grande nef. Elle fut payée 187 florins 7 sous 4 deniers à son auteur, par quittance du 7 avril 1730.

Eglise de Notre-Dame d'Hanswyck. — La chaire à prêcher de ce temple compte parmi les plus riches et les plus grandioses conceptions connues en ce genre. Th. Verhaegen s'y montre statuaire de talent dans les statues d'Adam et d'Ève, habile sculpteur dans l'exécution des détails et homme d'imagination dans l'ordonnance.

Le 14 mai 1743, le maître s'engage par un contrat, dans lequel la chaire est minutieusement décrite, à exécuter cette pièce à raison de 4000 florins, dans le délai de trois années. Il commença le placement de son œuvre le 15 octobre 1746 et il l'avait entièrement terminé le 24 décembre suivant. Il fut intégralement payé le 18 mars 1747. La majeure partie des frais que nécessita cette chaire fut supportée par Alexandre-Joseph Rubens, trésorier de S. M. à Malines et l'un des descendants du grand peintre de ce nom.

L'abat-voix du monument simule un nuage, flottant entre les branches d'un arbre touffu. L'*Assomption de Marie* est représentée au-dessus de la nue. La Sainte Vierge, levant les mains vers les cieux, est entourée de toutes parts de nombreux chérubins. Des ramifications de l'arbre s'échappe une riche et ample draperie, dont les plis abondants et majestueux retombent derrière la tribune et vont se dérouler ensuite, agréablement drapés, sur l'escalier. La cuve ou la place destinée à l'orateur, est décorée de sculptures :

sur la face principale un ange tient un médaillon avec le buste de la Sainte-Vierge portant son divin Fils ; un pan de rideau enveloppe l'extérieur de ce cadre. Dans ce bas-relief, il y a une certaine lourdeur, que l'on ne retrouve pas dans les autres parties de la chaire. Sur le sol se passe la grande scène du paradis terrestre. Adam, errant après sa chute, se trouve non loin d'Ève, qui, désespérée de son crime, se couvre le visage et cherche à échapper à la présence de Dieu. Jéhova, sous les apparences d'un vieillard, s'adresse à Adam; d'une main il lui montre le serpent rampant par terre, et de l'autre il lui promet miséricorde en lui indiquant la douce image de Marie, taillée sur la tribune. Les grandes figures sont admirablement comprises; elles sont larges d'exécution et elles ont un caractère de grandeur qu'il est étonnant de retrouver encore au XVIIIe siècle.

La reproduction de la chaire d'Hanswyck se trouve dans le *Voyage pittoresque* de Descamps.

Dans le jardin du grand séminaire se trouve une statue en pierre, *la Sainte-Vierge et l'Enfant Jésus*. Marie, debout sur le monde, écrase le serpent sous les pieds; elle dépose un baiser sur le front de son Enfant, assis sur son bras. L'ordonnance de ce groupe rappelle entièrement la manière de Verhaegen; mais l'exécution peut faire croire que le statuaire confia cette partie aux élèves qui fréquentaient son atelier.

Dans la rue de l'Empereur, contre le mur de l'hôpital, est placée une grande statue en pierre, *la Sainte-Vierge et l'Enfant Jésus*. Marie retient

son Enfant par les bras ; il appuie un pied sur une tête de chérubin, l'autre sur la nue, qui soutient également la divine Mère. Marie, debout sur le croissant traditionnel, écrase le serpent biblique. Le groupement de ces images décèle de la facilité, les draperies flottent naturellement, mais le caractère général de la statue n'a pas l'aspect large qui distingue les figures posées sous la chaire d'Hanswyck. Ici, la personne de la Sainte Vierge, au contraire, trahit dans la pose et dans le mouvement du cou cette tendance d'apprêt et de maigreur, qui fut l'écueil du talent de Verhaegen dans ses vieux jours. Ce groupe a été érigé en ce lieu par les habitants de la rue. L'auteur toucha en rémunération de son travail, le 6 mai 1753, la somme de 350 florins.

Une autre statue de Th. Verhaegen est fixée contre la façade de la maison formant le coin de la rue des Augustins et de la place Saint-Pierre. Cette œuvre, également en pierre et de dimension supérieure à la grandeur nature, représente aussi *la Sainte-Vierge et l'Enfant Jésus*. Ici, Marie se tient sur un nuage et laisse retomber avec amour ses regards sur son Fils, dont le petit corps contourné penche en avant et s'agite dans les bras maternels.

Église métropolitaine de Saint-Rombaut. Nous avons vu que Th. Verhaegen, lorsqu'il était âgé de dix-neuf ans, contribua, sous la conduite de son maître J.-F. Boeckstuyns, à l'exécution de la chaire à prêcher du prieuré de Leliendael, placée aujourd'hui dans la cathédrale. Le 13 janvier

1722, le jeune artiste toucha 7 florins 14 sous, pour avoir travaillé pendant cinq jours et demi à ce meuble. Sa part dans l'achèvement de cette œuvre est donc de peu d'importance.

Nous indiquerons sommairement les autres œuvres auxquelles Verhaegen travailla dans sa ville natale :

L'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul à Malines, édifice abattu à la fin du dernier siècle, renfermait dans la chapelle du Saint-Nom un remarquable autel en bois, exécuté par notre statuaire ; on y voyait l'Enfant Jésus entouré d'attributs variés et surmonté du monogramme divin.

Le couvent des Carmes déchaussés possédait une chaire de vérité de notre artiste ; au pied de cet édicule était représenté saint Jean de la Croix, accompagné d'un aigle ; au-dessus de la figure on lisait : *Joannes docuit, quod alii non docuerunt.*

Les mêmes religieux avaient une excellente statue de *Sainte-Barbe*, et deux petits autels devant le chœur, l'une surmonté d'une image de la *Sainte-Vierge*, l'autre de celle de *Saint-François*, par le même auteur.

Au couvent de Béthanie, il exécuta le maître-autel ; il entreprit un travail semblable pour la chapelle claustrale des Frères Cellites ; il fournit enfin le plan de l'autel des âmes du purgatoire pour le monastère des Dominicains.

L'administration communale de Malines semble avoir moins encouragé le talent de Verhaegen que ne le firent les églises et les corporations religieuses. Nous ne relevons son nom que deux fois dans les comptes de la ville :

En 1736-37, il restaura, aux frais de la commune, une station placée près de la fonderie, au rempart de la vieille porte de Bruxelles. Ce travail lui fut payé, en 1737, 44 florins.

En 1737-38, il toucha 300 florins pour avoir surveillé et dirigé pendant 49 jours les travaux exécutés au grand arc de triomphe, travaux consistant en placement de l'échaffaudage et restauration des peintures ; ainsi que pour avoir rétabli quelques sculptures et avoir revu la menuiserie des chars de l'*Ommegang*.

Verhaegen, s'étant acquis une grande célébrité, répandit ses œuvres au loin. Il exécuta pour l'église de Saint-Laurent, à Lokeren, une chaire à prêcher, dont la disposition générale n'est pas sans offrir quelqu'analogie avec celle qui orne l'église de Saint-Jean, à Malines. La chaire de Lokeren, faite en 1736, valut à son auteur 3500 florins ; c'est une composition heureuse, finie dans ses ornements ; le groupe principal, le Christ au milieu des docteurs, comporte huit figures de grandeur humaine. Sur la cuve se détachent trois médaillons avec scènes de la vie de Jésus ; une vingtaine d'anges sont repartis dans la partie supérieure de l'édicule. Le *Messager des Sciences historiques* (1854) a donné un aperçu sur cette œuvre, sous le titre : *Sculptures en bois de l'église de Saint-Laurent à Lokeren ;* cette notice est accompagnée d'une planche de M. F. De Vigne, où se trouve représentée la chaire du sculpteur malinois.

L'église de Leeuw-Saint-Pierre renferme le

monument funèbre de Cyprien-Ambroise-Pierre Roose, baron de Leeuw, décédé en 1720. Ce cénotaphe par Th. Verhaegen est une production de sa jeunesse; une médiocre statue du *Temps* tient le médaillon avec le buste du défunt.

M. Kervyn de Volkaersbeke, dans son ouvrage *les Eglises de Gand*, rapporte que Théodore Verhaegen, Verbruggen, d'Anvers, et l'orfèvre Jaspar Lanoy, de Bruxelles, produisirent des modèles pour la chaire de Saint-Bavon, mais qu'aucun de ceux-ci ne fournit un plan aussi digne de l'admiration que Laurent Delvaux, de Gand, qui fut chargé de l'œuvre (1739) [1].

Notre artiste travailla également pour la ville de Louvain. Il exécuta sur la demande des corporations de celle-ci des trophées en bois, destinés à être portés par les métiers dans les solennités religieuses et civiles [2].

L'abbaye de Saint-Corneille et de Saint-Cyprien, à Ninove, confia bon nombre d'œuvres de première importance à Th. Verhaegen. Le comte Th. de Limburg-Stirum, dans un article publié dans le *Messager des Sciences historiques* (1874), fournit au sujet de ces productions d'intéressantes données; nous ne ferons que les indiquer d'après cet auteur, qui en parle avec détail [3]. Le comte de Limburg-Stirum nous apprend, qu'au-dessus de chaque autel dans le fond du transept de l'église

[1] Tome I, p, 102.

[2] Van Even. *Ommegang de Louvain*, p. 44.

[3] *Notice sur l'église de l'ancienne abbaye des Prémontrés, à Ninove.*

abbatiale, on a élevé un grand portique dessiné et sculpté par Th. Verhaegen; l'un représente *le Triompe de la Sainte-Vierge;* l'autre, *Saint-Norbert triomphant de Tanchelin;* que les murs des nefs latérales sont lambrissés d'une belle boiserie exécutée par Verhaegen; elle contient alternativement un bas-relief et un tableau. Il y a ainsi de part et d'autre trois bas-reliefs complets et deux demis bas-reliefs, à chaque extrémité à moitié engagés dans le mur. Ces œuvres sculpturales se rapportent à des épisodes de la vie de Saint-Corneille et de celle de Saint-Cyprien; M. de Limbourg-Stirum relate les sujets de ces diverses compositions. Enfin de chaque côté de l'entrée de l'église est placé un confessional d'un dessin monumental; celui de gauche est du sculpteur malinois.

Le texte taillé sur le confessional dû à Verhaegen portait ces mots : *Venite ad me qui onerati estis et ego reficiam vos.* Or, il arriva que le lendemain du placement de ce confessional, l'on y trouva un enfant abandonné; l'artiste, se trouvant en ce moment à Ninove, dit au prélat, que cet événement venait parfaitement confirmer la vérité du texte en question.

Il ne semble pas que Théodore Verhaegen se soit occupé de petites sculptures, car jamais on n'en rencontre dans les catalogues de ventes. Une note contemporaine de son époque nous apprend qu'il exécuta son propre portrait et celui de son épouse; ensuite que sa veuve conservait chez elle plusieurs esquisses, quelques projets, peu

d'œuvres achevées, mais beaucoup de dessins et de plans, parmi lesquels celui qui servit à Valckx pour l'exécution de la chaire de vérité de l'église de Sainte-Catherine, à Malines.

Pierre Valckx [1].

Pierre Valckx, excellent sculpteur, mais malheureusement trop peu connu, donnait à ses statues un air d'aisance et de grâce, qui contraste avec le type maniéré propre aux productions de son siècle. Il comprenait parfaitement le jet des draperies, auxquelles il donnait un pli facile et naturel; l'expression des visages dans ses œuvres respire une animation calme et sans prétention. Cet artiste fut baptisé dans l'église métropolitaine de Malines le 1 mars 1734. Il était fils de Jean-Baptiste Valckx, peintre marbreur, et de Marguerite Daems. Il reçut les premiers enseignements de la sculpture dans l'atelier de Théodore Verhaegen; lorsque son temps d'apprentissage était écoulé, il quitta Malines pour se perfectionner à l'académie d'Anvers. Dans cette dernière ville, J.-B. Mooriaen lui apprit l'art de tailler les ornements et les feuillages; mais non content de la direction d'un seul maître, il alla travailler dans les ateliers de Mannen et d'Alexandre Schobbens. Lorsqu'il se crut suffisamment instruit pour pra-

[1] *Bericht van Mechelen*, 1786, p. 575. — *Notes de Grégoire de Maeyere et de De Bruyne.*

tiquer à son compte, il abandonna Anvers et revint se fixer à Malines; mais une idée fixe ne cessait de poursuivre le jeune artiste : la pensée de se vouer à la vie religieuse et de quitter le monde le poursuivait. Les luttes intérieures que ce projet lui suscitait nuisirent à ses progrès; il travaillait sans courage, ne sachant quelle carrière il embrasserait.

Cette période d'indécision ne cessa que lorsqu'il se décida à prendre le froc dans le couvent des Carmes déchaussés, monastère dont il connaissait particulièrement les moines et où son père avait exécuté maint ouvrage décoratif de peinture. Les Carmes reçurent le jeune sculpteur avec d'autant plus de plaisir, qu'ils étaient sur le point d'orner à neuf leur église claustrale; ils espéraient mettre son talent à profit. Valckx entra au couvent en qualité de frère-lai au mois d'avril; mais après un séjour de treize mois, il se retira de la maison religieuse et rentra dans le monde où il vécut d'une vie tranquille, mais occupée.

Le 21 avril 1761, les doyens de la gilde de Saint-Luc, Leva et Parant, l'admirent dans la compagnie, dont il devint plus tard doyen lui-même; dès lors notre artiste songea à se mettre en ménage, projet qu'il réalisa l'année suivante : le 21 février 1762, il épousa à Saint-Rombaut Anne-Marie Coeckelbergh, qui lui donna trois fils et deux filles. De ces cinq enfants, quatre moururent entre les années 1763 et 1768; Valckx lui même ne fournit pas une longue carrière et il mourut dans la paroisse de Saint-Jean le 3 mai 1785, à huit heures et demie du soir.

Voici le texte de la carte mortuaire que la veuve fit distribuer à ses amis.

« Maria Cokelbergh laet weten de dood van Petrus
» Valckx, haeren man, overleden den 3 mey 1785 om half
» negen ueren des avonds, wiens begraevenisse zal ge-
» schieden den 5 om acht huren des avonds ende den
» lyk-dienst den 9 der selve maend, om elf ueren des mor-
» gens, in de parochiale kerke van St. Jan.
» De dertigste zullen gedaen worden in de kerke der
» Eerw. PP. ongeschoende Carmeliten de volgende daegen
» om seven ueren des morgens. »

R. I. P.

Uyt de drukkerye van J.-F. van der Elst.

La veuve de Pierre Valckx convola en secondes noces, le 21 février 1786, avec le sculpteur Jean Turner, un élève de son premier mari.

Pierre Valckx s'étant fait inscrire à Malines dans la chambre de Rhétorique « *la Pivoine* » le 14 septembre 1766, nous supposons donc qu'il s'occupait de littérature; en 1780 il fut élu, en même temps que Bernard de la Montagne, facteur ou doyen de cette association.

Les œuvres que laissa l'artiste sont fort nombreuses; nous avons dit plus haut quel est le caractère général de ses statues; les ouvrages de décorations qu'il exécuta participent à la manière agréable qui distingue ses grandes productions : il avait un tact spécial pour traiter les bas-reliefs, les feuillages et surtout les petites têtes de chérubins; de nombreux spécimens de sa puissance, dans ce dernier genre, sont conservés dans les églises de Malines.

Le Musée communal possède deux têtes ailées en bois, représentant *le Temps,* hauteur 0,90 centimètres. Ces œuvres sont des fragments du char impérial, qui figura dans la cavalcade en 1775. Deux terres cuites, *Aaron* et *Melchisedech,* hauteur 0,68 centimètres, maquettes des statues ornant l'autel du Vénérable à Saint-Jean, reposent également au Musée.

Les œuvres sculpturales de Pierre Valckx sont abondantes ; nous connaissons les suivantes :

Les décorations et les figures du maître-autel de l'église de Saint-Jean, à Malines ; le 1er février 1765, le sculpteur s'engagea à fournir, au prix de 625 florins, la partie artistique de cet autel, élevé d'après un plan de Th. Verhaegen et qui coûta en tout 1650 florins. Les statues que Valckx plaça sur ce monument sont de chaque côté du fronton un ange, accompagné d'un chérubin plus petit. Dans la partie centrale sont groupées les trois personnes de la Sainte-Trinité, entourées de génies et assises sur un nuage. Ces figures sont de grandes proportions et offrent un heureux aspect.

Il est également l'auteur des décorations de l'autel du Saint-Sacrement dans cette église, autel construit dans un croquis de Guillaume Herreyns. Les deux statues d'*Aaron* et de *Melchisedech* qui figurent sur l'autel, ont été commencées par notre artiste, mais achevées après sa mort par son élève Jean Turner.

Il exécuta le buffet d'orgue, ainsi que les stalles des proviseurs de la confrérie de la Sainte-Trinité

et celle des maîtres des pauvres, placées sous les orgues (1784).

Th. Verhaegen avait fourni le plan général de ces ouvrages de bois, qui furent placés dans le fond du temple.

Les ornementations les plus saillantes du buffet d'orgue sont, outre des enroulements et des faisceaux d'instruments musicaux, un médaillon avec le buste du roi David. La stalle des maîtres du Saint-Esprit ou des pauvres, porte au dossier un charmant tableau en haut-relief, dont le sujet est la multiplication des pains. Une douzaine de personnages concourent à cette scène, adossée à des silhouettes de constructions grecques et ombragée à gauche par un grand arbre.

Le banc de la confrérie de la Sainte-Trinité présente un épisode relatif au rachat des esclaves chrétiens, œuvre placée sous le patronage spécial de la Sainte-Trinité. Celle-ci entourée de chérubins, occupe la partie supérieure de la sculpture, plus bas un ange debout présente à Dieu deux esclaves enchaînés, à genoux. Ces deux morceaux se distinguent par les plus précieuses qualités de composition, d'exécution, d'achèvement et d'expression. Le bas-relief du banc de la table du Saint-Esprit présente quelque supériorité sur le second. Dans le genre de travail, dont nous nous occupons ici, le talent de Valckx se révèle d'une manière remarquable et plus profondément que dans la statuaire proprement dite.

A l'église de Sainte-Catherine à Malines, Pierre Valckx plaça en 1774 une chaire de vérité, qu'il

exécuta d'après un dessin de son maître Verhaegen. Notre sculpteur entreprit cette œuvre par contrat passé avec Charles van Pyperseel, donateur, le 15 juin 1771 à raison de 1200 florins; après l'achèvement de l'ouvrage, l'artiste devait encore toucher une somme supplémentaire de 227 florins 11 sous. Au pied de la chaire, sous un toit de chaume, fixé aux murs ruinés d'un temple, s'abrite la sainte Famille. La sainte Vierge debout montre son Fils, appuyant les pieds sur le globe terrestre. Saint Joseph s'incline avec amour et respect devant l'Enfant-Dieu. Sur l'un des côtés de la chaire, un génie, assis sur un pan de mur, maintient un écusson portant les initiales ou le chiffre du donateur. Un cintre délabré forme l'entrée de la place réservée à l'orateur sacré, au-dessus de l'arcade flotte une épaisse nuée, traversée par des branches d'arbre. Ça et là des anges percent le nuage et déroulent sur la partie antérieure de l'abat-voix une banderole. Valckx a donné aux figures, qui entourent cette chaire, toute la grâce et toute l'aisance possible; elles ont un caractère simple et religieux, dénué de toute prétention.

Pierre Valckx fournit également les deux génies et les décorations de l'autel de Saint-Laurent dans la même église. Ces travaux de peu d'importance lui valurent 127 florins.

C'est lui, enfin, qui exécuta la partie artistique des stalles et des boiseries du chœur en 1776. Ces boiseries, dont Charles van Pyperseel supporta les frais, enchassent de chaque côté du chœur un grand haut-relief. Du côté sud, l'un

figure sainte Catherine discutant avec les philosophes, l'autre la décollation de sainte Catherine; entre ces deux sujets se trouve un médaillon avec le buste de Marie. Dans les stalles du côté nord l'on voit le baptême de sainte Catherine, et sainte Catherine recevant l'enfant Jésus des mains de la sainte Vierge ; ces deux tableaux sont séparés entr'eux par un médaillon portant l'image du Sauveur. Ces quatre œuvres principales rivalisent dignement avec les bancs de la confrérie de Saint-Jean ; nous retrouvons ici la même simplicité et le même fini d'exécution que dans les morceaux précédents.

L'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle possède de P. Valckx une statue, de mérite secondaire et d'un air théâtral, celle de l'apôtre Saint-Philippe, don offert par la famille van Kiel en 1778; l'autel de Saint-Blaise devant le chœur. Saint-Blaise en costume épiscopal et de grandeur nature, occupe le milieu de l'autel; des têtes enfantines ailées et des rayons entourent son chef. Aux extrémités de l'autel se tiennent deux anges, de proportion humaine; l'un tient les insignes de l'épiscopat, l'autre les instruments du martyre de saint Blaise. Ces trois figures comptent parmi les meilleures productions du maître; l'on peut y voir sa facilité à jeter la draperie, et son talent à traiter le torse et le nu.

A l'église métropolitaine de Saint-Rombaut, l'artiste laissa diverses productions : il donna le plan du buffet d'orgue et en tailla en partie les ornements (1781); il plaça en 1773 dans ce temple

une statue de Saint-Luc, et en 1774 une statue de Saint-Marc ; ces derniers morceaux, monuments funéraires, ne sont point ceux que l'on doit choisir pour apprécier la manière et le talent de Valckx, dont les qualités se révèlent d'une façon bien plus avantageuse dans quatre médaillons de marbre blanc, pendus dans la chapelle de Zellaer, dans le pourtour. Ces pièces, provenant de l'ancien prieuré de Leliendael, portent en bas-reliefs les bustes des saints : Augustin, Norbert, Antoine de Padoue et Louis de Gonzague. Il exécuta pour le même monastère les encadrements des portes, qui aujourd'hui décorent la même chapelle de Zellaer. Le sculpteur Valckx avait achevé pour le couvent de Leliendael une suite de six médaillons, d'une ordonnance symétrique; nous venons d'en retrouver quatre dans l'église métropolitaine, les deux autres, sur lesquels se détachent les effigies de deux saintes de la règle Norbertine, sont conservés dans la chapelle de l'hospice d'Oliveten, à Malines.

Parmi les objets disparus de nos églises, mais dus à notre artiste, nous connaissons :

Une statue de Saint-Hyacinthe, dans l'église des Dominicains; l'ancienne chaire à prêcher à Saint-Rombaut. Ce meuble ne comportait aucune figure, mais était simplement relevé de festons, de feuillages et d'enroulements. Ce fut Pierre Valckx qui donna le plan pour la transformation de l'église métropolitaine lors du jubilé de 1775. En cette circonstance, des frais furent faits pour enlever à la vieille basilique ogivale son antique et vénéra-

ble aspect; la mode du jour exigeait la renovation des styles et la disparition des ogives. Valckx, dans le plan qu'il fournit, réussit assez adroitement dans l'acte de vandalisme dont il se rendit solidaire; il cacha l'intersection des arcs des ogives sous des coquilles; il revêtit les nervures du triforium de festons; il fit justice des anciens chapiteaux des colonnes, enfin, il exécuta une série de figures représentant les vertus, sous forme de thermes colossaux, qui furent placés entre les belles fenêtres rayonnantes de la grande nef. La gravure sur cuivre, représentant l'intérieur de l'église de Saint-Rombaut par J. Hunin, donne une idée exacte des métamorphoses inintelligentes que subit l'ancienne cathédrale de Malines; l'on y découvre dans la grande nef les ornementations dont Pierre Valckx l'avait affublée.

Autrefois l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle possédait de notre artiste un cadre artistement travaillé, réservé à exposer les noms des membres de la confrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

En dehors de Malines les productions de Valckx sont moins nombreuses; l'église d'Assche renferme un confessional de sa main; nous croyons pouvoir lui attribuer les sculptures de la boiserie du chœur et la chaire de l'église de Bonheyden, exécutées vers 1760.

Les comptes communaux de Malines mentionnent à divers endroits le nom du sculpteur, mais relativement à des travaux d'importance secondaire. Il toucha en 1766-67 la somme de 18 flo-

rins, pour s'être chargé de la peinture d'une embarcation, dont nous pouvons supposer qu'il avait exécuté les sculptures. En 1773-74, la ville lui confia le soin d'examiner l'état dans lequel se trouvait le grand arc de triomphe, peint en 1680 par Daniël Janssens, et que l'on se proposait de dresser à l'occasion des fêtes jubilaires de 1775. En 1779, il reçut 53 florins pour ouvrages de sculpture faits à quelques chars et à d'autres pièces devant figurer dans la cavalcade organisée pour l'entrée du cardinal de Franckenbergh; en 1779-80, il restaura, au prix de 9 florins 5 sous, les armoiries de l'empire placées au-dessus de la porte d'entrée du palais du Grand-Conseil. Il avait fourni les maquettes en terre cuite de différents chars de l'*Ommegang* de 1775.

Valckx entreprit, par convention passée devant le notaire Fr. Walravens le 29 septembre 1773, l'exécution du char, représentant les premiers évêques-missionnaires de la Belgique envoyés par le pape. Ce char, destiné à l'*Ommegang* de 1775, paraît en gravure dans l'album édité en cette circonstance par les soins de la ville, sous la direction de Guill. Herreyns. Ce dernier artiste était l'auteur du plan que Valckx s'était engagé à reproduire. Le 22 novembre 1773, notre sculpteur toucha 250 florins, argent courant. Cette somme répondait à la moitié du premier payement à faire par la corporation des Brasseurs; le métier des Bouchers avait pris sur lui l'autre partie de la dépense [1]. Le 13 mai 1773, Pierre Valckx recon-

[1] *Archives de Malines.*

nut par quittance avoir reçu 498 florins 34 sous, pour les décorations sculptées qu'il avait placées dans la chambre de réunion des poissonniers. Le compte du sculpteur est ainsi établi :

420 jours de travail. .	420-00	flor.
Pour 113 jours.	39-11	»
Pour 21 jours.	17-17	»
Pour bois livré	22-06	»
	498-34	»

Le statuaire, dans le but de se créer des ressources plus abondantes, ne dédaignait pas des ouvrages moins artistiques que ceux qui l'occupaient ordinairement, mais qui néanmoins exigeaient de l'adresse et surtout du goût. La fabrication de cuirs dorés, dont on sait que Malines a eu pendant longtemps quasi le monopole, avait à son service certains artistes qui dessinaient les modèles et qui taillaient les matrices servant à l'impression des dessins. Ce genre de travail était cultivé à la fin du XVIIIe siècle par Lambert Parant, lequel, à cause de sa profession, jouissait d'une franchise en vertu de laquelle la ville lui accordait l'exemption des droits sur quatre aimes de bière forte et sur huit aimes de petite bière. Après le départ de Parant, Valckx, qui lui aussi fournissait des planches pour la fabrication des cuirs dorés, demanda au Magistrat de pouvoir à son tour jouir du privilége dont avait profité jusqu'en 1774 son collègue. La ville fit droit à sa demande et lui accorda la faveur qu'il réclamait.

Le fait suivant, rapporté dans le journal *Bericht*

van Mechelen, 1780, p. 575, mettra en lumière le talent du statuaire malinois, car il prouve la supériorité que celui-ci avait sur ses contemporains. En 1775, la ville de Bruxelles, voulant rétablir sur la fontaine au marché aux Poulets le groupe connu sous le nom des *Trois déesses,* ouvrit pour le 15 octobre un concours, auquel elle convia tous les artistes des Pays-Bas Autrichiens. Les statuaires avaient à fournir une statue en plâtre, haute de sept pieds. Les trois maîtres qui auraient exécuté les trois meilleurs modèles, seraient appelés à reproduire chacun leur œuvre en pierre et recevraient pour la statue définitive la somme de 600 florins, argent de change. Il était convenu cependant que si un même maître remportait la palme pour les trois images sur ses concurrents, la ville lui confierait le groupe entier au prix de 1800 florins. Les quatre figures jugées les meilleures après celles qui auraient été couronnées, resteraient à leurs auteurs, mais ceux-ci recevraient une gratification de 5 pistoles. P. Valckx prit part à la lutte; il acheva une statue de Vénus, qui fut reconnue par le jury comme réunissant les plus éminentes qualités. Malheureusement pour le statuaire, la ville ne donna plus suite à son projet et il ne put affecter son œuvre à la destination qu'elle devait avoir. Il la rapporta donc à Malines, où elle ne tarda pas à être achetée par M. Husmans de Merbois.

Pierre Valckx forma d'excellents élèves qui se distinguèrent au XIXe siècle : François Laurant et Jean-François van Geel.

Jean-François van Turnhout.

Nous ne possédons aucun renseignement biographique sur la personne de ce statuaire malinois, mais nous savons qu'il était le contemporain et l'ami d'Egide-Joseph Smeyers. Les œuvres de van Turnhout lui ont survécu et dénotent du talent. Dans le pourtour de l'église métropolitaine s'élève un groupe en pierre, *le Sauveur bénissant un enfant conduit par un ange;* ces figures, de grandeur naturelle, ont été exécutées par notre statuaire d'après les dessins du peintre E.-J. Smeyers; elles étaient placées autrefois dans les jardins de l'ancien archevêché, où elles décoraient une pompe. L'expression, le mouvement et la draperie sont bien compris dans cette œuvre, à laquelle on peut cependant adresser le reproche de pesanteur.

L'ancienne église des Jésuites, actuellement dédiée à Saint-Pierre et à Saint-Paul, renferme dans la chapelle de Notre-Dame deux statues en pierre du même maître; ces images, placées de part et d'autre de l'autel, représentent l'une *Sainte-Barbe,* l'autre *Sainte-Marie-Madeleine*, elles sont de grandeur humaine et elles échappent davantage au reproche que nous avons adressé au groupe précédent.

De chaque côté de l'autel de Sainte-Appoline, dans le nef nord de ce temple, sont encore posées deux statues, également en pierre, de notre sculpteur; elles rappellent *Saint-Stanislas Kostka* et *Saint-Louis de Gonzague*. Ce fut Egide-Joseph

Smeyers qui fournit l'idée et le dessin de ces pièces.

Divers passages des comptes communaux nous mettent sur la trace des travaux entrepris par J.-F. van Turnhout; ils nous indiquent, en outre, qu'il fournit une carrière assez longue, car nous trouvons la mention de son nom depuis 1714 jusqu'en 1757. En 1714, il apporta des restaurations aux têtes des petits chevaux de l'*Ommegang;* ce qui lui valut six florins. En 1717-18, la ville lui compta onze florins pour un cadre sculpté, dont il entoura le portrait de l'empereur Charles VI. Enfin en 1756-57, il toucha 4 florins 10 sous pour avoir exécuté en cire les armoiries communales et quelques lettrines, qui devaient être coulées sur la nouvelle cloche destinée à l'église de saint-Rombaut; le sculpteur Pierre Verhulst partagea une partie de la besogne consistant dans les décorations de cette cloche.

La chaire de vérité de l'ancienne église de Saint-Pierre, à Malines, était une production de J.-F. van Turnhout. Sous la cuve de la chaire se tiennent les apôtres Pierre et Paul; un escalier un peu guindé, taillé dans le roc et couvert de feuillages et de lianes, mène à la tribune; celle-ci est surplombée par un nuage compact, qui forme l'abat-voix; la nue est percée de rayons d'or. L'aspect général de cet édicule est peu agréable; il est étriqué dans ses proportions; les figures des deux apôtres participent à la mesquine lourdeur de l'ensemble. Cette chaire, dont le plan émane du crayon de E.-J. Smeyers, et dont le

baron Roose supporta les frais, est placée aujourd'hui dans l'église de Tirlemont.

Van Turnhout faisait partie de la corporation de Saint-Luc à Malines, dès avant le 4 mars 1702, car il signa alors la requête que cette compagnie adressa au Magistrat.

Les sculpteurs secondaires du XVIII[e] siècle.

JEAN VAN ELEWYT, sculpteur, signa le 4 mars 1702 la requête que le métier de Saint-Luc présenta à l'autorité communale. Il était l'auteur des plans du maître-autel et des deux autels latéraux, qu'il exécuta lui-même pour l'église claustrale de Bethléem. Ces édicules étaient ornés de figures.

Jean van Elewyt mourut dans le courant du mois de septembre 1744 ; il avait épousé successivement Anne Moons et Jeanne van der Vrekene; de cette dernière naquit une fille Jeanne-Catherine, qui épousa Jean-Baptiste Mooriaen, sculpteur à Anvers [1].

Nous ignorons si quelque relation de parenté existe entre ce sculpteur et F. van Elewyt, qui collabora avec Théodore Verhaegen, à l'exécution de l'un des bancs d'œuvre à Saint-Jean, en 1730.

Au XVIII[e] siècle vivait à Malines un sculpteur LAMBERT-JOSEPH PARANT. Nous ignorons si ce

[1] *Chambre pupillaire de Malines.* État du 1[er] décembre 1744.

personnage était Malinois ou étranger. Agrégé à la gilde de Saint-Luc, il en devint doyen en 1761. Il résulte d'une requête présentée par Pierre Valckx à l'autorité communale de Malines, afin de jouir de certaines franchises, dont avait joui L.-J. Parant, que ce sculpteur avec sa famille abandonna Malines le 10 août 1774, à cause des poursuites judiciaires intentées contre lui par le comte Cuypers; qu'il profitait de certaines exemptions, consistant en exhonération des droits sur quatre aimes de bière forte et sur huit aimes de petite bière (*patacons bier*) par an; que ce privilège lui était accordé à cause de son art, et parce qu'il taillait ou gravait les planches servant à la fabrication de cuirs dorés [1]. Parant était un sculpteur d'ordre secondaire, comme l'on peut le voir par des œuvres qui existent encore.

Il entreprit, à raison de 1000 florins, la chaire à prêcher de l'église de Waerloos (1766).

L'autel de Notre-Dame, dans le transept nord de l'église de Sainte-Catherine, à Malines, est de lui. Cet autel fort simple ne porte que deux figures de génies sculptés; il donna le plan du monument funèbre placé, à côté de cet autel, à la mémoire de Charles van Pyperseel. Ce cénotaphe se compose d'un portrait en médaillon, par Herreyns, se détachant sur un rideau drapé contre le mur et exécuté en bois par L.-J. Parant.

L'autel de la chapelle de Saint-Disme, à l'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle, sortait égale-

[1] *Archives de Malines. Resolutie Boeck,* 1773-1778, p. 65 verso.

ment de ses mains, ainsi qu'un autel placé dans le chœur de l'église des Dominicains. Ce dernier, d'une ordonnance peu compliquée, supportait le grand tableau de E.-J. Smeyers, qui est conservé à Saint-Rombaut.

Il exécuta pour les mêmes religieux une chaire de vérité, d'après un dessin de E.-J. Smeyers. Le sujet principal de cette chaire représentait Saint-Dominique prêchant la dévotion du rosaire.

Enfin, il acheva une statue en pierre, qui fut érigée en 1728 sur la façade du local du serment de l'arc à Malines.

Jean-Baptiste Turner vit le jour à Malines le 31 juillet 1743. Son grand-père, également appelé Jean-Baptiste, était peintre-décorateur; c'est lui qui marbra le maître-autel de l'église abbatiale de Saint-Corneille et de Saint-Cyprien à Ninove. Son père, Alexandre Turner, avait épousé Marie Kempenaer. Ayant été l'élève de Pierre Valckx, il épousa la veuve de son ancien maître, mort le 3 mai 1785.

Turner étant marié, habita avec sa femme la maison formant l'angle du marché aux Chevaux et de la rue Biest (côté est). Son épouse Anne-Marie Koeckelberghs mourut avant lui. Il décéda à Malines le 25 décembre 1818. Le Musée de Malines possède de Turner son portrait par lui-même; buste, terre cuite. H. 0,59.

L'église de Notre-Dame au-delà de la Dyle renferme dans la grande nef une statue médiocre de ce sculpteur; elle représente l'apôtre *Saint-Paul* (1784).

A l'exposition d'antiquités malinoises, organisée en 1863, a paru un petit crucifix avec Christ en bois, que l'on prétend avoir été exécuté par J.-B. Turner lorsque celui-ci était âgé de 14 ans.

On lui attribue parfois les deux statues qui décorent l'autel du Vénérable à Saint-Jean; ces figures sont de Pierre Valckx, mais comme elles n'étaient pas complétement achevées à la mort de ce statuaire, Turner y donna quelques derniers coups de ciseau.

Guillaume van Buscom, maître-maçon, tailleur de pierre et sculpteur, exécuta, au prix de 268 florins 18 sous, la pompe monumentale qui se trouve sur le marché au Bétail à Malines [1]. Cette fontaine, en pierre bleue, est d'une ordonnance très-élégante. La base carrée du monument offre des côtés du levant et du couchant les bouches de la pompe; les faces latérales de ce soubassement sont taillées de rugosités ondulées, simulant le ruissellement de l'eau. Au-dessus du socle se dresse un bloc de moindre dimension, orné sur les deux versants principaux de deux dauphins enlacés et artistement traités; au-dessus des poissons se détache l'inscription S. P. Q. M. Les pans latéraux de cette seconde partie sont occupés de part et d'autre par un vase, d'où l'eau déborde de toutes parts. Un fût cannelé, affectant la forme d'un vase aplati vers le haut, supporte la statue de Neptune, exécutée en 1718 par Langhemans.

[1] Comptes de Malines, 1789-90.

Le Musée de Malines possède une réduction de cette fontaine; cette terre cuite est également de van Buscum.

G. van Buscom comprenait parfaitement le style de son temps; il fournit divers plans élégamment conçus dans ce genre. C'est lui qui construisit pour la ville, d'après les dessins de Th. Verhuyck, la façade de la maison « *het Haentjen* » (le petit Coq), à côté de l'hôtel-de-ville [1].

Nous clôturerons nos recherches sur les sculpteurs du XVIIIe siècle; nous pourrions, il est vrai, comprendre en partie dans ce dernier chapitre J.-F. van Geel (1756-1830); R. Grootaers (1762-1807); F. Laurant (1762-1821); J.-C. De Ley (1778); J.-J. De Bay (1779-1863), mais il nous a paru qu'il valait mieux réserver ces artistes, dont la carrière artistique s'écoula surtout pendant le XIXe siècle, pour une étude spéciale sur les sculpteurs malinois contemporains. Nous étudierons alors ces personnages de près, nous suivrons leurs influences et l'histoire de leurs familles, dont quelques-unes brillèrent en France et en Hollande. Une étude particulière sur ce sujet nous permettra en même temps de nous étendre sur ceux des De Bay, des van Geel, des Grootaers et sur Royer, qui appartiennent d'une manière absolue à notre époque.

[1] Comptes de Malines, 1772-73.

ADDITIONS.

Antoine Keldermans, le jeune (voir p. 31), exécuta en 1507 pour la salle du *Beyaert* (hôtel-de-ville), à Malines, une cheminée, qui coûta huit livres cinq sous[1].

Nicolas de Poeyes ou du Poyx (p. 122), sculpteur, juré du métier de Saint-Luc en 1540.

---

[1] Comptes de Malines, 1507.

TABLE DES MATIÈRES.

TABLE DES NOMS D'ARTISTES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

C.

D.

E.

W.

Y.

Z.

